

Le célibat et l'amour : traité
de vie passionnelle et de
dilection féminine (4e
édition) / Octave Uzanne ;
préface de [...]

Uzanne, Octave (1851-1931). Auteur du texte. Le célibat et l'amour : traité de vie passionnelle et de dilection féminine (4e édition) / Octave Uzanne ; préface de Remy de Gourmont. 1912.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE CÉLIBAT ET L'AMOUR

On a dit tour à tour du Mariage :

- C'est un sacrement qui en vaut deux : le mariage et la pénitence.
- C'est l'extrême-onction de l'amour.
- C'est de toutes les choses féminines, la plus bouffonne.
- C'est un lien qui blesse ceux qu'il unit.
- C'est soumettre sa liberté à la loi, son destin au caprice.
- C'est de l'ennui à deux.
- C'est un roman dont seule la préface est lisible.
- C'est une sottise à deux ou une galère à trois.
- C'est un pays que les étrangers visitent et que fuient les habitants.

Voltaire enfin opina :

C'est un des sept péchés mortels plutôt qu'un des sept sacrements.

QUELQUES OUVRAGES D'OCTAVE UZANNE

CAPRICES D'UN BIBLIOPHILE, 1878 (Rouveyre, éditeur).	1 vol.
LE BRIC-A-BRAC DE L'AMOUR, avec préface de J. Barbey-d'Aurevilly, 1879 (Rouveyre)	1 vol.
LE CALENDRIER DE VÉNUS, 1880 (Rouveyre)	1 vol.
LES SURPRISES DU CŒUR, 1882 (Rouveyre)	1 vol.
L'ÉVENTAIL, avec ill. de Paul Avril, 1882 (A. Quantin).	1 vol.
L'OMBRELLÉ, LE GANT, LE MANCHON, avec ill. de Paul Avril, 1883 (A. Quantin).	1 vol.
SON ALTESSE LA FEMME, ill. en couleurs, par Lynch, Moreau, Rops, etc., 1885 (A. Quantin)	1 vol.
LA FRANÇAISE DU SIÈCLE, modes, mœurs et usages, ill. de A. Lynch, 1886 (A. Quantin)	1 vol.
NOS AMIS LES LIVRES, causerie sur la littérature curieuse et la librairie, 1886 (A. Quantin).	1 vol.
LA RELIURE MODERNE, artistique et fantaisiste, 1887 (Rouveyre).	1 vol.
LE MIROIR DU MONDE, sensations de la vie pittoresque, ill. de Paul Avril, 1888 (A. Quantin)	1 vol.
LES ZIGZAGS D'UN CURIEUX, Causerie sur l'Art des Livres et la Littérature d'art, 1888 (A. Quantin)	1 vol.
PHYSIOLOGIE DES QUAIS DE PARIS, ill. de E. Mas, 1892 (Maison Quantin)	1 vol.
LA FEMME ET LA MODE, métamorphoses de la Parisienne de 1792 à 1892, ill. de A. Lynch et E. Mas, frontispice de Rops, 1893 (Maison Quantin)	1 vol.
CONTES POUR LES BIBLIOPHILES, avec la collaboration d'Albert Robida, 1894 (Quantin).	1 vol.
VINGT JOURS DANS LE NOUVEAU MONDE (collection des Guides Constant de Tours), 1894 (Quantin).	1 vol.
VISIONS DE NOTRE HEURE. Choses et gens qui passent. Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque, 1899 (Floury).	1 vol.
LES DEUX CANALETTO (Collection des Grands Artistes), Henri Laurens, 1903.	
PARISIENNES DE CE TEMPS, en leurs divers milieux, états et conditions. Études de sociologie féminine pour servir à l'histoire des femmes, de la société, de la galanterie française et des mœurs contemporaines. — Paris, <i>Mercure de France</i> , 1910	1 vol.
SOTTISIER DES MŒURS. Vanités et ridicules du jour, modes esthétiques, domestiques et sociales, façons de vivre, etc. — Paris, Emile Paul, 1911	1 vol.
LA LOCOMOTION A TRAVERS L'HISTOIRE. <i>Sports et transports</i> . Illustrations de E. Courboin, 1912 (Ollendorff)	1 vol.

OCTAVE UZANNE

—

Le

Célibat et l'Amour

TRAITÉ DE VIE PASSIONNELLE

ET DE DILECTION FÉMININE

PRÉFACE DE

REMY DE GOURMONT

QUATRIÈME, ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



PRÉFACE

On s'est efforcé, depuis une centaine d'années, d'identifier deux états qui n'ont pourtant que peu de rapports ensemble, l'état d'amour et l'état de mariage. C'est tout à fait nouveau dans l'histoire des mœurs. Les anciens n'y avaient jamais songé ; les modernes, non plus. Il a fallu, pour permettre une telle association d'idées, la renaissance chrétienne qui a caractérisé ce siècle fameux par ses incohérences. Cela permet de parodier quelque peu le dire de Pascal sur la justice et sur la force. Les moralistes, ne pouvant vaincre l'amour ni faire qu'il devînt chrétien, l'ont mis dans le mariage où ils étaient sûrs de le déshonorer et même de l'assassiner. Certes, il serait plus commode et peut-être plus agréable même de trouver l'amour dans le mariage plutôt que d'aller le chercher au hasard des chemins de la vie, mais s'il s'y rencontre quelque-

fois il n'y fait que de brèves stations pour laisser ensuite fort désemparés ceux qui se sont laissé prendre à un tel piège.

L'amour est passager et le mariage est permanent. Ce sentiment et cette institution sont à peu près contradictoires. D'ailleurs l'amour n'est délicieux que dans ses commencements, ou bien il faut avoir le génie d'aimer pour en renouveler constamment la ferveur. Des amants parfois prennent en eux cette volonté, ils reçoivent cette grâce, à force de la désirer, mais les époux, confiants dans leur sécurité, croient d'abord qu'elle est une des conséquences du mariage et sont fort étonnés de voir qu'elle leur échappe. Ils s'ennuient, l'un en face de l'autre, à regarder des yeux qui ne parlent plus, des bouches sans baisers. L'amour ne dure pas, il se renouvelle. Or, le mariage s'oppose à ce renouvellement. Donc l'amour et le mariage sont incompatibles.

Le mariage a d'autres buts et d'autres mérites. Soit, mais ce n'est ni pour les contester ni pour les exposer que Octave Uzanne a écrit le présent livre. Cette matière ne l'intéresse pas. Il n'a point l'âme conjugale, ayant tout d'abord pris le parti de l'abstention dans le débat entre Panurge et Pantagruel. Le titre de son traité indi-

que clairement son propos. Il a écrit pour les hommes un manuel du libre amour.

Tout d'abord il est un fait certain, c'est qu'on n'est né amant comme on est né mari. Il faut, pour cela, des qualités spéciales dont la première est la sensibilité, c'est-à-dire l'aptitude à la tendresse. La plupart des hommes confondent l'amour avec le besoin d'aimer, dont Banville disait que c'était une expression et une idée à faire reculer des étoiles, et, bien entendu, ils confondent audacieusement ce besoin d'aimer, que l'on pourrait encore prendre sous un certain sens sentimental, avec ce besoin génésique dont Havelock Ellis a fait tenir tout le mécanisme en ces deux mots fort indécents, tumescence et détumescence.

Sans doute, tout amour, le mystique même, a une base physique et l'ayant maintes fois affirmé au grand scandale des imbéciles, je ne me concedirai pas en niant un parallélisme, d'ailleurs évident, mais la tumescence et son corollaire ne sont que des incidents naturels dans le roman de la tendresse. Lisez donc, page 19, la précieuse citation de M^{me} de Lambert. Vous verrez que ce qui symbolise tout l'amour pour le commun est peu de chose pour le véritable

amant. J'ai même vu des amants d'expérience éluder ce « terme de l'amour », craignant douloureusement qu'il ne justifiât que trop son nom. Ils avaient tort, sans doute, avec toute leur expérience, car ce moment seul vaut par lui-même qu'on en risque l'épreuve. Le lien amoureux sort de la forge solide à supporter tous les chocs ou fragile à céder à la moindre poussée. C'est une chance à courir, mais qui dira d'autre part la beauté du désir qui s'exalte en se crucifiant ?

Ce sont là des traits trop exceptionnels. L'amour suit d'ordinaire une marche plus décisive où le beau fleuve prend vite des allures de torrent. Après les premiers regards, les aveux plus ou moins déguisés, les légers contacts, les amants cherchent invinciblement à satisfaire le désir de mutuel plaisir qui crie en eux. Et le « terme de l'amour » est atteint. La nature n'en demande pas plus, et Don Juan non plus, qui lui obéit avec scrupule. Mais Don Juan est un peu borné. Cet homme, qui a mordu à tant de femmes, n'en a peut-être savouré aucune. Au fond, c'est un sot. Il a connu beaucoup de femmes, il n'a pas connu la femme, qui ne se donne jamais toute du premier coup. Figurez-

vous un amateur de livres qui passerait en se promenant dans une bibliothèque, allongerait la main çà et là, ouvrirait, remettrait en place, continuerait son chemin en répétant toujours le même geste et qui aurait la prétention d'avoir lu, d'avoir rêvé, d'avoir médité ! C'est le Don Juan, amateur de femmes. Le Don Juanisme n'est qu'une suite de viols plus ou moins consentis. Ce n'est pas ainsi que se conduit l'amant. L'être qui lui donne du plaisir est aussi celui qui lui donne du bonheur et il sait que le bonheur ne s'épuise pas comme on vide un verre de vin. La femme qu'il a conquise, il veut en dépecer longuement l'âme et le corps, apprendre à lire dans ces yeux changeants, que le rêve clôt à demi et que la volupté agrandissait. On dirait parfois qu'elles marchent au supplice. La montée est douloureuse. Elles voient le sommet et l'atteignent rarement du premier vol. Il faut un peu d'habitude et que l'amant devine les caprices physiologiques de la chair et quels mots et quelles caresses l'âme et les nerfs attendent pour s'épanouir. Car le véritable amour n'est pas égoïste ou l'est tellement, qu'il ne desserre l'étau que sur une proie broyée et ruisselante. Alors l'âme des femmes s'épanche comme une

fontaine. Malheureusement le moment parfois leur semble propice pour s'égarer en confidences sur leur prochain chapeau. Ce sont les charmes de l'intimité. Mais on devine parfois aussi que ce système de bavardages n'est qu'une manière d'alibi. La femme a la pudeur de sa joie, puis elle ne trouve pas, comme l'homme, des mots pour chanter sa volupté, ou elle ne trouve pas les mêmes. « Mon chapeau sera très très joli » veut souvent dire : « Mon amour, je t'adore. » Il faut savoir cela.

Il arrive nécessairement, quand on est entré dans la forêt charnelle, qu'on repasse si souvent par les mêmes sentiers que les feuilles, les fleurs et les odeurs s'effacent, pâlissent, s'atténuent. On s'habitue aux épanchements, aux gestes, aux discours. Le cri que l'on prévoyait arrive toujours dans la même modulation, et un jour vient où d'un commun accord on espace les rendez-vous en attendant le jour où on les oublie. Puis, on se sourit sans étonnement et sans embarras, quand on se rencontre. C'est qu'on a déjà recommencé une autre partie au grand jeu de l'illusion. Et la vie passe. Mais je n'ai pas parlé des cas où l'un des amants s'est lassé plus tôt que l'autre. Ce sont probablement

les plus fréquents. On n'est pas arrivé à obtenir le synchronisme de deux pendules. Comment pourrait-on l'exiger de deux cœurs ? Il y a là pour l'un des amants de petites ou grandes heures difficiles à passer. C'est une des rançons de l'amour. Aussi bien, on s'y attendait un peu. Les vrais amants n'aiment pas les tragédies. « Je ne sais compter que les heures aimables », me disait une femme de beaucoup d'esprit et qui a le sens véritable de la vie.

Je n'aime pas beaucoup la méthode de Don Juan, ni d'ailleurs aucune méthode, mais il faut avouer qu'elle peut valoir à l'amant d'étranges bonheurs. Dans ce cas, il n'est plus l'amant, il est le voyageur, le promeneur, le rôdeur, et il ne suit pas une méthode, il profite de l'occasion, tout simplement. Je pense à l'union brusque de deux désirs que le hasard a jetés l'un vers l'autre. Ce n'est plus le choix d'un être ennoblissant l'acte nécessaire ; c'est l'espèce tout entière se mêlant en deux êtres avec une obscure frénésie. Pas de nom, pas de lendemain, mais un souvenir qui sera peut-être un regret, lors des rencontres trop civilisées.

Ecrire sur l'amour, c'est surtout résumer ses expériences, ou ses espérances, quand on est

en âge d'interroger l'avenir ; c'est, en un mot, se raconter soi-même. Je ne vois guère que Spinoza qui ait pu parler de l'amour avec un détachement parfait et une lucidité impersonnelle, situation que l'on considère généralement avec plus d'admiration que d'envie. En dehors de lui, il n'y a que des compilations, des aveux ou des désirs. Je mets les aveux au-dessus de tout. Je veux qu'un livre sur l'amour puisse être précédé d'une de ces anciennes estampes symboliques où le saint patient tient délicatement son cœur au bout de ses doigts. Et je passerais sur ce mauvais goût de l'image en faveur de sa candeur. Mais j'aime assez que ces aveux m'arrivent enveloppés dans une piquante et plaisante doctrine. Je compte sur ma perspicacité pour les découvrir comme « mouche en lait », tout simplement. Avant d'entamer l'éloge du célibat, Octave Uzanne en a mené sagement la vie, plus prudent que les poètes qui vantèrent l'ambrosie sans y avoir goûté. Cette précaution suffirait à me mettre en confiance si je n'avais mille autres raisons pour écouter complaisamment ses discours. Un homme parle de ses expériences. C'est une philosophie colorée par le rêve, car où mettrait-on du rêve, si on n'en

mettait dans l'amour ? Un chapitre m'a plus particulièrement, par les petites dissertations concentrées qu'il contient sur plusieurs points rares de la théologie amoureuse :

Que l'amour colore la vie et comment une passion en renouvelle la sève et l'éclat ;

Mais combien il est rare, au point que la plupart des hommes ne l'ont pas rencontré, ou ont fui, pris de peur à sa vue insolite ;

De l'avantage où il y aurait, pour la culture du bonheur, à donner à la femme l'initiative du choix en amour (Oui, mais elles se tromperaient tout aussi souvent que les hommes) ;

De la médiocrité de l'adultère ;

Sur cette parole de M^{me} de Staël : « Il faut pour s'aimer dix ans ou dix minutes » ;

Sur la naïveté des femmes que l'on appelle méchamment de la sottise ;

Sur ce point, que les femmes les plus difficiles à conquérir sont encore les plus faciles à conserver ;

Sur les confidences ;

Sur l'avantage pour une femme d'être laide ou de n'être pas, du moins, une beauté éclatante ;

Sur les trois mots qui synthétisent l'amour : désirer, posséder, regretter ;

Et sur bien d'autres points où l'originalité et la pénétration d'esprit de l'auteur se font très bien voir.

Les femmes aimeront-elles ce livre ? Il serait surprenant que leur curiosité au moins n'en fût pas émue. Qu'elles lui cèdent, si elles se sentent au cœur la volonté d'être des amantes véritables, car l'auteur prévient loyalement. Il n'a écrit que pour les amants sincères et libres, ce qu'il vous expliquera bien mieux que moi dans une délicate et sage introduction. Mais qu'il m'ait jugé digne d'écrire cette préface incertaine, c'était me comprendre dans la troupe sacrée des *Happy few*. C'est pourquoi j'ai modulé ces quelques notes sur la flûte de Pan qui ouvre le chœur.

REMY DE GOURMONT.

EN DÉVOTION D'AMOUR

L'ÉVANGILE DU CÉLIBATAIRE

Lecteurs en grévanse uxoriuse, maris aux cœurs marris, esprits nébuleux et falots qui ne joquetez plus en liberté bachelière, devallez au large de ce livre et ne vous guémentez davantage à son sujet! — Point n'est pour vous que je guitarrise et fais parade de sadinettes allumelles d'amour.

LE SIEUR DE VILLOTTE
(en ses *Diversitez.*)

Avant de professer les nobles doctrines de son école individualiste sur les délicates conditions et savoureux apanages de la Vie Célibe, comme disaient nos pères, l'écrivain de ce traité — aussi profond misogyniste que très ardent gynécophile, — croit devoir, aux avant-postes de son ouvrage, croiser la plume ainsi que fait sentinelle de sa baïonnette et crier d'une voix grave: *Qui va là?*

Ce cri s'adresse à tout passant assez étourdi pour supposer découvrir, en ce recueil sur le Célibat et l'Amour, nombre d'histoires plaisantes, de contes grassouillets ou d'Odyssées libertines.

Ce livre, qui est l'expression d'une sagesse très abstraite (à moins qu'il ne soit la manifestation d'une très caractéristique folie), ne peut, dans l'un ou l'autre cas, séduire qu'un nombre exclusif d'hommes libres et volontairement inservis au joug matrimonial. — Il fut écrit, non point pour la plaisance des chercheurs de paradoxes, ni en vue de curieux lecteurs gourmets des devis folâtres et des dissertations nourries de condiments échauffants, relevés d'urticées énervantes, mais plutôt pour une élite de délicats libérés des perfides contrats sociaux et des tristes unions cérémonieusement notariées.

Il ne saurait être agréé que par ces rares et éternels amoureux de l'Amour, par ces derniers dévots affinis de la femme qui subissent encore avec une touchante onction tous les mysticismes de leur religion, les agenouillements devant les Icones de leur culte et les dogmes de leur ferveur sentimentale. Ils se grisent, ces Théophages, avec des recueils exquis, des extases profondes emmy des senteurs de l'encens qu'ils offrent dans la tendresse exaltée des communions consenties sur l'autel des baisers présanctifiés.

Les abstracteurs de quintessence passionnelle, qui relèvent par un constant entraînement leur native vocation d'aimer, d'autre part, ces amants innés qui ont été touchés de la grâce et aussi ces jeunes néophytes qui épellent encore le Catéchisme de la femme adorée, tous ces fanatiques des holocaustes du cœur qui ne sentent la passion qu'avec les ivresses de la foi et ne se donnent au Diable que pour le convertir plus sûrement aux rites mystagogiques de leur Dieu, les Adeptes enfin, et les Époptes philogynes, sauront seuls comprendre le langage, les théories, les gentes pratiques, et les symboles de cet ouvrage à l'usage de quelques fidèles dispersés çà et là parmi tous les grands diocèses de l'Église d'Amour en France et en pays presbytérianiques.

Mais pour une grande majorité d'êtres mondains, de Faublas damerets, de Lovelaces corrects et de Don Juans patentés, élégantes marionnettes à courantes bonnes fortunes de notre grand Guignol humain, pour nombre de gais et solides galants épris de bragardises passagères et qui — avant tout sentiment — prient les hâtives accolades et les fugitifs contacts vivement échangés; pour nos fringants Priapistes à la douzaine, idolâtres de leur seule sensualité et qui, sous couleur de galanterie et de séduction, n'obéissent qu'aux appétits de leur sexe

et ne peuvent voir dans la femme, — cette cible criblée par toutes les basses convoitises, — qu'un passif instrument de vanité et de jouissance, cet ouvrage doit rester aussi fermé, aussi impénétrable, aussi ésotérique, qu'une Bible monoglotte prudemment stégañographiée.

Pourquoi ce Livre plaira surtout aux Femmes

En sa qualité de *Livre acroatique*, ce *Traité de Misogamie transcendantale* ne peut donc être interprété et paraphrasé intellectuellement que par un public d'initiés, parmi lequel les femmes, — ces sveltes élégantes d'âme, — en raison de leur génie intuitif, de leur tendre nature impulsive, et aussi de leur pénétrante noblesse de cœur, feront sans aucun doute la loi du nombre. La femme, on ne le saurait nier, possède infiniment mieux et plus intimement que l'homme le sens artistique et poétique de *la vie à deux*. Son cœur et son esprit sont peut-être d'un moins parfait équilibre, mais l'un et l'autre sont assurément d'une incomparable promptitude à percevoir les incultures, les discourtoisies, les vides sonorités, les insipides et vaines agitations de notre vaniteuse et accablante existence sociale

Victime presque toujours de l'ambition, de la suffisance, de la présomption solennelle des Myrmidons qui l'entourent, ... lasse des ostentateurs..., en quête éternelle d'un Maître, dont elle serait heureuse d'admirer la supériorité réelle, et sous l'autorité duquel elle apporterait toutes ses fiertés soumises, la Femme moderne conçoit encore idiosyncratiquement l'Amour comme l'essentiel Soleil de la vie. Elle songe, au fond de ses pensées secrètes, et dans l'alongissement de sa séduisante raison, que, en dehors de cet Amour primordial, dominateur et sans rival, tout le reste de l'existence ne saurait être qu'une série d'actes de remplissages variés accomplis avec lassitude et ennui dans les ténèbres d'un monde intérieur vide, refroidi, morne et désorbité.

Alors que nous nous plaisons à détailler ses défauts, à spéculer sur ses vices, à faire pivoter sans cesse la girouette de son inconstance sous le souffle passager de nos galanteries, nous ne nous disons pas — avouons-le ! — que cette légèreté féminine, dont nous croyons être les victimes, cette frivolité coquette, cette instabilité dans les sentiments, cette coquinerie qui nous damne, toutes ces imperfections, enfin, *proviennent plus de nous que d'elles-mêmes*.

Ce sont les hommes, trop souvent inférieurs

à leur mission d'amants créateurs d'infini, qui ont inconsciemment produit ce désordre moral et cette inquiétude persistante dans l'âme et l'esprit de la femme.

La femme, ce papillon diapré d'azur, saura toujours se fixer sur la corolle des fleurs nourricières qui lui donneront l'inépuisable miel des bonheurs reconstituants et des ivresses substantielles. La source d'amour où, sans cesse altérée, elle s'efforce de s'abreuver doit être intarissable si, dans sa prévoyance de science passionnée, l'ingénieux Élu de son cœur l'a su et pu rendre aussi profonde que l'abîme humain et s'il a compris qu'il la devait habilement dissimuler sous les discrètes et impénétrables frondaisons en clair obscur du mystère.

La Femme et sa conception de l'Amour

Sur un millier de jeunes filles cueillies dans les classes moyennes de notre Société essentiellement polygame, — en contradiction flagrante avec son hypocrite et légale allure monogame, — on peut espérer rencontrer environ *un quart* d'êtres délicieusement préparés pour l'Amour romantique, y croyant avec une adorable religion ingénue, prêtes à lui tout sacrifier et ali-

mentant, dans les mirages de leurs jolies cervelles, de grands rêves chevaleresques qui, s'ils se pouvaient réaliser, mettraient à leurs pieds, et bientôt dans leurs bras, de nobles galants férus de tendresse ou d'impeccables amoureux, parangons de beauté, d'élégance, de fierté et de droiture.

Parmi ces vierges nimbées d'espérance et encore voilées de la brume aurorale des sentiments naissants, on peut prévoir des métamorphoses de femmes anges ou de femmes démons. Presque toutes cependant apportent en leur cœur, — comme un tribut délicat au sinistre et trompeur minotaure de la sélection naturelle, — plus de curieuse candeur, d'honnêteté souriante, d'idéal sans borne et de croyances dans une surnaturelle aventure de cœur que la prosaïque humanité masculine n'en paraît pouvoir effectivement fournir.

L'imagination aurorale de la jeunesse magnifie et exalte — chez la jeune fille née pour la vie de l'âme — toutes les prouesses des sentiments dans le domaine illimité et merveilleux qu'elle assigne à ses ambitions du cœur. Pour elle, œuvres d'amour sont œuvres de féerie ; aussi, dans la voie fleurie de ce Paradis contemplatif, rien ne lui paraît trop extravagant ou fabuleux.

Cette puissante floraison d'idéalisme qui len-

tement a germé, ainsi qu'en une serre chaude, dans l'ardente fermentation cérébrale de ces petites aspirantes à la vie, ces belles poussées d'illusions multicolores épanouies en gerbes, pourraient difficilement être transplantées en plein terrain social et se sentir exposées au vent rude de la réalité qui hâle si vite les délicats sentiments éclos dans l'ombre. — Il apparten-drait donc à la conscience des hommes de ne point les fouler aux pieds brutalement et de faire transiter ces gentilles nubiles, — avec tous les ménagements nécessaires aux transitions, — de la vie illusoire à une vie réelle sans doute plus médiocre, mais susceptible encore d'être rêvée.

C'est à ce moment précis que le mâle apparaît, avec la brusquerie aveugle de ses instincts et la véhémence de ses désirs, pour abattre, d'un seul souffle sauvage dans sa prise de possession, tout ce frêle édifice fait d'exquises combinaisons de l'âme, alors qu'il lui eût été si aisé d'éclairer et de transformer ces souples et vaporeux châteaux fantastiques que se créait la tendre rêveuse avec la lueur doucement irradiante de sa tendresse et avec l'appui de sa fascination d'amoureux câlin, enveloppant et suggestif.

**Les subtils interprètes de la Femme
et de l'Amour sont rares**

Mais les hommes créés pour les affinités profondes de l'Amour ne naissent point en proportion égale au nombre des femmes appelées au doux sacerdoce du cœur. — Sur mille jeunes gens pris en des classes privilégiées, il serait difficile de faire choix d'une dizaine d'élus ayant la notion vague de leur mission. Dans le reste à évincer, on compterait des braves citoyens ayant ce qu'on nomme de la générosité, du bon sens, de la droiture, du tempérament et même du cœur, mais qui ne sauraient jamais comprendre vraiment ni *ce que c'est que d'aimer*, ni surtout *comment ils doivent aimer*.

L'amour, disait Voltaire, est une étoffe de la nature que l'imagination se plaît à broder. Hélas ! combien trop rares sont ceux qui s'appliquent avec zèle à ouvrir, passementer et rehausser d'or et de fleurs en relief ce souple et solide tissu qui se prête cependant — en tant qu'entre deux — aux chefs-d'œuvre les plus éblouissants d'art et de vie enchantée !

L'esprit volage des femmes, leur inconstance,

leur curiosité du nouveau et leurs aspirations vers les au delà de la vie routinière et fade, proviennent de ce manque de proportion numérique entre celles qui ont la conscience d'un amour supérieur et affiné et la faible minorité des hommes aptes à les comprendre, ou pour le moins propres à confirmer et à réaliser leur merveilleuse conception idéale de la vie.

Si l'on peut citer quelques créatures assez favorisées du destin pour avoir rencontré de prime abord sur leur route l'être exceptionnel et théandrique qui a pu communier dans la plénitude béatifiée de son cœur avec toutes leurs effusions, leurs sensibilités et extases infinies, il faut, par contre, nombre par millions les femmes sacrifiées à des hommes dont il serait juste parfois d'apprécier toutes les aimables qualités et vertus sociables, mais qui n'en demeurent pas moins hermétiquement et pour jamais fermés aux charmes, grâces et surtout aux subtiles *vénustés* de l'amour dévotement interprété.

Il s'ensuit que, en mettant hors de statistique les natures passives qui se fixent stoïquement au stérile et rude rocher du devoir, — plus de la moitié des femmes se sentent ici-bas cruellement dupées, et que, ne pouvant se résigner à tous les démentis si brutalement infligés aux magnifiques promesses de leur imagination, *elles veulent*

croire, croire encore, croire quand même et toujours à cet Amour qui les dépiste et les fuit.

Les Chercheuses d'Amour

Avec une allure légère, tantalesque et mutine, elles partent donc, les pauvresses, au pays de l'inconstance, poussées par la fièvre de l'inconnu, anxieuses de trouver enfin un représentant de l'Amour fait Homme. Elles partent et font souvent, avec une désespérance sourde, de successives étapes chez Léandré, Valère ou Valmont, amants fugitifs comme le spasme du plaisir, et qui ne laissent rien derrière eux. Le monde les condamne et les galants qui les courtisent, en mesquins juges à fleur d'épiderme, les cataloguent parmi les *femmes à tempérament* et à fantaisies. Elles cependant, sans écouter l'opinion qui les frappe, sourdes à d'autres voix qu'à celle qui les conduit, désespérément confiantes, tenues en haleine par la chimère et acharnées dans leur noble poursuite vers les cimes de l'Amour, se refusant d'ailleurs à admettre que l'humanité puisse n'être qu'un écœurant échange de désirs grossiers, d'appétences animales et de licences sans caractère, elles poursuivent, semblables à des folles exténuées, la

recherche de l'amoureux absolu, de l'appelé, de l'élu du rêve, du maître rédempteur de leur fan-geux noviciat, de celui qui les doit emporter vers les apaisantes apothéoses entrevues.

Bien peu pourtant, parmi ces effrénées explo-ratrices d'amants, arrivent au port de salut. Elles restent en espoir et en perquisition d'un amour conforme aux fictions des poètes, — mais, de la plupart, on peut dire que leurs investigations sont vaines. Leur âme scruta-trice, devenue habile à la contre-enquête, a fait de longues et inutiles battues dans les taillis des cœurs égoïstes ou stériles, dans le monde des vanités affichées et des fatuités qui piaffent. En dépit des tentatives réitérées, ces assoiffées de sentiment n'ont pu faire jaillir à leur gré la source divine et le héros cherché n'est point apparu pour les bercer et endormir avec les mélodies de sa voix musiquée, douce, tiède et confidentée. — L'âge est venu, les blanchissant de toutes les démolitions qu'elles ont fait pleu-voir sur elles, au milieu des fouilles de cette *Eropolis* où toute leur vie dupée s'est écoulée avec la vocation d'aimer, attisée par l'espérance de ressusciter l'Amour. La Société pitoyablement aveugle et superficielle et les moralistes myopes et qui ne jugent que les surfaces, n'auront pro-bablement rien compris à l'angoissant mystère

ni aux tortures constantes de cette martyre devenue folle de son corps en désir de salvation de son âme. Cependant sur cent femmes de milieu social moyen que le dévergondage entraîne et qui semblent plus impudiques que des hétaires ou des dictériades de l'antiquité grecque, il est judicieux de réserver notre indulgence et d'avancer que la moitié d'entre elles sont conduites moins par les exigences d'une nature impérieusement vouée au mâle, qu'incitées par la curiosité de rencontrer, sous la redingote rigide d'un gentleman séduisant, l'absolue et parfaite expression de l'amant de Psyché, du Dieu qui éclaire toute la grande Mythologie païenne et qui paraît si misérablement régner en notre Société au milieu de laquelle le plus petit Olympe moral ne saurait aujourd'hui s'ériger dans la morne platitude générale.

Le Besoin et le Sentiment

Les femmes qui ont un tact si précis et si parfait, une sensibilité si prompte et si vive pour toutes les questions de sentiment, elles qui ne tiennent à la vie que par les liens du cœur et dont la personnalité, rarement égoïste, ne comprend vraiment que l'existence à deux,

prendront place assurément au premier rang de notre famille de lecteurs initiés susceptibles de saisir et d'interpréter avec une précieuse sagacité ce traité du *Célibat et de l'Amour* et cet Évangile du Parfait Célibataire.

Jeunes ou vieilles, folles ou sages, amantes expectantes ou amoureuses militantes, toutes les friandes d'avenir, les comblées ou les déshéritées d'amour, sentiront, nous l'espérons, la nuance graduée des théories qui y sont encloses et le sentiment de misanthropique pitié qui les met en complicité intime et confidentielle avec l'écrivain de ce recueil aucunement paradoxal ni léger sous un titre général que la blagueuse raillerie du jour risque de vouloir fausser.

Pour ce qui regarde spécialement le sexe fort, ce livre d'un polygyne-misogame réfléchi et très convaincu, ne comptera — on ne saurait en douter — que peu de fervents approbateurs, en raison de cette vérité révélée par Balzac, que l'homme obéit en général à deux principes qui se rencontrent en lui : *le besoin et le sentiment*. Or, il n'est plus à démontrer que tous les êtres secondaires prennent inconsidérément le besoin pour le sentiment, tandis que les êtres supérieurs, moins sensualistes, couvrent le besoin sous les admirables et enveloppantes métaphores du sentiment. — Le sentiment seul,

par sa violence souveraine, cause à ceux-ci une excessive et délicate réserve et leur inspire l'adoration attendrie de la femme ; d'où il faut conclure qu'il n'y a que les hommes supérieurs qui sachent et puissent à vrai dire précieusement noblement et complètement aimer.

La Métaphysique du Cœur féminin

Ces derniers sont rares, avouons-le, qui pénètrent la métaphysique du cœur de la femme et qui se plaisent à déposer toutes les richesses de leurs vertus acquises sur l'autel si gracieusement décoré par elle de leurs adorables vertus natives. Ils forment une très restreinte minorité aristocratique, fort dédaigneuse des succès cyniques et multiples. Ce sont le plus souvent des citadins solitaires qui se dissimulent sous les roses mystiques dont ils se parfument le cœur, ou bien encore des ruraux panthéistes qui règnent en rois amis des bergères, dans l'Arcadie heureuse où se déroule la symphonie de leur savante pastorale.

En dehors de ceux-ci et de quelques galants amoureux aux sentiments réactionnaires peut-être aussi, d'un groupe de féministes cosmopolites très avisés, ou encore de quelques esprits curieux, lettrés et scrutateurs d'âmes indépen-

dants, ce livre n'aura l'heur de plaire ni aux gens mariés qui s'y verront blessés par certains aveuglants reflets du miroir de vérité, ni aux instinctifs qui n'en entendront point le raffinement, ni aux célibataires dont l'estomac supporte encore le communisme du restaurant et dont les autres organes tolèrent la courtisane, ni aux galantins de la vieille roche, amateurs des assauts instantanés, ni aux jeunes *fêtards* de la nouvelle école, qui ne voient dans l'amour qu'une vitrine à vanités, ni aux attardés du concubinage, ni aux apprentis tourtereaux sur la branche flexible des premiers rendez-vous, ni enfin aux tristes prisonniers des petites villes, dont le cœur n'a plus à son gré de moyen d'action et qui périssent ligotés par l'étroitesse des convenances dans les stagnantes débilites morales de l'air ambiant respiré.

A tous ceux qui viendraient ici, éveillés comme des potées de souris, par pur esprit de curiosité érotique, dans le bas sens du mot, l'auteur, sincèrement et sans barguigner, serait tenté de s'écrier, — du bastion abstrait où il se cantonne, — ainsi que fit jadis Chamfort aux hommes de son temps qui dissertaient d'amour avec la faconde des simples disciples du Dieu des Jardins :

« De quoi vous mêlez-vous, bonnes gens? —

L'Amour, croyez-m'en, n'est point votre domaine; vous ne pouvez prétendre à deviser sur ce que vous ignorez! — Du jeu, de la table, de l'ambition, de la politique, à cette canaille, mais de l'amour, n'en parlons pas; ne serait-ce point jeter des fleurs aux animaux d'Epicure? »

Ceux que nous Répudions ici

Passez donc, en vérité, dans les marges de cet ouvrage, foules aveugles, passives, sourdes et rétives aux sentiments incessamment cultivés et paraffinés. Passez, sans vous émouvoir, vous tous dont les cœurs clos aux passions harmonieuses ne s'ouvrent qu'aux vanités et aux parades de la vie. Passez, ploutocrates, qui croyez que tout ici-bas s'achète et dont les regards ne sont éblouis que par les fulgurants éclats métalliques de la fortune, cette procureuse de jouissances neutres et d'indigents bonheurs externes. — Passez, distillateurs de pluies d'or dont vous inondez les charmes de marbré des Danaé en vogue. Passez également, malingres conquérants des Phrynés, des Laïs et des Glycères, qui vous plaisez à faire ébruiter vos triomphes au son des flûtes béotiennes. Passez, passez, hâtifs voyageurs des hôtelleries et des bouges de l'amour, vous tous qui déchaussez brutalement vos désirs pour une

nuit et qui, sans dégoût, sans tristesse et sans honte, cueillez une insapide et fugitive sensation sur un corps de louage privé de ressorts et *désegré* par la banale et journalière accoutumance des abandons serviles et ininterrompus.

Passez, épicuriens balourds et indéliçats, sybarites grossiers et sans mandat ! N'allez pas vous flatter d'apprécier doctement le mystère de ces pages. Dévalez au loin, car seuls ceux qui aiment l'amour pour l'Amour, qui se délicatent et s'affinent dans le culte de ce sentiment absolu — qui est pour eux à la fois une Religion, un Art, un Sport et aussi une seconde Vie, faite d'harmonie suprême, dont la puissance isolante pneumatise tout en dehors d'elle ; — ceux-là seuls, dis-je, qui répudient la froide prostitution, le plaisir mercénaire et la fille publique à tous les degrés de ses bazars de voluptés, pourront, dans ce volume, communier en une douce hyperesthésie intellectuelle avec les idées et impressions qui y sont consignées.

Faire l'amour appartient à la généralité des humains, mais sentir l'Amour dans ses affinités, ses essences complètes, le porter jusqu'à sa transcendance, en analyser les nuances, en connaître toutes les subtilités, en apprécier les rouages dans le microscopie où ils évoluent, en savoir les lois de séduction, la politique, y diagnosti-

quer les troubles et révolutions, ne pas ignorer surtout les écueils de cet océan intérieur si fertile en orages, et gouverner d'après ces notions avec tact, en pilote avisé, ce sont là des Sciences supérieures qui sont réservées au petit nombre, à l'Élite, et qui réclament des qualités originelles très délicates, hypersensibles dont chaque jour d'existence ne fait qu'étendre et exaspérer la subtilité au contact de l'instinctif et éternel combat des sexes.

« La plupart des hommes — écrivait M^m de Lambert — n'aiment que d'une manière vulgaire ; ils n'ont qu'un objet ; ils se proposent un terme dans l'amour où ils espèrent d'arriver : après bien des mystères ils ne se reposent que dans les plaisirs. — Pourquoi ne pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons ? — ce qui s'appelle *le terme de l'amour* est peu de chose. Pour un cœur tendre, il y a une ambition plus élevée à avoir, c'est de porter nos sentiments et ceux de la personne aimée au dernier degré de délicatesse, et de les rendre toujours plus tendres, plus vifs et plus occupants. De la manière dont on se conduit, l'Amour meurt avec les désirs et disparaît quand il n'y a plus l'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affaiblit et s'éteint : il n'y a de borné dans l'amour

que les âmes bornées, mais peu d'hommes ont l'idée de ces engagements et peu de femmes en sont dignes. »

Cette observation offre assez nettement le résumé quintessencié de l'esprit qui a guidé les boutades de cet ouvrage idéologique, à l'entrée duquel l'auteur désirait, afin de ne pas décevoir ni tromper son public, se mettre *en faction* dans le but d'écarter l'ingénue badauderie des oisifs. — Le *mot de passe* est dès lors donné avec sincérité, en une suffisante dissertation pleine de mises en garde, d'avertissements, de conjurations ou de répudiations.

Les Interprètes de notre Evangile

Ces mesures préventives prises, et ce nécessaire *Qui vive!* ayant été répété sur plusieurs modalités et transposé paraphoniquement pour être ouï et perçu par tous les entendements, il nous sera bien permis d'appeler ici et d'accueillir sous ce périodrome les fervents adeptes qui se reconnaîtront les virtualités requises pour être admis à suivre notre conférence éroto-spiritualiste dédiée aux dévots scrutateurs de la Femme.

Venez donc à nous, célibataires prédestinés et militants, vous qui avez fui avec discerne-

ment le mariage comme la lourde borne des horizons du rêve ou le cul-de-lampe final des romans du cœur, et qui apportez, dans la défloration de la vie, une conscience valeureuse de vos sentiments faits pour guerroyer sous les ombres des passions enchantées. — Venez, bacheliers des marivaudages toujours renaissants, licenciés en jurisprudence affective, docteurs ès jeux floraux de l'amour, analystes des entités, qui aimez à savoir sentimentaliser la théorie des cristallisations et à éthérer, par la chimiâtrie et la sublimation, vos sensations physiques et vos ivresses psychiques. Venez, amoureux des hasards de l'existence, curieux attentifs de l'inconnu et de l'imprévu, rêveurs de lendemains encore mystérieux, cultivateurs du rosier remontant de l'espérance, ce *semper virens*. Venez, hommes vraiment entiers et libres, proscription des lâches hypocrisies et contempteurs des bas et inutiles mensonges qui étouffent, sous une honte inavouée, toutes les fiertés des bagnes conjugaux. Venez, nobles indépendants, qui portez haut la tête devant vos idoles féminines et qui recevez les coups de foudre des regards avec l'ardeur stoïque et la crânerie vaillante de généraux blessés au feu.

Tous, Amis, vous sentez que l'Amour est le seul éducateur du Monde, car vous tirez votre

valeur morale de l'école d'inclination qui a conduit vos premières expériences, et vous ne pouvez douter de la sottise et des maléfices du mariage, ce fixatif engluant des envolées idéales, cet immobilisateur des sentiments intrépides dont la vitalité veut le libre espace et que la stagnation dessèche ou tue. — Vous pensez avec Byron, Célibataires judicieux, que c'est une chose douloureuse et un redoutable indice de la folie et de la perversité humaines que cet état de mariage, qui est proprement à l'Amour ce que le vinaigre est au vin et qui se présente comme un breuvage de tempérance, peu agréable et âpre, auquel le temps a fait perdre son céleste bouquet pour le transformer en boisson de ménage insipide et commune.

Frères en religion esthétique, en sensibilité, en sagesse hautaine, en bravoure antisociale, derniers espoirs de ces femmes honnêtes, si lasses de leur métier, dont parle La Rochefoucauld, vivez pour aimer selon le mystérieux ritualisme des idées qui viennent du cœur, vivez afin de professer vos doctrines ésotériques aux chercheuses d'amour, dont la délicatesse n'a encore été heurtée et froissée que par les vulgarités, les fangeuses concupiscences et les abjectes entreprises des hommes. Cultivez ces parterres du sentiment fleuri, naguère piétinés par le

troupeau des rustres de passage, et refaites vivre dans le Temple profané l'expression transfigurée de l'Idole. Prouvez, amis délicats, à ces âmes brutalisées dans leur amativité, que le célibataire affiné ne s'annexe un cœur que lorsque l'amour peu à peu est parvenu à y coloniser le sentiment souverain au point de se l'être annexé tout entier et soyez assez éloquents pour leur faire percevoir que certains dilettantes possèdent encore le philtre qui les fait aimer par cette raison que ceux-ci — dont vous êtes — sont les ultimes missionnaires d'une église chaque jour davantage désertée par les fidèles qui n'en veulent plus suivre les rites divins ni y chanter à plein organe les *Credo* et les sublimes *Magnificat*.

Les célibataires par prédestination sont loin d'être ces illustres Gaudissarts de l'amour dont les bonnes fortunes n'ont jamais mijoté sur le feu discret des intimités lentement accouvées. Ce sont surtout des curieux d'un esprit très étendu sur les nobles perspectives d'une vie fièrement conçue et qui se sentent incapables de cuisiner, dans la monotonie des liaisons légitimement scellées et soldées, toutes les turpitudes et vilenies des associations reconnues d'utilité publique. — Personnels à l'extrême, se jugeant trop dominateurs pour abdiquer la

moindre partie de leur intégrité individuelle et trop indépendants pour emprisonner leurs fantaisies, ces hommes, d'un caractère original et d'une effigie très en relief, s'efforcent de ne se laisser entamer par aucune de ces sottises concessions à la sociabilité générale, qui ne font que produire des idées courantes semblables à ces pièces de menue monnaie, fusées, amincies et polies par l'usage, dont la frappe d'origine a totalement disparu.

Ils pensent, d'autre part, ces *gamophobes* irréconciliables, que ce qui doit tout primer à leurs yeux, — depuis la trentième année jusqu'au crépuscule de la cinquantaine, — c'est ce divin et précieux Amour qui est la création morale la plus immense et la plus attachante de l'humanité, et dont on ne peut soutenir la sublime ivresse que dans l'absolue liberté de l'union et le mystère profond des vrais bonheurs bien clos et calfeutrés. Ces bonheurs suprêmes de l'intimité ouatée sont fragiles et périssables, fugaces comme des feux follets ; ils naissent d'adorables riens et meurent de tout ce qui vient du dehors, du jour aveuglant de la rue, des regards indiscrets, de leur publicité même, des refroidissements récoltés dans les relations du monde, et surtout de cette basse envie d'autrui qui envoûte et contamine toutes

les passions légères, imprévoyantes et assez peu recueillies pour s'être laissé surprendre.

Tout notre mal, a-t-on dit, vient de ne pouvoir être seuls. — Les vrais amoureux savent que la sociabilité est incompatible avec des sentiments faits pour planer au-dessus du monde dans l'infinie solitude de leur béatifique ascension.

C'est de ces célibataires d'une extraordinaire essence qu'il sera question dans ce « Traité du Célibat ». — Ils sont, nous l'espérons, en assez restreinte minorité pour demeurer bien au-dessus des théories sociales de MM. les démographes, juriconsultes, et économistes politiques prétentieux, bavards et soi-disant sagaces. — Ils peuvent, du reste, pensons-nous, être mis sans conteste hors les lois, les conventions et les idées générales, car ils ne vivent point dans un milieu terre à terre, et ne sont pas soumis aux considérations sans portée des solennels et grotesques statisticiens du niveau moral des peuples. — Ils dominant au contraire, bien qu'en très petit nombre, d'un sommet trop spécial et élevé, leurs contemporains taillables et corvéables à merci, pour pouvoir être visés ou atteints par les raisonnements prud'hommesques et les sermons des rhéteurs sociologues hautement cravatés, par les gibbeux apophtegmes contenus de toute antiquité dans l'œdème du goitre matrimonial.

Ils n'ont rien à démêler avec les « conseillers d'arrondissement légitime » qui font croisade pour la repopulation des nations dont la natalité décroît. Le célibat n'implique pas davantage le malthusisme que l'amour n'a pour corollaire l'enfantement.

« Pressurez le mariage, Maîtres fous, écrivait déjà Balzac, il y a soixante ans, en s'adressant aux censeurs et aux gens à microscope hypnotisés par des perscrutations animales, pressurez le mariage, gens vertueux, il n'en sortira jamais que du plaisir pour les garçons et de l'ennui pour les maris. » — Ce sera toujours l'éternelle morale, et les millions de pages qu'on pourrait écrire et imprimer sur ce sujet ne pourraient, quoi qu'on en pense, avoir vraiment d'autres substances.

— Qui va là ! — Qui êtes-vous ? crierons-nous de nouveau en terminant ces prolégomènes.

Et à ceux qui répondront :

— *Amants sincères et libres !*

Nous répondrons spontanément :

— *Soyez ici les bienvenus, amis ! Venez et d'un esprit allègre, dégagé, dispos, lisez délibérément ce qui suit, car c'est à votre seul jugement que ces écrits sont présentés, déferés et soumis.*

TRAITÉ DU CÉLIBAT

ET

PHYSIOLOGIE DU CÉLIBATAIRE

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment aux plus grands des hasards;
Les quatre parts aussi des hommes s'en repentent.

LA FONTAINE.

Ce sera en une sorte de conférence vraiment intime et peu professorale que je vous entretiendrai de la haute convenance et des raisons supérieures du Célibat, ainsi que des rares qualités privées ou des défauts sociaux très soigneusement cultivés qui doivent concourir à déterminer dans votre esprit, le type absolu du parfait Célibataire.

Tous les dictionnaires, à la suite de Scaliger, — (n'allez pas vous effrayer de ce début), — font dériver le mot *Célibataire* du grec, de *koile* (lit) et de *leipo* (je laisse), autrement dit :

Déserteur de la couche; mais soyez assurés, que le grec n'a rien à voir en cette affaire, et que le latin qui, dans les mots impudiques, brave si crânement décence et honnêteté, nous peut infiniment mieux renseigner sur ce point avec exactitude.

Un Dictionnaire civil, publié, celui-là, en 1699, par un avocat au Parlement, nous prouve que l'étymologie est un champ où l'imagination peut se donner carrière à loisir, car il avise les curieux que le substantif masculin *Célibat* est composé des mots latins *cœli beatitudo*, « Bonheur du Ciel », laissant ainsi entendre que l'indépendante existence du Célibataire reflète toutes les béatitudes célestes, et que les anges de la mythologie sacrée qui planent dans l'azur infini des gloires éternelles, à l'entour du Très-Haut, doivent, cela semble hors de doute, représenter des âmes célibes dont les ailes ont pu se développer radieusement loin des misères, des petitesse, des lâchetés quotidiennes et des oppressantes angoisses de la vie conjugale.

En réalité, cette origine du mot *Célibataire* est la plus judicieuse. Nous devons nous en tenir satisfaits et n'en chercher aucune autre, car assurément, ni Aristote qu'il faut toujours citer, ni Socrate, dont la seule folie fut de se marier, ni Montaigne, dont le bon sens s'ac-

commoda fort mal avec les inconséquences matrimoniales, ni La Bruyère, ce fin aristocrate de sentiment, ni l'infortuné Molière, plus souvent cocufié que Dandin et Sganarelle, ne renieraient ce que cette étymologie contient de lucide raison, de gaieté, de logique et de pure sagacité.

Bossuet, d'ailleurs, dont le *Traité sur la connaissance de Dieu* doit rendre le jugement inattaquable, tout au moins sur cette question céleste, Bossuet a fait en une seule ligne l'oraison funèbre de toutes les autres étymologies, par cette précieuse observation : *Le Célibat doit être considéré comme une imitation de la vie des anges.*

Les Pères de l'Église, dont je pourrais vous citer les textes grandioses, si je ne craignais pas de donner à mes discours un arrière-goût de *Petit Carême*, les Saints Docteurs ont tous reconnu la préexcellence du Célibat et regardé le mariage comme un usage illégitime et impur. Tous ces savants théologiens jugent la chose d'une considérable élévation d'idée, et beaucoup partent de ce principe que la femme, à l'état d'épouse, en arrive à faire apostasier les Anges, d'où ils semblent conclure que pour atteindre à un très haut degré de sanctification morale et mettre en œuvre les divers génies

dont la Providence a doué certains hommes, ceux-ci ne peuvent, sans faillir à leur mission divine, se laisser entraîner vers les étroites perspectives, les abâtardissantes compromissions, les innombrables diminutifs qui germent dans la sentine délétère des unions transformées en concessions à perpétuité.

Saint Paul, qui le premier fit allusion au mariage, qu'il considérait comme un *grand mystère*, disait à ses disciples : « Celui qui se marie fait bien, mais celui qui ne se marie pas agit encore plus sagement, car, au pis aller, mieux vaut se marier que brûler en enfer. » — Saint Jérôme, tout en paraissant moins ennemi de l'institution, en parle cependant avec un terrible dédain. « Je loue le mariage, écrivait-il, parce qu'il enfante des vierges ; c'est une épine qui porte des roses, une terre dont, à la rigueur, on peut tirer de l'or ; c'est enfin, à vrai dire, une *huître à perles*. »

Tertullien et ses disciples firent tous l'Apologie du Célibat, et traitèrent la femme avec une excessive dureté, lui ordonnant avant tout de se voiler et de se taire. Il est même à remarquer, bien avant que la continence et le vœu de chasteté eussent été imposés par les conciles aux ecclésiastiques, que tous les hommes éminents du Christianisme, de leur plein gré, étaient restés

Célibataires, estimant qu'il valait mieux pour eux récolter les palmes du martyr dans les fiers combats de leur divine mission que de les ramasser dans l'étroit champ clos du mariage.

Les Anciens d'ailleurs, bien que les législateurs de l'antiquité aient fait du mariage une obligation à laquelle on ne pouvait se soustraire sans encourir une peine, semblent avoir ingénieusement admis que tous les hommes, mus par une vocation supérieure et créés pour mettre en œuvre l'expression individuelle de leur talent, ne pouvaient, sans forfaire à leur prédestination, se marier et laisser abâtardir dans un noiseux hymen les qualités rares dont la Société devait leur demander compte. L'idée du Célibat était absolument inhérente à celle du Génie chez les peuples primitifs, et, comme l'ont observé divers historiens, ce n'est point par fantaisie poétique ni par une coïncidence fortuite que les Grecs accommodèrent l'état civil de leurs Dieux selon la représentation exacte qui leur était assignée dans la mythologie polythéiste. Leur Olympe, ne l'oublions pas, était divisé en deux parties très distinctes ; d'un côté, ils avaient hardiment campé leurs *Dieux matériels*, procréateurs d'autres dieux dont la génésiologie est si amusante et d'une morale si malicieuse ; de l'autre ils avaient réuni par sélection

les *Dieux spirituels* et expressifs, qu'ils considéraient comme les merveilleux dispensateurs du Génie et des Arts.

Les premiers étaient tous mariés et régnaient avec autorité au milieu d'une nombreuse famille, qui donnait — cela est incontestable — le spectacle licencieux des plus aimables turpitudes.

Les autres, les divinisés et immatériels, restaient dans leur gloire idéalement *Célibataires*.

Jupiter apparaît au premier rang des *Dieux matériels*, en tant que fils de Cybèle et de Saturne, ces deux représentants de l'infinie matière, et, à sa suite, viennent ces types plastiques de féconde beauté virile, Mars et Hercule, véritables étalons des formes et des forces les plus parfaites de la nature, dont Vénus, comme déesse, offrait l'excitante image de la procréatrice superbe et incomparable.

Mais, sur le sommet de cet Olympe fabuleux, parmi l'admirable polythéisme gréco-latin, regardez le clan des Dieux Célibataires, à la tête desquels Pallas-Athéné, déesse hiératique, se fait voir comme le symbole de la Science et de la Sagesse, insensible aux passions physiques, casquée et cuirassée contre les libertines entreprises. — Plus loin, la chaste Diane, cette lunaire enchanteresse, que notre imagination nous montre froide, pâle et vaporeuse comme une Anglaise

interprétée en taille-douce au cœur d'un keepsake, Diane, la chasseresse incorruptible, qui changeait en bêtes les amants assez imprudents pour palper de l'œil ses charmes nus en son bain ; Diane, cette Hécate des enfers, est le type de l'inutile beauté indéformable, l'idéale esthète antiphysique de l'Antiquité. — Les neuf Muses aussi demeuraient d'exquises damoiselles immariables, sœurs de charité des âmes vagabondes, douces accoucheuses des cerveaux en mal d'idées, en veine historique ou tragique sinon en gésine d'art poétique ou d'harmonie lyrique.

Apollon le Lumineux, père illégitime d'Esculape, brille dans tout l'éclat de son Célibat, et la fable qui le fait amoureux de la fugitive Daphné nous enseigne que l'esprit de l'artiste poursuit obstinément la forme idéale toujours insaisissable, et qu'il ne parvient à la cueillir que sous figure de laurier, touchante image des *protéismes* de la gloire sur les tombeaux de ceux qui l'ont recherchée. Mercure, protecteur de l'industrie et inspirateur des sciences hermétiques, brandit son caducée, comme le sceptre ailé de l'indépendance de l'homme immarié, parcourant le monde selon les inspirations ou les caprices de son Olympe intellectuel. L'Amour enfin, le petit Dieu spirituel et dispensateur des talents les plus variés, reste la divinité immatérielle du Célibat

et l'Amant idéal de l'âme ou de Psyché, tandis que Cupidon, fils de Vénus, éperonne les désirs de la chair et incite à l'union, avec des mines enjouées que le grave Hymen ne retrouve plus à son chevet au lendemain même du sacrifice.

Je suis assurément rétrospectif, à la manière des avocats de Racine; mais songez, en tremblant, que l'origine du Célibat pourrait être prise au déluge et nous y submerger, et tenez-moi quitte pour cette hâtive course vers la mythologie la plus merveilleuse qu'ait jamais conçue l'humaine poésie. — J'ai songé, en faisant cette incursion dans l'idéologie grecque, à vous faire entendre que les insoumis au mariage ont été, de tout temps, des êtres divinisés ou exceptionnels, et à vous prouver que les élus de l'idéal et de l'art, les créateurs intellectuels, les missionnaires de l'idée et même les Apôtres de l'Amour n'avaient jamais pu être regardés avec raison comme *matrimoniales*. — L'imagination, croyez-m'en, n'est point associable en ménage, et l'enfer exclusif d'une femme obsédante pour un penseur met en interdit absolu tous les paradis de la conception de cette pensée solitaire qui est une nerveuse hypnotisée dont le silence seul peut protéger l'heureuse fécondité.

C'est pourquoi tous les hommes qui se sont sentis irradiés par une vision interne ou guidés

par une vocation dominante n'ont jamais commis l'irréremédiable folie du mariage. Ceux qui ont succombé au désir uxorieux sont restés, comme Socrate, des types de patients suppliciés que la tradition a toujours enveloppés de la plus haute commisération. — Dans les temps antiques, tous les philosophes, les poètes, les moralistes, les orateurs et les musiciens semblent avoir voué un véritable culte au Célibat, et s'il vous plaît de connaître la liste des mortels qui s'immortalisèrent par des œuvres assurément inexécutables dans l'état exacerbant des troubles et désaccords conjugaux, je m'en vais vous mentionner quelques noms de grands maîtres qui sont morts garçons. — Homère, Platon, Horace, Lucrèce et Virgile, ne se souciant pas d'être déchirés comme Orphée par les bacchantes en furie, furent des Célibataires endurcis.

Le satirique Aristophane ne concevait pas qu'un homme sain de corps et d'esprit pût entrer dans la nasse du *conjungo*; c'était, à ses yeux, acte de dérangement dans les facultés que de se lier de façon si serrée et si inopportune. Thémistocle disait que : Épouser femme, c'est proprement se mettre dans un monument; Thalès, un des sept Sages de la Grèce, répondit à sa mère, qui le pressait de se marier, qu'il n'était pas encore temps, et, quand il fut sur l'âge,

qu'il n'était plus temps. Pélopidas écrivait : « Le mariage est un joug d'une insupportable étroitesse. » Anaxoras exhalait cette pensée que « celui qui veut avoir commerce de femmes doit en user pour son plaisir, mais ne jamais s'y soumettre par des liens inutiles ». Marc-Aurèle, le plus digne empereur qui ait peut-être jamais porté le sceptre, répétait chaque jour que son beau-père Pius, en lui donnant sa fille en mariage, l'avait trompé cruellement, car avec peu de chair il l'avait comblé de beaucoup trop d'os.

Un ancien proverbe grec laissait entendre que, dans le mariage, femmes et navires ne sont jamais si achevés qu'on n'y trouve à reprendre. Épousée pauvre, — disait ce proverbe, — la femme est méprisée, le mari moins estimé ; prise riche, elle est maîtresse insupportable et fait de son époux son serf et son esclave. Acceptée dans sa laideur, on ne la peut aimer ; convoitée en raison de sa beauté, elle devient une enseigne à la porte de son maître auquel elle procure force compagnie, car sa beauté en quelque sorte la peut faire comparer à une tour assaillie par tout le monde et d'autant plus difficile à garder que chacun prétend en avoir la clef.

L'histoire de cette grande et éternelle que-

relle entre le Célibat et le Mariage, et le recueil des saillies, bons mots, pensées et réflexions inspirés par ce saint-sacrement, qui « sert de base à la famille et à la société », comme ont dit ou écrit les ventrus Prud'hommes de tous temps, cette histoire minutieuse et honnêtement présentée donnerait des résultats incroyablement favorables au Célibat. Il est très probable qu'elle serait assez indigeste pour notre esprit amoureux de précision et de condensation. — Je me reproche déjà d'apporter dans ce début de causerie une apparence d'érudition qui donne peut-être la sensation d'un nougat historique dur à mastiquer et s'assimiler.

Il vous importe peu de m'entendre ajouter à ce préambule que les deux plus grands Capitaines de l'antiquité, Alexandre et Annibal, ont conquis le monde en tant que Célibataires, et que César était garçon lorsqu'il soumit les Gaules, alors qu'à peine marié, son étoile pâlit sans cesse jusqu'à l'heure de son assassinat. — Je puis vous affirmer au surplus que si tous les hommes d'élite de ces derniers siècles n'ont pu se soustraire aux liens matrimoniaux, du moins est-il avéré que la majorité d'entre eux sont restés Célibataires, et que les autres ont produit leurs œuvres principales avant de prendre femme ou bien dans leur veuvage passager ou définitif.

Luther, Milton, La Fontaine, Sterne, Goëthe, Byron confessèrent tous plus ou moins leurs infortunes conjugales, et Voltaire, cette vieille fille simiesque et toujours espiègle, bien que n'ayant jamais songé à associer sa débile existence à quelque autre, se permit un jour de mettre cette ironique apologie de l'hyménée à la fin d'un récit délicieusement narré du plus piquant de ses contes :

« Je me mariaï, je fus cocu, et je vis que le mariage est l'état le plus doux de la vie. »

II

Sans plus tarder arrivons aux raisons qui poussent ou induisent nos contemporains au Célibat.

En France, le mariage crée une femme de plus et un homme de moins ; il se présente, pour citer un mot plaisant, comme l'éteignoir de l'esprit viril et l'allumette aussitôt enflammée de la verve féminine. La même cérémonie qui donne la liberté à la jeune fille, hier prisonnière de sa famille, et qui l'affranchit du joug des bienséances, met aussi, par opposition, en esclavage un homme naguère libre, insoucieux et maître absolu de ses actes et pensées. La jeune fille obtient du mariage le privilège de tout faire, pour peu

qu'elle possède la crânerie de tout oser ; mais le mari néogame abdique, le jour de ses noces, le droit de rien entreprendre de hardi, de sublime ou d'extravagant. En raison de l'engagement civil qu'il vient de souscrire, il répudie tout ce qui désencageait et faisait planer son âme dans le rêve, c'est-à-dire l'esprit d'aventure, l'amour du hasard et l'adoration de ces *que sais-je ?* ou de ces *peut-être !* qui se tordent si mystérieusement en points interrogatifs tout là-bas, vers les horizons lointains et brumeux de nos destinées.

Le mariage est donc en réalité semblable à un procès, et il s'y trouve toujours une partie lésée. La famille française, d'après ce qu'ont pu remarquer les observateurs étrangers, est essentiellement fondée sur le mariage de raison et surtout créée en vue de l'Opinion et de la Société. Nos tendances nationales condamnent absolument l'individualisme et la fantaisie des personnes intéressées ; aussi les alliances ne s'y font point entre deux êtres mus l'un vers l'autre par des instincts ou des sentiments, mais entre deux positions sociales mises préalablement dans la balance des *convenances*, puis unies et scellées par un acte très prudemment notarié.

Il vous semblera, je l'espère, très aisé de comprendre pourquoi les contempteurs de cet usage,

les natures fières et délicates, les hommes, qui n'ont point pour le monde en général une passion très développée et le jugent à la façon dont jadis on considérait la forêt de Bondy, se soustraient avec bonheur aux combinaisons de cette institution purement civile, sinon religieuse, dans laquelle l'inclination ne joue pas même le rôle muet et dont, après les gaietés de la *folle journée*, les lendemains sont le plus souvent si moroses, si gris et si accablés d'intempéries diverses qu'ils déteignent sur la vie tout entière.

Tous ceux dont les esprits sont exaltés par des idées d'art, de poésie, de voyages ou dont l'âme est susceptible de transanimations d'amour, ne peuvent, vous le comprendrez, naïvement se suicider dans leur spiritualité en s'enlisant pour toujours dans la tourbe croupissante du mariage. — Il faut à tous ces inspirés des sensations vives, renouvelées, passagères qui les tiennent en haleine. Les passions des esthéticiens, qui vivent exclusivement de la pensée, ont pour ainsi dire l'acuité de la névrose; elles ne peuvent être canalisées dans l'existence conjugale, et il faut penser que le ménage le plus heureux ne saurait fournir à tous ces métaphysiciens supersensibles les excitations qui leur sont nécessaires, ni surtout cette bienfaisante solitude qui fait éclore la méditation et donne la perceptibilité

désirable pour enfanter des œuvres richement drapées d'originalité ou de style.

Les Amoureux, les Amants illuminés par les idéalités du cœur et qui aiment comme d'autres œuvrent, avec génie, sont aussi des virtuoses incapables d'exercer leur dilettantisme sur l'instrument faussé du mariage. Ils ont besoin d'une constante culture et d'une grande liberté de concept et d'esthétique ; c'est pourquoi leur bon goût ne les dispose pas à académifier par une union légitime les passions qu'ils partagent. Ils sentent que cet amour, enfant de bohème, ne peut pas davantage vivre dans la légalité et sous la matricule sociale qu'un contrebandier indiscipliné sous l'habit d'un gendarme.

J'estime penser assez juste à votre entendement. D'autre part, veuillez me dire à quoi serviraient ici-bas le génie, le talent, la gloire, la réputation ou la notoriété, si les femmes n'apparaissaient point, adorables inspiratrices, dans l'âme de tous les penseurs, de tous les artistes ou de tous les guerriers comme l'expression lointaine des suprêmes dispensatrices de lauriers d'amour, et si le sentiment de leurs discrètes admirations futures ne venait pas, au cours d'ascensions accablantes vers les sommets, donner un réconfort subit à tous les vaillants de la pensée, à tous les cueilleurs de palmes du monde.

La femme, amoureuse et souriante déité, doit demeurer comme le symbole de récompense promise aux nobles élus du succès. Elle doit apparaître radieuse dans la perspective de toutes nos ambitions élevées, et il n'est pas un vainqueur glorieux, sur quelque champ de bataille que ce soit, dans le domaine des Muses ou de Bellone, qui vienne récolter les hommages reconnaissants de ses concitoyens sans sentir la troublante préoccupation des mystérieuses sympathies de ses concitoyennes et sans songer surtout qu'une magicienne d'amour viendra peut-être mettre silencieusement, et ainsi qu'en une communion divine, ses lèvres extasiées sur son front lauré désormais sacré par ce baiser.

En conséquence ce sont les femmes, Circés enchanteresses, qui nous donnent des forces surhumaines pour nous hisser, en espoir de leur admiration et du don d'elles-mêmes, sur tous les mâts de cocagne de la considération publique. Ne pensez-vous pas que les favoris des Muses, les disciples d'Apollon, de Mars ou de Mercure qui se marient, avant l'heure des renommées conquises, semblent des déserteurs déjà las et vaincus, indignes des capitoles ; de pitoyables inconscients de la femme ? — Ce sont, n'en doutez pas, sinon des naïfs, du moins des indifférents, insensibles à cette Divinité qui seule incite

aux extravagances de la géniale jeunesse. Car enfin, dans la maturité même de cette jeunesse persistante et glorifiée, la femme belle et sensible, oreiller reposant et parfumé de la gloire conquise, nous semble devoir s'offrir au premier plan du but atteint avec l'âme épanouie et le cœur débordant d'expressions d'amour.

Ces belles légendes du moyen âge qui nous montrent les paladins et les preux, les Amadis, les Lancelot, les Arthus, les Roland et tous les pourfendeurs de Géants, nous laissent entendre que ces demi-dieux, fleurs de chevalerie et de justice, ne guerroyaient qu'avec la mystique adoration de leur Dame de pensée. Celle-ci fixait le prix de sa personne à la valeur des prodiges accomplis et réservait son cœur au héros valeureux et triomphant qui, après les temps d'épreuves, lui revenait fier de ses faits d'armes et vainqueur en tous les tournois. — C'est ainsi que, dans les temps modernes, où l'âme seule peut encore courir le monde des prouesses et aventures, les paladins intellectuels, qui sentent gronder en eux une vocation quelconque, ne se marient point, par atavique chevalerie, et prétendent se rendre dignes de la chère amante espérée qui les doit attendre au terme de leurs efforts. — Ils se fiancent de cœur à celle qui leur donnera avec onction la divine

accolade et les fera vraiment nubiles pour des accordailles supérieures à toutes celles que les officiels notaires cimentent et que les prêtres bénissent, chaque jour, du haut en bas de l'échelle stercoreuse de notre poulailler social.

Peut-être serais-je, pour peu que je m'y laisse aller, tenté de discourir sans fin dans les marges de ce sujet si complexe !... — Revenons donc plutôt aux Célibataires et surtout au Célibat sous ses diverses formes, expressions et apparences.

III

Balzac, alors jeune célibataire de trente ans, au cours de ses *Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*, s'efforça de nous fournir les diverses raisons pour lesquelles un homme se marie, et il énumère les suivantes :

- « Par Ambition,... cela est bien connu ;
- Par Bonté, pour arracher une fille à la tyrannie de sa mère ;
- Par Colère, pour déshériter des collatéraux ;
- Par Dédain d'une maîtresse infidèle ;
- Par Ennui... de la délicieuse vie de garçon ;
- Par Folie,... c'en est toujours une ;

- Par Gageure, c'est le cas le plus rare ;
- Par Honneur, comme Georges Dandin ;
- Par Intérêt... mais c'est toujours ainsi ;
- Par Jeunesse, au sortir du collège, en étourdi ;
- Par Laideur, en craignant de manquer de femme un jour ;
- Par Machiavélisme, pour hériter promptement d'une vieille ;
- Par Nécessité, pour donner un état à son fils ;
- Par Obligation, la demoiselle ayant été faible ;
- Par Passion, pour s'enguérir plus sûrement ;
- Par Querelle, pour finir un procès ;
- Par Reconnaissance, ... c'est donner plus qu'on n'a reçu ;
- Par Sagesse, cela arrive encore aux docteurs ;
- Par Testament, quand un oncle mort vous grève son héritage d'une fille à épouser ;
- Par Vieillesse, pour faire une fin ;
- Par Usage, à l'imitation de ses aïeux ;
- Par Zèle, comme le duc de Saint-Aignan, qui ne voulait pas commettre de péchés.

« Mais tous ces accidents-là, ajoutait Balzac, ont fourni les sujets de trente mille comédies et de cent mille romans ; car tout y est banal comme les pavés d'une rue et toutes les vieilles idées qu'éveille le mariage roulent dans les lit-

tératures depuis que le monde est monde, et il n'y a pas d'opinion utile et de projet saugrenu qui n'aient été trouver un auteur, un imprimeur, un libraire et un lecteur. » — A notre tour, en y réfléchissant, nous tâcherons de fixer les divers sentiments qui fixent les hommes dans le Célibat, en suivant l'échelle des causes déterminantes dressée par l'auteur de *la Comédie humaine*. On est donc induit à rester Célibataire :

— **Par Ambition**,... un homme libre pouvant s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde et, — comme le remarque La Bruyère, — aller de pair avec les plus hauts personnages, ce qui n'est point possible avec un engagement, car le mariage tasse et concentre tout le monde dans son ordre social.

— **Par Bonté**, afin de consoler avec toute indépendance les malheureuses épouses sacrifiées ou incomprises, et les aider à soulever à deux la soupape d'évaporation du pot-au-feu légitime.

— **Par Colère**, ne serait-ce qu'au seul souvenir rageur de tous les amis qu'on a vus tour à tour glisser dans la nasse et tomber peu à peu au niveau des *tontons* pivotant, des toupies et des êtres désormais sans déterminisme individuel et sans liberté d'allure et de pensée.

— **Par Dédain**, pour s'éviter les corvées mon-

daines, les phrases banales, les mots ressassés, les visites vaines et toutes les mesquineries inhérentes à la médiocre vie étuvée en commun.

— **Par Ennui**, afin de ne rien changer à ses chères et douces habitudes solitaires et sédentaires.

— **Par Folie**, car il faut être fou pour s'aviser d'être sage à l'encontre de l'insanité générale.

— **Par Gageure**, c'en est une considérable de prétendre résister sans faiblir aux marieuses, aux agences matrimoniales qui nous guettent et qu'on ignore, aux bons amis qui nous tendent des pièges, à tous les notaires trappeurs furieusement déchaînés contre la liberté des vieux garçons.

— **Par Honneur** surtout, l'existence misogamique n'offrant pas, comme toute raison sociale matrimoniale légitime, une cible de grande surface au scandale, au ridicule et à toutes les basses faillites vis-à-vis de l'opinion.

— **Par Intérêt**, car un homme avisé, dépourvu de vanité et d'ostentation, peut, moyennant huit à dix mille écus de rente, mener une vie de maharajah occidental, tandis qu'avec deux mille louis de revenus par an, étant marié, à peine peut-il songer à faire figure honnête dans un monde qui le jaugera avec une rigueur infiniment plus minutieuse et rigoureuse.

— **Par Jeunesse**. N'est-ce point en effet se

sentir toujours jeune que de rester éternellement en nouvelle sève d'amour? Demeurer libre, c'est demeurer ingambe, illusionné, prêt à chevaucher toutes les occasions. C'est donner libre cours aux vagabondages de son cœur dans toutes les embuscades des œillades, sans craindre les acariâtres jalousies, les scènes irritantes qui énervent, affaissent et vieillissent fatalement un infortuné mari toujours mari.

— **Par Laideur.** Aux yeux d'une femme légitime, la laideur du mari est une excuse aux plus indignes et aux moins charitables cocua-ges. Aux yeux d'une maîtresse celle d'un amant n'est souvent qu'une disgrâce qui met dans la tendresse dont il est l'objet le piment doux des locutions simiesques. S'entendre appeler : *Gros vilain chéri!* n'a rien d'effarouchant, et l'on pourrait même ajouter que tous les noms d'animaux modulés en mineure par une bouche amoureuse, sont les bienvenus aux heures frissonnantes des tendresses partagées.

— **Par Machiavélisme.** C'est bien là une raison supérieure! Car il n'est point déplaisant de marauder sans trêve sur le domaine des amis mariés, grincheux, mécontents et jaloux, qui s'effondrent, se ratatinent et envient le camarade preste, élégant, gaillard, séducteur, conquérant dans le célibat, dont ils ne peuvent

s'empêcher de dire : *Cet animal d'Un Tel, toujours jeune ! toujours vaillant ! il ne bouge pas !*

— **Par Nécessité.** Consultez les docteurs de l'humanité souffrante. Fracastor a fait un poème sur cette déterminante constitutionnelle :

Si Philis l'eût voulu, François n'en fût pas mort.

Nécessité ici peut être synonyme d'honnêteté.

— **Par Obligation.** On en a souscrit de si nombreuses et de si douces, dont on se plaît encore à payer les coupons sur présentation, qu'il serait condamnable de faire banqueroute à tant d'affections persistantes et à revenus variables pour enfouir tous les titres de son cœur dans le froid coffre-fort de la grande Société brevetée S. G. D. G. pour l'accroissement moral d'une inutile population.

— **Par Passion.** Afin d'avoir l'espoir de permuter des passions ardentes aux passions frieuses, et dans le désir de se réchauffer plus tard aux feux qu'on aura allumés, après avoir soi-même réchauffé de son brûlant soleil d'amour les filles de marbre de la première adolescence toujours *bébête*.

— **Par Querelle,** pour tenir crânement tête à sa famille et avoir raison de sa mère, de ses sœurs, de ses frères, oncles, tantes et petits-cousins qui répètent en chœur l'imbécile refrain : *Tu*

ferais un si bon mari, ou encore : Tu es jeune, ça va bien !... mais songe à la cinquantaine !

— **Par Reconnaissance.** C'est donner un gage de reconnaissance à l'Amour qui sait combler ses favoris que de ne pas abandonner ses conquêtes et augmenter encore, avant la tombée de la nuit sénile, le sérail enchanteur de ses souvenirs.

— **Par Sagesse.** A la suite de Minerve, les philosophes de tous les temps n'ont-ils pas conseillé le Célibat, et la logique n'implique-t-elle pas qu'il est toujours loisible de ne plus être Célibataire et de se constituer tardivement prisonnier à la maison de ville, que l'on nomme la Mairie, tandis qu'une fois incarcéré...

— **Par Testament...** Il peut se rencontrer, par exception, un oncle assez serein et lumineux d'esprit, pour désirer que son neveu ne puisse jouir librement de sa fortune qu'en état parfait d'indépendance orientale ; on en a vu, dit-on, — souhaitons-le ! Les oncles sont toujours des originaux pour leurs *coquins de neveux* !

— **Par Vieillesse** ; quand l'arbre n'a plus de sève, à quoi servirait-il d'appeler la bûcheronne !

— **Par Usage**, afin d'attendre, ainsi que font les mondains, jusqu'à l'extrême limite du possible le moment de faire une fin et d'entrer en pénitent au Couvent de la Miséricorde.

— Par Zèle, pour accroître les contingents futurs, en vertu de la juste théorie des polygames qui consiste à prétendre qu'un homme jeune et solide, peut, sans gêne ni fatigue, procréer trois cent soixante-cinq enfants par an, en confiant ses espérances sexuelles à différentes oreilles de la nature, tandis qu'une femme unique, durant trois fois trois mois, ne peut que couvrir en son sein un seul être, ne permettant même pas à son mari, alors que la grange est pleine, de semer utilement son grain au dehors.

La Réponse est faite.

Convenons que les mêmes raisons qui poussent les hommes au mariage les peuvent également inciter au Célibat. Tout dépend de l'angle visuel, des aperçus et des façons diverses de sentir la vie, qui, pour les uns, est une comédie amusante, comique et burlesque, et, pour les autres une tragédie sombre, amère, effroyable et angoissante.

Dans la grande masse des Célibataires de trente à cinquante ans, il est permis d'observer que la majorité des types les plus courants ne sont aucunement intéressants. — Il est certains milieux par exemple qui sont fort éloignés de favoriser le célibat. Les paysans ou villageois

vieux garçons, les galantins sur le retour dans nos petites villes, les misogynistes esseulés de la province, ne peuvent inspirer qu'un sentiment pitoyable, parfois répulsif, où le dégoût se mêle à la commisération. Ces pauvres *immariés* provinciaux n'ont généralement rien d'aimable; ils sentent le ranci de l'habitude, la morne rouille des manies, la crasse de l'avarice, et il se dégage de leur personne mal tenue comme une tristesse lamentable, un affaiblissement de vie déshéritée, glacée, vide et sans but. On les juge sans foyer attrayant, et c'est justice, car leur intérieur inconfortable est trop rarement chaud, souriant et hospitalier; il y manque tout ce qu'y peut apporter la poésie féminine, la gaieté, la fraîcheur et l'errante chanson folâtre dans l'atmosphère.

Ces Célibataires hors des grandes cités font un froid dans le dos. L'active conspiration d'espionnage et de commérage de la province, ainsi que l'autorité d'une gouvernante-maitresse qui n'en fait qu'à ses aises, ne permettent point, croyez-le, la venue ou le séjour de la femme gracieuse, gentille, sémillante, parfumée et tout attiédie par le désir dans ces primitives tanières de vieux garçons. C'est pourquoi presque tous, par leur allure, leur amabilité contournée et vieillotte, leurs galanteries de sous-sols, leurs fadeurs sans expression, évoquent le souvenir.

de l'infamant et solitaire plaisir d'un héros biblique, fraudeur de la nature, dont Tissot, en un livre spécial, a flétri la pratique.

Le garçon par culte et indépendance d'amours est donc, sinon introuvable, du moins assez peu commun dans les villes secondaires de notre territoire. Il n'y a guère qu'à Paris, à Vienne, à Berlin, à Munich, à Londres (et encore !) à Saint-Pétersbourg, à Pesth, à Florence, Rome, Naples ou Milan, à Madrid, ou à Venise, et dans beaucoup de villes d'Orient que le Célibataire parvient à régner comme l'un des rois de la création et peut échapper à la sottise, aux commentaires, aux médisances et à toutes les lâches tyrannies de la curiosité publique désœuvrée.

Parmi les mœurs tumultueusement agitées des grandes villes, l'homme qui y a pratiqué l'exercice de son indépendance absolue et qui a le culte de son libre arbitre, peut se livrer sans contrainte à la vie célibe, y affiner ses sensations, y étendre ses ambitions morales et s'y créer, en toute liberté, selon ses goûts, ses sentiments et ses conceptions esthétiques, un paradis ouvert aux houris terrestres, mais fermé soigneusement aux soucis du *Qu'en dira-t-on* ; ce baromètre de l'Opinion que tant de gens consultent avant d'agir selon leur appétit moral ou

physique. — C'est dans cette classe, d'urbains qui compte déjà tant de variétés de Célibataires que nous choisirons, s'il vous plaît, notre prototype de gamophobie. Nous le cueillerons, ce parangon du vieux garçon volontaire aussi amoureux de l'amour qu'hostile au mariage, dans un monde *intellectualisé* jusqu'à l'affinement hypersensible et parmi ces civilisés recueillis, sagement passionnés pour l'existence close ou artificielle, à rebours de la saine banalité courante. Ce ne sera certes pas donner le miroir à la foule pour qu'elle s'y reflète, et nous ne viserons que l'individualiste, c'est-à-dire l'exception.

Regardons autour de nous, dans cette Société terne, incolore et non moins polie et patinée anonymement que la main courante du lieu commun ; regardons dans ce monde maquillé de gaieté qui constitue la société parisienne et qu'éclaire de grâce lumineuse, la beauté féminine ; voyons, jugeons, comparons ces hommes qui y apportent mieux qu'un éclat factice, mais encore ces vertus de belle humeur et de bien-disance enjouée, cette philosophie tempérée par l'esprit et cet esprit mitigé par une sereine tolérance qui sont les plus agréables attractions des réunions intimes. Demandons-nous si parmi ces galants causeurs, ces joailliers du paradoxe, ces interlocuteurs pleins de franchise, d'audace et

de bravoure morale, la majorité ne se compose pas de Béatifiés célibataires voltigeant en liberté dans un ciel sans hyménée.

Dans nos relations mondaines reconnaissons volontiers, sans complaisance, que les Célibataires sont aimables, persuasifs, attachants quelquefois, amusants toujours. D'allure moins assise, d'apparence moins envoûtée que les hommes mariés, ils sont, auprès des femmes, assidus, courtois, pleins de petits soins et d'attentions. Coquets, pimpants, mis avec recherche, originaux d'esprit et d'expression, on sent en eux des Galants déclarés, sans cesse sur le *qui-vive*, et dont l'empressement, les égards discrets ou les respects profonds ne dissimulent certes point le désir de plaire ou l'attentive volonté de séduire.

Ce sont eux qui mettent en éveil les méfiances jalouses des maris et qui aident leurs épouses à les convaincre qu'ils possèdent des trésors sur lesquels leur vigilance doit veiller sans relâche. — Les Célibataires ont un effet pondérateur dans les mœurs où ils jouent un rôle d'amateurs éclairés qui est actif et nécessaire.

Ce sont d'habiles conspirateurs contre la somnolence léthargique de l'habitude qui s'appesantit sur les ménages consacrés ; ils donnent l'alerte

et sonnent le boute-selle dans la lourde torpeur des communautés. Précieux condiments dans le pot-au-feu conjugal, ils relèvent et savent corser l'ordinaire du logis. En tant que francs et alertes écuyers en quête de monture, ils rétablissent l'équilibre des unions boiteuses et font passer à leur approche un vent de folie, d'incartade, de turbulence qui éperonne Madame et ragailardit Monsieur.

Sans le Célibataire, la plupart des époux périeraient d'ennui monotone et même d'indécision pour les plaisirs à cueillir au passage. Dans le coin du foyer embrumé, le jeune vieux garçon apparaît comme un impétueux bachelor prime-sautier encore inasservi à la lassitude de vivre ; il exprime l'ardeur, la gaieté, l'espérance, et on aime la liberté avec laquelle, sans pudeur ni hypocrisie, il désencage toutes ses idées. — C'est lui qui apporte les bruits du dehors, le récit des aventures croustillantes, les nouvelles mondaines encore mystérieuses et les potins de coulisses et de galanterie dont tous les gens rangés et catalogués sont généralement si friands. Il porte en soi, aux yeux des femmes surtout, comme un parfum très quintessencié et irritant de vie gratinée au feu des scandales, une odeur perverse prise un peu partout sur son passage au milieu de tous les marchés de fruits défendus

qu'on s'imagine qu'il vient de parcourir. On lui prête toutes les bonnes fortunes et toutes les pires fréquentations. On le sent si indépendant, si hardi, si frondeur de convenances, si curieux d'imprévu qu'il fait trotter l'imagination au pays des voluptés et des fredaines complexes, car on juge qu'il doit être un délicieux chenapan, un audacieux mauvais drôle.

Tous ceci étant admis, peut-on s'étonner encore que les ménages à trois soient aujourd'hui si fréquents dans les grands centres ? Faut-il se scandaliser à bon compte, lorsque, par suite d'une inconscience qui aveugle presque toujours normalement les contractants de ces triples alliances, ceux-ci paraissent avoir trouvé dans l'existence de leurs ménages régénérés la véritable formule du mariage polyandrique, ainsi que l'intimité agréable, légitime, indivisible et intégrale qui faisait défaut aux deux époux avant leur co-association ?

C'est que le Célibataire apporte la note complémentaire à l'harmonie parfaite des tons et des accords. Le duo était mou et sans accent ; la tierce adjuvante en a fait un trio très agréable pour interpréter le *lætare* de la liturgie matrimoniale. — Le nombre trois est, du reste, triangulaire et cabalistique, il plaît aux dieux et aux hommes. Peut-être, anthropologiquement, inter-

vient-il cette même loi parmi les êtres que dans la chromatique, où trois couleurs primordiales suffisent à donner par leur fusion toute la gamme des tonalités voulues. Dans ces unions à trois, le Vert paisible donne la dominante, car le mari qui fournit le Jaune, est en partie absorbé par le Bleu céleste apporté à profusion par l'amant sur cette palette extra-conjugale, où la femme, représentant la communauté, éclate d'un rouge carminé attirant, conciliant et joyeux.

C'est, évidemment, sans que les conjoints y aient pris garde que ces éléments d'un même foyer se sont doucement constitués, forgés au coin du feu. Cela nous rappelle une métaphore du Connétable des Lettres J.-B. d'Aurevilly, nous parlant de l'âtre de deux époux qu'il avait ranimé dans sa jeunesse. « Tous deux, disait-il, étaient là, distants et froids, *semblables à deux chenets dans une cheminée vide*. Je suis venu et j'ai fait du feu. Je fus désormais indispensable. » Le Célibataire, ami du mari et amant de la femme, est devenu, en effet, peu à peu l'indispensable de la maison ; comme dans les gouvernements constitutionnels, où le Roi règne et ne gouverne pas. Le mari a trouvé chez son premier ministre une volonté dominatrice, une entente absolue des affaires privées, un esprit de décision devant lesquels il s'est plu à abdiquer.

Avant la venue de ce réformateur, le ménage était incohérent, sans but ni guide ; les deux époux, étonnés d'être liés l'un à l'autre, marchaient côte à côte avec ennui dans la froideur grise de la vie ; le Célibataire est apparu dans ce milieu atone, ennuyé, fastidieux et il a tout donné à ces deux êtres : le soleil de la gaieté, l'ordonnance de leur conduite vis-à-vis du monde ; l'amour à la femme, la confiante amitié au mari et la cohésion d'une intimité à trois, dont ils sentent tous la bienfaisante chaleur. Ils y apportent, il est vrai, une sorte d'esprit de corps, qui, pour les superficiels, a son aspect drôlatique et burlesque, mais dont les moralistes ont le droit d'apprécier la touchante expression et le côté sérieux.

Beaucoup de Célibataires se créent ainsi un nid dans celui des autres, non point par ruse ou insinuation, mais parce que leur place y semble tout indiquée et qu'ils y sont conviés par les deux divorcés originels afin d'attiédir leur chaudet sans nichée. La plupart des ménages légitimes deviennent, au lendemain même de la lune de miel, des associations maussades, mélancolieuses, discordantes ou d'une aridité alanguissante dans les relations journalières. Les bâillements y sont plus fréquents que les sourires, les taquineries ou les vexations plus com-

munies que les galanteries ou les prévenances ; la femme y pleure ses illusions massacrées et le mari y regrette sa quiétude garçonnière et sa paisible liberté d'autrefois.

Le Célibataire observateur a donc beau jeu dans de tels milieux ; il sait que le tranquille commerce de deux existences soudées ensemble est impossible dans sa continuité. Il doit, pense-t-il, inévitablement se produire des chocs, des violentes secousses et des perturbations ; car il y a le plus souvent antagonisme entre le caractère anguleux, la force et la gravité de l'homme et le naturel arrondi, les caprices enfantins, la faiblesse et la légèreté de la femme. L'amour seul peut produire le miracle d'une union sans nuage, mais l'amour, non plus que l'hirondelle, ne vit encagé et les miracles sont exceptionnels, divins et légendaires.

Le garçon sait tout cela ; aussi pense-t-il qu'entre ces deux pôles chargés d'électricité jusqu'à se briser, un dérivatif puissant ou plutôt un habile diviseur est nécessaire, pour produire de nouveaux courants. Il est là, prêt à se dévouer à cet emploi et à se montrer ingénieux conciliateur, arbitre prudent, réorganisateur très fallacieux de la communauté. Il sait, le fin matois, comme dans les anciennes pasquinades, terminer la tragi-comédie à son profit, et recevoir

au dénouement, au milieu des larmes de reconnaissance de la belle réconciliée, cet hommage stéréotypé de douce gratitude :

Cette vie est un Enfer ! — Sans vous, mon pauvre ami, qu'est-ce que je deviendrais ?

Tous les Célibataires, à vrai dire, ne sont pas ainsi d'aimables troisièmes rôles sur les divers théâtres du mariage. Beaucoup d'entre eux, — peut-être faut-il ajouter : le plus grand nombre, — redoutent fort les liaisons persistantes, les attaches sérieuses, ce que l'argot du jour appelle *les Collages légitimes*, qui ont surtout le désavantage de remettre le mari en liberté au détriment de l'amant, trop souvent pris dans les rets qu'il a tendus, sans compter les perspectives peu riantes d'un divorce toujours menaçant pour l'indépendance du braconnier surpris au déduit. Ces craintifs de la passion durable, ces épouvanés du crampon féminin inaliénable préfèrent donc chercher dans le demi-monde les relations fugitives, les caprices renouvelés, les tendresses sans lendemains qui conviennent à leur nature errante cultivant la passion à la petite semaine, satisfaits des buffets de l'amourette à tous les arrêts possibles de leur marche accélérée vers le Néant du cœur.

D'autres, plus délicats, d'une essence moins égoïste et moins vulgaire, n'épousent pas les

mêmes raisons, et, tout en reconnaissant l'admirable couvaïson des engagements sincères et des liaisons prolongées, chaque jour plus intimes et plus chaudes, se considèrent comme cuirassés d'une trop ferme fierté d'âme et se jugent trop méticuleux sur le point d'honneur pour subir la situation équivoque d'*Ami de la maison* dans un ménage en réparation. Comme le partage d'une femme n'est pas à la hauteur de leurs sentiments dédaigneux, et comme il ne saurait leur convenir de marauder l'amour sous le couvert de l'amitié, ces gentilshommes du Célibat s'en vont aux pays de l'aventure à visage découvert, comme des émules du héros de Cervantes. Ils cherchent leurs Dulcinées parmi toutes ces fleurs penchées qui, sur l'aridité de notre sol social, quémangent à la vie la rosée divine et la fécondation de leur cœur. — Le champ est assez vaste pour eux ; ils dominant, sur les plaines sans fin de l'infortune, les pauvresses de tout ordre, les délaissées, les insoumises, les chercheuses de noble Inconnu, les jeunes filles volontairement révoltées contre le mariage, les Madeïnes lasses dès leurs premiers péchés par dégoût des premiers séducteurs, les veuves inconsolées, les divorcées ou les séparées, les grisettes qui rêvent d'encager leurs chansons, les mondaines d'hier en rupture de salons où l'on

s'ennuie, et les déclassées innombrables, qui souvent sont les plus originales de toutes.

Dans ces milieux où pullulent les réfractaires aux lois et aux sottises admises par la majorité bien pensante, les Célibataires, animés d'un rare *Don quichottisme* moral, peuvent espérer rencontrer des créatures libres comme eux, affranchies des considérations mondaines, sublimes parfois et comme grandies par des épreuves adverses, dédaigneuses des sacrifices faits à ce Moloch qui est l'Opinion publique. Celles-ci sont infiniment plus aptes à se donner à leur amour que tant d'autres maîtresses appartenant à la société des « honnêtes femmes » qui veulent concilier le respect des relations légitimes avec l'irrégularité de leur adultère passion. — Les Célibataires de cette dernière catégorie agissent parmi ces Libérées de l'opinion en toute droiture et loyauté. Ils n'ont pas à se mépriser, ni à supporter cette fièvre des lâchetés de l'âme qui abâtardit le courage des amants altiers au cours des scabreuses associations ultra-légitimes, alors que certains bons maris, confiants et aveugles, les couvrent d'affection et d'estime, et s'efforcent de les combler de services et d'obligations comme des amis sûrs, infaillibles et très ombrageux de leur honneur.

Les paladins de ce Célibat magnanime et secou-

rable ne spolient ainsi ni ne dupent personne. Dans le monde hétérogène, irrationnel et cosmopolite où ils font évoluer leurs dicts et faits d'Amour, ils apparaissent fièrement comme des troubadours de la galanterie, ou des ménestrels de la séduction harmonieuse. Ils veulent demeurer insoupçonnés de félonie et ne se donnent qu'avec noblesse, librement et sans hypocrisie, ne cachant aucun de leurs défauts de souveraine virilité, affirmant leurs goûts d'indépendance et leur volonté de vivre sans mesquines entraves, mais s'appliquant également à faire ressortir les transcendantes qualités qui concourent à fixer le type absolu du Célibataire fait pour aimer et pour être véritablement adoré.

IV

Ce portrait du Célibataire modèle, du misogyniste et amant prédestiné, — nous le tracerons en conclusion de cette déjà longue causerie, dont l'allure assez peu badine et la rhétorique uniforme pourraient lasser. Point n'avons voulu, ne cherchant pas avant tout à amuser, mêler l'anecdote aux bons mots, ajouter l'aphorisme pimenté à la méditation physiologique et, à propos des

sottises et ennuis du mariage, faire mousser des saillies et éclater des fusées en gerbes de concetti, développer en un mot tout l'attirail de l'humoriste. L'épigramme, la pointe, le trait, le *Vis comica* n'avaient assurément rien à faire, dans cet entretien familial, et il faut excuser le causeur si ses idées ne sont point toutes mariées avec grâce et si son amour de la vie célibataire l'entraîne dans des discours insociables avec cette vive gaieté et cette distraction facile que chacun recherche avant tout aujourd'hui.

Le véritable Célibataire, — l'Archétype qu'il nous convient de vous présenter, — est sinon phénoménal, du moins aussi exceptionnel que tous les virtuoses par vocation. Il se sent de naissance entraîné irrésistiblement vers les implacables devoirs de l'Amour et il veut *Être Amant*, presque exclusivement avec cette même ténacité que d'autres apportent à vouloir être, par prédestination guerriers, jurisconsultes, ingénieurs ou médecins.

Être Amant, c'est être épris de l'Amour comme d'un art ou d'une religion, c'est apporter toute sa foi, toute son ardeur et toute sa subtilité intellectuelle et morale à pénétrer les mystères du monde où l'on veut jouer un rôle ; c'est mettre toute son ambition dans la séduction suprême. — *Être Amant*, ce n'est pas obéir à la loi de ses

instincts virils, c'est commander au contraire à ces instincts, les dominer et les placer dans la servitude de l'âme. C'est avoir le noble orgueil d'adorer et d'envelopper la femme d'amour plus dévotieusement qu'aucun être ici-bas ne le pourrait faire, de se donner à elle dans la réalité et dans le rêve, de se modeler à ses diverses conceptions idéales, de réaliser ses caprices, d'avoir la puissance de se métamorphoser selon les éclairages de son imagination et, tout en restant glorieusement individuel, de lui procurer dans une seule et même possession la sensation d'une humanité entière qui la maîtrise et l'absorbe délicieusement.

Être Amant, c'est tenir en dédain complet tout ce qui n'est pas la Science du Cœur et pratiquer l'oubli à deux des Enfers journaliers dans l'enfouissement d'un Paradis profond comme le mystérieux creuset de la vie. C'est héroïfier ses sentiments, se sentir jeune, plein de bravoure, indomptable et comme sacré par le chevaleresque sacerdoce dont on est revêtu. C'est se croire armé par l'étude constante de la femme, contre cette exquise ennemie naturelle qui n'est réconciliable que par l'amour complet. C'est réduire à la tendresse son hostilité, toujours méfiante; c'est arriver, par une prestigieuse maîtrise de soi-même, à posséder tous les secrets,

les ruses de guerre, les reconventions, les volte-face, les mouvements tournants, les rébellions de cette adversaire astucieuse. C'est enfin, pouvoir et savoir vaincre sans cesse et toujours, en se faisant pardonner encore, et puis encore, ses victoires en raison des douceurs du combat.

Le véritable Célibataire, dont on s'efforce ici d'établir le modèle, ne saurait être un tout jeune homme, mais plutôt un homme de trente à quarante ans, sensé comme Pythagore, philosophe comme Anacréon, et suffisamment fringant, pour se sentir en curiosité de réaliser la *vie invécue*, d'en aimer les imprévus, d'en rêver le romanesque jusqu'à vouloir en subir toutes les folles fatalités.

Ayant le culte de ses indépendances et le désir jaloux de ses horizons libres, comprenant malaisément l'existence en troupeau et appréciant la source du bonheur intime, ce misogame inné prétend précieusement ne pas égarer ses joies individuelles en recherchant des plaisirs extérieurs. Il considère le mariage comme une institution donnant un pied chez soi à la passagère société, et ouvrant également à chacun des aperçus sur l'amour officiel que l'on procure à son épouse. Il n'ignore pas, d'autre part, que les mœurs sages de l'Orient ne sauraient s'acclimater dans l'Occident. Il a donc dû chercher

à adapter ses goûts aux possibilités des civilisations occidentales et sa vie est ordonnée en raison de ses observations et d'une ligne de conduite fort habilement tracée.

Il se décide, ce sage, à canaliser tout le génie qui bouillonne en lui, non tant seulement dans des œuvres — sinon inutiles, du moins toujours discutables, quel que soit le talent qui les sertisse, — mais dans la supérieure ordonnance d'une existence heureuse, qui, conduite avec un art ingénieux et un ensemencement suffisant du hasard, deviendra pour ce délicat affiné un roman réel plus captivant, plus mouvementé que la plus invraisemblable des fictions; un roman d'autant mieux rempli d'intérêt qu'il y joue le rôle omnipotent en tenant dans sa main tous les fils qui agiteront les passions à son gré; un roman enfin dont chaque matin, à son réveil, sa partenaire aura l'appétence curieuse de vivre la suite, ainsi que s'il s'agissait d'un incomparable et prodigieux feuilleton.

Notre Célibataire, qui est un dilettante affiné, chercheur, coiffé idéalement d'esthétique, un enthousiaste des couleurs et des lignes, est naturellement disposé à la constante recherche des femmes à aimer par sélection dans ce sérail ambiant que tout homme, marqué des signes heureux de la mâle beauté et de l'originalité, possède

et traîne autour de soi. Les personnalités de ce sérail auront toute aisance de le deviner et reconnaître. Le mariage ne peut donc apparaître à cet imitateur de la vie des Anges, pour reprendre le mot de Bossuet, que comme une basse-fosse sans issue, sans courant d'air intellectuel, sans plafonnement d'azur, où l'homme qui s'y est laissé choir, avant de raisonner, devient, quelles que soient sa puissance, sa force volontaire et sa dextérité morale, fatalement lié, ligoté, désarmé comme un lion de ménagerie dont on a émacié la vigueur, étouffé l'impétuosité, rogné les griffes et coupé les incisives.

Dans cette basse-fosse nauséuse stagnent, aux yeux du Célibataire dédaigneux, les détritüs de tous les lieux communs, les patrouillages poisseux de la famille, les scories des popotes sociales, toutes les criblures du foyer et les eaux ménagères les moins attrayantes ; aussi, l'idée de se ventrouiller dans un tel barbotage écœure assez justement notre homme, ennemi des sédentariats, des éclaboussures et des croupissantes stagnations inassainissables.

Il attribue en outre, ce supersensible, à la vie matrimoniale une allure si hâtivement publique que la banalité la conduit tout entière. Le mystère ne peut aucunement y tendre ses voiles charmeurs, ses draperies discrètes et jalouses

de l'intimité. Tout ce qui est d'un ordre un peu recherché, pénétrant, personnel, tout ce qui constitue l'individualisme, la marque originelle, l'idio-pathie, la substance orgueilleuse, l'élévation du sentiment, tout, en un mot, ce qui fait la noblesse des bonheurs intangibles se corrode, s'affadit, se décolore ou disparaît dans cette lessive en commun des mœurs conjugales de la moyenne ou de la haute mondanité.

Devant la légitimité des accouplements régularisés et bénis, l'opinion semble poser l'écrêteau : *le Public est ici admis sur présentation*. Et il y entre, cet odieux public, il s'y rue vulgairement dès la Sacristie ; les amis des amis y deviennent des amis indiscrets. Ce public veut voir, juger, pronostiquer, former des espérances pour le lendemain et dès le premier jour il entend empoisonner les conjoints d'une curiosité qui désormais ne les quittera plus.

Le Célibataire par vocation misanthropique a eu vite fait de mettre en parallèle de cette éclatante manifestation d'un acte profanément public et proclamé à titre légal, les charmes des silencieuses liaisons, et les ivresses mystiques des amours consenties au mépris de la société. Aussi ne peut-il hésiter, car, selon son tact, selon ses tendres et craintives délicatesses, la comparaison est tout en faveur des sublimes unions illé-

gitimes, lorsque toutefois un sentiment mutuel a élevé le Temple où le *sursum corda* a été chanté dans l'ombre solennelle et peuplée d'infini.

Le parfait misogame a observé qu'il existe dans la légitimité du mariage une sottise comparable à celles de la décoration de la Légion d'honneur, ou des hiérarchies d'Académie, c'est-à-dire une consécration aux yeux des seuls imbéciles. Notre prototype possède le mépris des investitures officielles de quelque nature qu'elles soient ; il ressent un profond dédain pour les brevets et les patentes gouvernementales qui ne servent qu'à amorcer la crédulité du public, ami des hochets, et à rendre plus négociables les valeurs d'intellect personnel dont l'universalité du Monde ne consent guère à reconnaître les mérites que lorsqu'ils sont timbrés par la faveur ou revêtus d'une solennelle étiquette. — Les cérémonies publiques, dont le Mariage est la plus banale momerie, ouvrent donc trop largement, au gré de notre amoureux par vocation, la porte de l'intimité à toutes les niaiseries, vanités et inintelligences de la vie extérieure. C'est pourquoi il demeure assuré que, à moins de s'être mis soigneusement sous le couvert d'une dévote passion, l'amour n'est plus qu'une grossièreté digne des farces du Karageuz oriental. — Il se dit, en outre, sans s'illusionner, que lors-

que ce divin sentiment d'amour s'éteint, le temple, hier superbement éclairé, devient un tombeau dont les charmes de famille, la naïve gaieté des enfants, le souvenir des heureux jours ne parviennent pas, quoi qu'on fasse, à animer la glaciale tristesse d'un simulacre de profond et sincère rayonnement.

Ces idées émanent de natures si exceptionnelles qu'elles ne peuvent directement effaroucher personne ; aussi, les émules du Célibataire typique, philosophe prudemment avisé sur toutes nos pauvres vanités, dont je viens de faire la présentation, ne sont pas en tel nombre que vous en puissiez connaître deux exemplaires. Il existe moins d'hommes qu'on ne croirait qui veuillent rester les chauffeurs et mécaniciens de leur propre existence et se diriger sur les voies ferrées d'une volonté toujours parallèle du départ au but, en se rendant imperméables aux sociétés qu'ils traversent rapidement sans bifurquer.

Le Célibataire qui, tour à tour, apparaîtra dans les divers Chapitres de cet ouvrage physiologique constitue un type original qui circule ici-bas par unités excessivement restreintes. Nous nous sommes efforcé d'exprimer son caractère et de le montrer comme un gentilhomme bohème dont toute la passion est concentrée sur cet échiquier de l'Amour où l'on ne peut tolérer

qu'un seul partner à la fois, et pour le jeu savant duquel il faut des connaissances ingénieuses et des tacts infinis dont peu de nos « chauffeurs de vitesse » sont assurément susceptibles.

Le *Célibat et l'Amour*, c'est, pour plaisante que paraisse l'antithèse, la *Physiologie de l'Amour libre*. Or, parler de l'Amour dans sa généralité, c'est vouloir séduire tout le monde à la fois et ne plaire à personne en particulier. L'entendement des choses de l'amour est si subtil, l'interprétation de ce mot *Amour* est si différente et si multiple qu'on en voit changer tour à tour curieusement la valeur et l'expression sous la plume d'un Buffon, d'un Cabanis, d'un Voltaire, d'un Stendhal, d'un Schopenhauer ou encore sous celle d'un J.-J. Rousseau, d'un Sénancour, d'un Alfred de Musset ou d'un Baudelaire.

L'Amour, a-t-on dit, de part et d'autre, est un substantif des deux genres; un échange de deux fantaisies; un privilège pour toutes les folies que l'on peut faire et toutes les sottises que l'on peut dire. On a de l'amour pour les fleurs, pour les oiseaux, pour ses enfants et pour son amant. Jadis, on languissait, on brûlait, on mourait d'amour, aujourd'hui on en parle, on en jase, on le fait, on l'échange et le plus souvent on l'achète.

Allez donc discourir sur ce mot, sur cette

question polymorphe, physique et sentimentale, si vous n'apportez pas pour la juger et la résoudre une optique absolument individuelle !

C'est bien pourquoi le casuiste de ce *Traité du Célibat* ne prétend traduire, au cours de ces pages, qu'une religieuse passion intime et personnelle jusqu'à l'outrance. Il ne saurait être le hiérophante de tous ceux dont l'âme plane, zig-zague ou patauge au-dessous de la sienne.

Conscient de la brièveté de cette vie, aussi courte, dit un proverbe arabe, que si l'on traversait l'ombre d'un arbre, assuré que nous ne sommes tous que de l'herbe que la mort pâture et qui, à peine sortie de terre, et épanouie en graminées, est hâtivement fauchée ou déplorablement broutée, il entend idéaliser cette seconde de vie terrestre en la consacrant tout à l'amour, soleil de l'âme et à la communion physique et spirituelle des êtres créés pour des accouplements qui les font semblables à des dieux. Ceux qui aiment ne sont plus en effet distants du ciel.

« *Amour*, s'écrie un poète Oxonien : quel volume dans un mot ! quel océan dans une larme ! quel septième ciel dans un regard ! quelle tempête dans un soupir ! quel éclair dans un contact ! quelle éternité dans un moment ! quel formidable instrument de la nature ! »

Certes, mais cette passion qui s'éveille, désire,

poursuit, possède et meurt, doit quoi qu'il advienne, demeurer une source intarissable de bonheur. Celui qui prétend être un élu dans l'aristocratie des purs amants, apparaît donc comme le bon sorcier qui la fait jaillir et l'alimente par ses sortilèges et ses charmes avec continuité.

Nous allons donc dans le prochain chapitre psychologier sur les divers types de célibataires qui s'estiment dignes de figurer parmi l'élite des « *professional Lovers* » et montrer trois expressions différentes et caractéristiques d'*amoricul-teurs*.

L'HOMME A FEMMES

LE FÉMINISTE ET L'AMOUREUX D'EXCEPTION

Les véritables Amoureux sont accidentels comme le Génie ; ils créent de grandes passions aussi insolites que des chefs-d'œuvre.

Admettons, pour aider à l'assimilation de ce chapitre qui ne saurait vraiment tourner au prône, qu'une ingénieuse et subtile interrogatrice, parmi nos curieuses lectrices, veuille bien nous convier en tête à tête, à répondre à ses questions avec un minimum de controverses, nous obtiendrons le dialogue suivant :

— Vous conviendrait-il de me dire, mon cher Apologiste de la misogamie et profane apôtre des indépendances du cœur, si vous groupez tous ces vilains diables de Célibataires dont vous

vous faites l'historiographe, en une même armée de citoyens révoltés contre les lois sociales et destinée à porter insidieusement la discorde au sein des ménages, pour parler comme un bas-bleu de 1840 ? Ou bien, les divisez-vous par groupes bien distincts ayant des buts matériels, affectifs ou spéciaux, et des caractéristiques variées, des aspirations plus ou moins divergentes et élevées ?

— Pour vous répondre, chère enquêteuse, il me faudrait vous demander audience au moins jusqu'à l'heure du souper, et surtout n'être point interrompu hors de propos par des visites d'aimables jacassières qui viendraient ici, j'en suis sûr, chiffonner des dialogues sur les modes et dépenser, sur les *on-dit* vénéreux des salons voisins, toute l'attention dont vous pourriez égoïstement disposer en ma faveur.

— Je vous jure que je suis de loisir et, pour parer à tout fâcheux contretemps, je vais sur-le-champ condamner ma porte.

— Je n'osais vous en prier, je m'installe donc, et, pour commencer, je vous avouerai que, bien qu'en pense Joubert, au sujet de la femme devinatrice plutôt que compréhensive, je ne laisserai point votre imagination se promener uniquement à l'ombre des allées mystérieuses, où les formes sont imprécises, et ne ferai point

usage d'une lanterne sourde pour vous montrer nos contemporains tels que je les conçois vis-à-vis de celles qu'ils disent aimer ou qu'ils s'enorgueillissent de posséder. — Si je professe un certain dégoût pour les mâles, mes frères, croyez que ma misanthropie sincère est tout en faveur de mon idolâtrie féminine assurément développée à l'extrême en ce siècle mécréant de l'amour. Au milieu des fièvres vaniteuses et des désirs de paraître plutôt que d'être vraiment, la majorité de nos contemporains s'excuserait volontiers de n'avoir point de sentiment, par cette raison qui faisait dire à un ancien employé de finance très bousculé : « Je suis vraiment bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût. »

— Vous avivez mon désir de tisonner l'ardent foyer de votre science psychologique, mon cher Alceste mis au huis clos de l'interview ; agissez avec moi comme vis-à-vis d'une Célimène qui ne serait déjà plus de la première coquette et aussi profondément déprise des Philintes. — Revenons donc bien vite à nos Célibataires.

— Volontiers. — Parmi les misogames par prédestination, choisis dans l'aristocratie intellectuelle de ce temps, nous ferons, si vous le voulez bien, trois divisions principales, qui seraient sujettes à bien des subdivisions complexes, lesquelles nous conduiraient à une physiologie

Balzaciennne trop considérable et d'une apparence indigeste mal appropriée à l'appétit spirituel des auditeurs de notre époque.

Je ne vous dirai point, comme certain prétendu psychologue appelé à dresser la liste des *Conquérants de la femme* qu'il faut mettre en tête de liste les médecins, chirurgiens et dentistes et immédiatement après, les chanteurs, les boxeurs, les dompteurs et messieurs les militaires à panache. Je n'ajouterai point comme ce simpliste statisticien qu'en troisième ligne apparaissent dans la préoccupation des filles d'Eve les romanciers, les criminels apaches, les comédiens comiques et les aviateurs; je n'ai point pour unique souci celui d'une aimable plaisanterie.

Les Célibataires dignes de répondre de leur vocation peuvent être divisés en trois classes:

Premièrement, les *Hommes à femmes* qui forment l'immense majorité, et qu'on peut largement évaluer aux neuf dixièmes environ du contingent total.

En seconde ligne, les *Féministes*, d'une essence déjà infiniment plus rare, mais qui toutefois se rencontrent encore de temps à autre en des milieux où la culture morale est aussi intense et aussi délicate qu'à Paris.

Enfin pour terminer, en troisième lieu, l'*Amoureux d'exception*, le prédestiné, le Phénix de

l'Amour, le quintessencié sublimisé, l'homme presque providentiel. Celui-ci ne se révèle dans son génie qu'à toute la puissance de certaines femmes entraînées vers lui comme les planètes le sont dans la photosphère du soleil. Cet Amoureux est aussi rare, aussi anormal, aussi prodigieux que les surhommes Nietzscheens ; il apparaît accidentellement à toutes les heures des sociétés civilisées ainsi qu'un César, un Shakespeare, un Bonaparte ; il semble en quelque sorte envoyé ici-bas comme l'expression vivante de cet Amour même, dont tout le monde parle et que si peu connaissent. Il porte en soi toutes les fatalités singulières que subissent les élus et qui marquent d'un cachet spécial les mouvements de tous les êtres d'exception et de nature transcendantale.

Je m'efforcerai, pour ne pas vous surprendre par ce dénombrement des forces ennemies du mariage, si vous voulez bien me suivre dans mes dissertations, de vous peindre, à grand renfort d'expressions, de vous analyser l'esprit, les défauts et les qualités, la nature et le caractère général des types de séducteurs symbolisant les trois groupes dont je viens de vous présenter très sommairement les bannières amoureuses, et qui méritent une description plutôt précise, quoique de toute nécessité sommaire.

Balzac, dont l'admirable *Physiologie du Mariage* n'est qu'une longue apologie du Célibat, a fait des statistiques ingénieuses pour démontrer que, — déduction faite d'environ dix millions de bimanés à trente-deux vertèbres indignes de la moindre analyse physiologique, — on pouvait compter en France une masse flottante de deux millions de Célibataires de dix-sept ans au moins et de cinquante-deux ans au plus, auxquels il suffit d'avoir bon pied, bon œil, pour décrocher habilement le portrait d'un mari.

La proportion est aujourd'hui plus élevée. Les déplorables statistiques de la croissante dépopulation française sont pour en témoigner. Mais il n'est pas dit que les Célibataires ne fassent pas, même au nid d'autrui, davantage d'enfants que les hommes mariés. C'est pourquoi il ne faut pas nous attarder à méjuger leur rôle parmi nous au point de vue patriotique.

C'est parmi ces élégants vagabonds de la Bohème amoureuse que je prétends vous exhiber tour à tour les différentes physionomies de ceux qui, dans notre monde que nous supposons bien élevé, n'ont pas encore suivi en une voie légitime les lois bien connues de la *sélection* ou de l'*attraction* dont la forte dot résume presque toujours l'esprit et la jurisprudence puisqu'il n'y a que *la galette* en jeu.

Auparavant laissez-moi essayer de vous pénétrer de cette idée que la France est peut-être davantage le pays de la galanterie que celui de l'amour, et que la passion y est plutôt tenue en suspicion et en aversion qu'en honneur. — Notre légèreté aimable, notre grâce frivole, notre goût pour le plaisir *champagnisé* qui met plus de mousse que de vin dans la coupe de nos ivresses, notre inconstance naturelle et l'extrême mobilité de nos sentiments ne nous prédisposent guère aux amours attachantes, aussi les coureurs de femmes et de filles désireux d'échanger une fantaisie forment-ils une formidable majorité. C'est pourquoi nous jasons assez aisément sur nos maîtresses avec une fatuité amusée et sereine et très rarement sur nos femmes. Sans doute est-ce par cette raison consignée dans les *Lettres persanes* que nos maris ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent infiniment mieux qu'eux-mêmes.

Un historien moraliste du XVIII^e siècle qui a bien connu les mœurs de son heure dont il avait saisi tous les vices, Sénac de Meilhan, constatait, avec son goût fatigué, mais encore délicat, combien l'amour est pitoyablement rare en notre chère France. — « C'est un feu sacré que l'Amour, écrivait-il ; chacun dans sa vie en a senti quelques étincelles, mais le vent le plus léger dissipe

ces feux passagers dont on exagère la violence ; les grandes passions, concluait-il, sont aussi rares que les grands hommes. On est occupé, intéressé, mais on n'est pas amoureux. » — D'autre part, trente années environ après Sénac de Meilhan, Stendhal, qui ne craignait pas d'abuser de la permission qu'il s'était octroyée de médire de son pays au profit de sa tendre Italie, écrivait, non sans raison d'ailleurs, dans son livre ténébreux *De l'Amour*, que, sous le rapport des grandes passions, la France lui semblait privée d'originalité par diverses raisons, parmi lesquelles il plaçait au premier rang la vanité du Français, son habitude de traiter avec ironie tous les grands intérêts, son horreur de la solitude et son amour de la considération mondaine.

« Formées, disait-il, par les aimables Français, qui n'ont que de la vanité et des désirs physiques, les femmes françaises sont des êtres moins agissants, moins énergiques, moins redoutés, et surtout moins aimés et moins puissants que les femmes espagnoles ou italiennes. »

« Une femme n'est puissante, ajoutait-il, que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant ; or, quand on n'a que de la vanité, toute femme est utile, aucune n'est nécessaire ; le succès flatteur est de conquérir et non de conserver. Quand on n'a que des désirs physiques, on trouve

les filles, et c'est pourquoi les filles de France sont charmantes et celles d'Espagne fort mal. En France, les filles peuvent donner à beaucoup d'hommes autant de bonheur que les femmes honnêtes, c'est-à-dire du bonheur sans amour, et il y a toujours une chose qu'un Français respecte plus que sa maîtresse, c'est sa vanité. »

Cette opinion de Henri Beyle, il faut le reconnaître, est éminemment juste, et, bien qu'elle ait été écrite pendant les guerres d'Empire, alors que nos soldats vainqueurs chantaient *l'amour, les femmes, le vin et le tabac*, en confondant le tout dans un même idéal de conquête, de fête, de bombance et de butin, je puis remarquer, sans chauvinisme, qu'il n'y aurait aujourd'hui rien à changer à cette réflexion du plus égoïste, du plus invraisemblablement fat et du plus italianisé de nos délicieux littérateurs d'avant 1850.

Chez nous, ce sont plutôt les femmes qui forment les hommes livrés de bonne heure à la société ; elles les polissent et les font aimables, gracieux, sûrs de plaire et parfois même impertinents jusqu'à l'épigramme, mais elles chiffonnent davantage leurs vertus qu'elles ne les développent. Elles énervent leurs sentiments sans parvenir à les élever. Elles produisent des séducteurs, des galants légers, brillants et superficiels. Mais, peuvent-elles mieux faire, alors qu'elles

n'ont point elles-mêmes rencontré sur l'aridité de leur route l'éducateur viril, le mâle souverain qui aurait pu les guider, les créer moralement et leur donner un bonheur qu'il leur faut bien alors inventer par tous les petits à-peu-près spécieux que la vie leur accorde. — Mais ceci pourrait s'appeler bavarder dans les marges du sujet. Revenons à nos lions. Abordons enfin la classification de nos indigènes du béatifique pays de Célibat.

LES HOMMES A FEMMES

Il existe donc dans ce pays de Célibat de nombreuses façons d'amours auxquelles les diverses catégories de fervents dont nous nous occupons portent leurs dévotions ; il y a *l'amour besoin*, plastiquement cynique ; *l'amour désir*, déjà plus relevé ; *l'amour toquade*, *l'amour caprice*, *l'amour vanité*, *l'amour désœuvré*, *l'amour habitude*, *l'amour goût*, *l'amour folie*, *l'amour passion* et enfin *l'Amour-amour* qui domine immensément tous les autres et qui seul est valable aux regards des maîtres dont le *Don Juanisme* est dominateur comme le Génie.

Il y a aussi *l'amour science* que Joséphin Péladan en un livre de haute élévation morale rat-

tacha à sa série d'Etudes intitulée *Amphithéâtre des Sciences mortes* et qui indique supérieurement que s'il y a ici-bas des rencontres bestiales, d'autres vaines, il y a également des rencontres séraphiques ou simplement nobles.

Les *hommes à femmes*, qui forment les gros contingents, l'infanterie de combat, la légion cosmopolite de l'armée des Célibataires, ne *marquent* que pour *l'amour besoin, désir, caprice, et vanité*. Le besoin, le désir vite allumé, la fugitive toquade, le caprice impromptu ou la vanité mise en jeu les engagent dans une voie de plaisirs bruyants, à peine digérés et déjà renouvelés. Ils exaspèrent leurs instincts sexuels comme des rustres gloutons, préférant la quantité à la qualité, et non comme des gourmets. Les apparences extérieures, la toilette, les courbes féminelles visibles et tangibles et plus ou moins accentuées, les appâts *rondouillards*, les pleines *chemisées* de chair à plaisir, sont de suffisantes amorces à leur appétit en éveil. Ils n'ont souci ni du rang social, ni des sentiments, ni de la culture morale des proies qu'ils convoitent. Filles ou femmes, grisettes ou servantes, courtisanes ou aventurières, paysannes ou bourgeoises, tout leur est bon. Leur sensation naît spontanément, grandit, s'exaspère, s'allume, se consume et s'éteint. Ce sont principalement des *animalistes*, des

amoureux sensuels de belles carnations, heureux de vivre, satisfaits d'eux-mêmes, inconscients des créatures qu'ils accolent, possèdent, abaissent à l'état de femelles et des malpropretés qu'ils commettent. Au demeurant, généreux, sensibles à l'occasion, parfois bourrus bienfaisants, croyant que l'argent est l'universel moxa de toutes les blessures et accidents. Inconscients irrémédiablement de la petite fleur bleue du sentiment qu'ils seraient susceptibles de rencontrer poussant comme une liane et grimpant vers l'amour véritable qui porte dans son infini une lumière féconde; semblable à celle du ciel. Ils s'en garent au contraire comme de la peste. Ils ne réclament que de la chair à volupté toujours renouvelée; ce sont des ogres affamés dont la vanité réside stupidement dans le nombre des passades obtenues.

La plupart des *hommes à femmes* sont mus par un tempérament despote ou par une vanité dominante. Ils se maintiennent pour arriver à accomplir l'acte qu'ils osent avec crédulité dénommer « l'amour » un peu partout et selon les hasards, dans ce même entraînement physique qui permet aux gros mangeurs de supporter les plus constants excès de table. Nullement timides, ne sentant pas auprès de leurs victimes cette exquise torpeur sentimentale qui paralyse

les amoureux vraiment émus, les *hommes à femmes* sont prompts à l'attaque et résolus à la poursuite. Ils ne raffinent pas sur les termes des déclarations ni sur les façons de l'abordage. Ils accostent celles qu'ils convoitent délibérément avec la banalité des propositions courantes et la vulgarité de l'expression qui, sans rhétorique, va droit au but, détermine le désir à satisfaire. « *Marcher* » ou coucher, tout est là.

Vingt fois sur cent ils réussissent dans les mondes faciles qui peuplent les rues où l'on flâne, sinon dans les cohues publiques des spectacles et des fêtes où l'on tripote la vie dans le même ennui. Ces triomphes au rabais leur donnent toutes les suffisances heureuses ; car peu importe à ces Narcisses l'eau fangeuse en laquelle ils se mirent. Ils vont souvent jusqu'à se satisfaire des reflets les plus douteux du ruisseau.

Au reste *l'homme à femmes* — ai-je à vous l'apprendre, — a été décrit, catalogué, analysé par tous les physiologistes du temps des physiologies. On le rencontre à chaque page de *la Comédie humaine*, et sa plus brillante manifestation paraît avoir eu lieu sous la Restauration, alors qu'une bande d'adolescents désœuvrés se jetait à corps et à âme perdus dans une vie de luxe, d'élégance, de dissipation, de chevaux, d'usuriers, de maîtresses et de dettes, qu'on était

convenu d'appeler l'existence des *dandys*, auxquels succédèrent plus tard les *lions* et les *gants jaunes*, lointaines copies du dieu Brummel, que la jeunesse dorée de trois royaumes proclama le *Roi de la Mode*.

L'homme à femmes est souvent pour son sexe ce que la *caillette* est pour le sien, un être généralement sans passions ni idées, qui ne pense pas, affirme la prétention de sentir et dont le cœur aussi bien que l'esprit sont également froids et stériles. Abandonné à ses désirs, il veut jouir encore, partout et sans cesse, et il y parvient fort aisément. Aussitôt sa vanité grossière satisfaite et ses sens apaisés, il porte son activité vers de nouvelles espérances. Il va du désir englouti dans la possession au désir renaissant pour un objet nouveau.

L'homme à femmes est célibataire, uniquement par goût égoïste de sa liberté. Quelquefois, sur le tard, il se marie, mais seulement pour assurer ses droits à la retraite, et comme il sait que sa main gauche doit ignorer celle à qui se lia sa main droite, il cumule avantageusement et vit en partie double, moitié avec Madame sa femme, moitié avec Mesdemoiselles ses maîtresses. Il faut à ce vautour, pour sa gloire intime et publique, des hécatombes nombreuses de blanches colombes séduites ou ravies

par tous les moyens, car l'amour mercenaire ne lui est pas antipathique et cet indigent vainqueur ne dédaigne pas de marchander un cœur ou de mettre volontiers à prix des faveurs qu'il ne peut obtenir par son ordinaire persuasion, lorsque la maturité l'épaissit, l'enlaidit et rend sa séduction dérisoire et d'une ridicule témérité.

Il ne s'inquiète guère de l'axiome émis par Jean-Jacques, à savoir que, *loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement*, et que quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, *par cela seul qu'il paye*, ne peut être longtemps aimé. Bientôt il paye pour un autre ou plutôt cet autre est payé de son argent, et dans ce double lien formé par l'intérêt, par la débauche, sans amour, sans vrai plaisir, la femme avide, infidèle et misérable, aussi mal traitée par le souteneur qui reçoit que par le pitoyable sot qui l'enrichit parce qu'elle se prête, reste ainsi logiquement quitte envers tous deux.

Parmi nos joyeux Célibataires, *l'homme à femmes*, nous l'avons dit, forme l'immense légion. Il se recrute un peu dans tous les mondes, aussi bien chez les désœuvrés que chez les affairés. Le négoce, la finance, le barreau, les lettres et les arts, la magistrature, la politique, le clan vulgarisé naguère par le type trop déprécié du commis voyageur, cet *illustre Gau-*

dissart du commerce vagabond, fournissent la plus grosse part à la masse collective.

Les femmes se laissent prendre assez facilement à l'aisance de parole, au bel air, à la vulgaire rondeur, à l'esprit facile et au *bon garçonisme* de ce type d'homme si largement généralisé. Comme il mène grand bruit et qu'il éclabousse toutes les réunions de sa gaieté sonore, il attire forcément l'attention et peut inspirer des caprices aux petits cœurs naïfs recouverts d'une forte matérialité. Peu discret sur ses bonnes fortunes et laissant évaporer dans des sous-entendus plus d'aventures mystérieuses qu'il n'en pourrait « clandestiner », il donne le change à tous les médiocres esprits qui estiment à la valeur du poids l'esprit des propos lourds. Il est séduisant aux yeux qui voient gros. Il plaît au demeurant plus généralement que les subtils affinés qui se livrent peu et ne recherchent que la conquête intime et individuelle, le tête-à-tête, la lente éclosion d'un sentiment réciproque au milieu d'une sympathique atmosphère cérébrale difficile à créer ou à rencontrer.

L'homme à femmes, c'est le bon vivant, l'aimable boute-en-train dont les qualités hautes en couleurs éclatent à tous les regards, dont l'esprit, tourné à la farce, désopile les rates accessibles au sel de l'*à-peu-près*. — On l'invite, on le

recherche, on se l'arrache même, car tous les agréments de la société, il les possède ; il danse, il chante, il déclame, il débite le monologue, il pianote des valsez furieuses, il est pyrotechnique et chacun sans façon dit de lui : « *Est-il assez drôle et nous a-t-il fait rire, l'animal !* »

Vous souriez, sans doute trouvez-vous que je suis peu indulgent pour ce grand et gros confrère en Célibat tapageur ; mais puis-je à vos yeux faire valoir le strass au détriment du véritable diamant ? Ne m'est-il pas permis de vous faire sentir à quel point je pousse l'indépendance morale pour ne pas surenchérir encore sur le concert d'éloges qui orchestre la vie courante de *l'homme à femmes* sur toutes les gammes bruyantes de son vaniteux amour-propre infiniment plus développé que son amour ?

Au surplus, j'ajouterai que le côté le plus lâche de ce type de vainqueur est rarement dénoncé. A l'observer, comme nous le pouvons faire après les dîners d'habits noirs, où les mâles entre eux ne croient plus devoir sacrifier à la décence, il devient alors stupéfiant. Il faut écouter avec quel cynisme, quelle arrogance, quel sans-façon, ce conquérant déshabille ses actes et sa stratégie d'alcôve et révèle la nature physique et la géographie privée de ses conquêtes de la veille, sans même prendre la peine de les

voiler d'un nuage d'anonyme. Chamfort n'avait-il pas raison, au sujet de ces mufles qui foisonnent dans le domaine de l'amour, d'écrire avec amertume : « Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour un fat ; et qu'est-ce qu'un fat sans sa fatuité ? — Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille. »

L'homme à femmes apporte le même intérêt à la passagère possession d'une créature qu'un pêcheur à la ligne à la capture d'un goujon. Tout fait nombre, pense-t-il, en voyant son butin et aussitôt d'amorcer de nouveau pour voir mordre à l'hameçon banal quelque errante ablette alors *désamantée*.

En voyage, aux stations balnéaires, dans toutes les réunions sociales, dans la rue même, à la promenade, on le voit suivre, filer sa proie, déployant plus de patience que d'ingéniosité dans ses manœuvres. — C'est le type du Célibataire le plus dévastateur et non pas le moins apprécié dans les ménages et les familles ; — *cælebs communis*, dirait un savant. — C'est aussi celui qui compromet davantage le saint Célibat et contre lequel on voit s'élever l'indignation des moralistes, des hommes d'Eglise, des juriconsultes et des recruteurs matrimoniaux. Mais les corps d'élite ne forment jamais la majorité

des collectivités sociales, c'est pourquoi, sans prétendre pousser plus profondément cette vulgaire physiologie de *l'homme à femmes*, nous arrivons à vous présenter, sans tarder davantage, chère auditrice, un professionnel beaucoup plus relevé, moins en dehors et moins aisé à pourtraire : *le Féministe Célibataire...*

LE FÉMINISTE

Il nous semble entendre notre hypothétique interlocutrice s'écrier :

— Un instant, permettez-moi de vous prier d'éclairer quelque peu mieux votre vague silhouette de vieux garçon séducteur ! D'après vous, il collectionne, il multiplie, il aime à varier ses instruments de plaisir. N'est-il pas, après tout, indépendant, ce Barbe-Bleue qui étrangle sans différer le sentiment de ses maîtresses d'un jour, et ne semble-t-il pas, au contraire, avoir des droits aussi bien établis que tant d'autres dans ce paradis du misogame dont vous êtes l'apologiste ? — Il en est tant, parmi nous autres femmes, qui aimons et apprécions ces Don Juans qu'on nommait jadis des *Miroirs à Catins*, sans chercher davantage. Pourquoi tant les décrier !

— Notre paradis, pourrions-nous répondre,

est un Paradis d'exception, incomparablement restreint, enclos dans un immense purgatoire, dont il nous est permis de rester le dolent Jérémie.

— Mais n'y donnez-vous pas libre accès à ceux qui ont beaucoup aimé ?

— Beaucoup aimé, oui ; beaucoup *forniqué* et possédé, non. Notez bien cet aphorisme ! — « En amour, le nombre des femmes successivement aimées par un même homme est en raison contraire de la supériorité morale et amoureuse de cet amoureux. — Plus l'Amant s'élève au-dessus de la norme, plus il isole ses conquêtes, plus il les gagne ou les assujettit profondément et mieux il les conserve. »

Avoir des femmes en grand nombre appartient au premier venu ; augmenter ses passades est aussi aisé que de multiplier les fagots de son foyer ; la difficulté, le raffinement, l'art suprême de la pyrotechnie c'est d'user le moins de fagots possible, et, par la science de tisonner, de faire feu qui dure, sans que le brasier d'amour, à force de nous chauffer, en arrive à se consumer trop vite et à se refroidir aussitôt. Les cendres d'un amour ardent doivent demeurer si chaudes toute une vie que le souvenir s'y puisse encore éternellement blottir et attiédir avec des délices rétrospectives aussi attristées qu'attendries.

— Alors que faites-vous des feux de paille?...

— Je les condamne absolument, les trouvant bons pour flamber la fleur de peau des compagnons de saint Antoine, illuminer une seconde les enveloppes animales et satisfaire de niaises vanités, mais vraiment trop insuffisants pour réchauffer, si peu que ce soit, le cœur des passionnés. — Ils jettent une lueur gaië, pétillante, claire, amusante, si vous voulez, qui met en valeur un instant les Méphistophélès d'apothéose qui les font éclater, mais le feu de paille éclaire plus qu'il ne chauffe et il faut le renouveler sans cesse à de nouveaux foyers pour ne pas périr de froidure et d'obscurité morale dans cette marche à l'Etoile qu'est la vie sans amour.

Ceci dit, donnons accès au second Célibataire de notre série, à sa Grâce éminente : *Le Féministe*.

— Le voici, tout propre et heureux de vous offrir ses hommages discrets! — Ah! celui-ci, je vous le jure, n'admet pas les clairs feux de paille et s'il les pouvait admettre, ce serait après avoir natté son combustible en torsades et l'avoir allumé des deux bouts en se jouant comme un agile, souple et adroit jongleur au milieu de cette ligneuse corde enflammée.

Le féministe ne croit point — comme la plu-

part des humains — qu'on entre sans façon dans l'Amour comme dans un moulin. Il pense au contraire que les deux grandes lois Éroto-politiques sont *la Loi de la Marche* et *la Loi du terme* et que l'esprit, le tact, tout le mérite d'un amant, résident dans l'ordonnance et la disposition de la première loi prudemment mise en pratique. L'application de la seconde loi constitutionnelle, impérative et organique, peut être retardée. Elle ne devient divine qu'autant que la jurisprudence du cœur en a sanctionné la disposition générale.

« Dans la foule des appelés, peu d'élus pénétreront dans la terre promise — écrivait une grande amoureuse inconnue, Réa Delcroix ; — presque tous nous mourons avant d'en avoir franchi le seuil. L'indolence de l'âme cause sa fragilité ; ce qui ne progresse pas s'éteint et le progrès de l'amour est composé d'intelligence et de vertus groupées, c'est-à-dire de l'activité incessante des forces. »

La jouissance rampe et porte en elle son germe de destruction, tandis que s'élève et grandit toujours l'indestructible passion dont le *processus*, comme dirait un savant, est lent, doux, peuplé d'espoirs et fait de délicieux calvaires.

En amour, tout *féministe* retarde autant que possible l'heure du berger ou celle du mule-

tier, c'est-à-dire l'instant de la capitulation. Notre type de second groupe est un stratège épris de la science du siège; aussi, malgré l'entraînement physique, il s'efforce de coqueter longuement avec la nature et il ne cède à ses commandements qu'à mi-côte de son alpinisme voluptueux.

Il sait que si la femme se donne assez souvent sans aimer, elle aime rarement avec intensité sans arriver à faire un complet abandon d'elle-même. Il sent qu'il lui appartient d'alimenter le désir de son amante, de la convaincre par l'émotion attendrie de sa réserve, de la grandir à ses propres yeux en ne la prenant pas bêtement, brutalement ou lâchement à sa première faiblesse dans la banalité d'un subit égarement des sens.

Semblable à l'excursionniste qui se plaît à éloigner le but de sa marche afin de mieux aiguïser son appétit et de sentir plus doucement les délassements du gîte, à l'arrivée, *le féministe* apporte toutes les plus galantes fioritures du sentiment à sa marche nuptiale dans le désir de donner aux phrases musicales finales l'ampleur émue des mélodies enchantées qui accompagnent les apothéoses d'amour.

Il veut rendre inoubliable au souvenir de sa maîtresse la virtuosité avec laquelle il a su varier et agrémenter cet adorable prélude, car

il n'ignore pas que, dans la délicate perception morale des femmes, les sentiments et les faits hurlent comme des chiens accouplés. Cette longue invitation à la valse lente, estime-t-il avec raison, pénétrera si langoureusement l'âme de la bien-aimée qu'à l'heure inéluctable, le rêve semblera se continuer et voilera la première brutalité de la possession comme les nuages mystérieux et officieux de l'Olympe antique descendaient sur les accouplements des Dieux. — *Le féministe* est affiné, délicat, sentimental. Il n'a pas la vanité outreucidante de *l'homme à femmes*, mais il ressent la fierté des grands artistes dont la maîtrise individuelle s'impose, défie toute comparaison. Tandis qu'il fait éclore lentement un nouvel amour et que ses baisers enflammés se désaltèrent aux débuts à la seule source de l'âme ; pendant qu'il s'enliesse le cœur dans l'espérance des prochaines ivresses qui déjà fermentent dans son être, il s'applique, parfois, cela est hors de doute, à liquider, avec non moins de lenteur, de mesure et de tact, la pension de retraite d'une ancienne passion qui s'atténue et par conséquent se vulgarise, après avoir suivi la marche fatale de sa destinée. Il dénoue une liaison vis-à-vis de laquelle il ne saurait point mentir et dont il prépare la mise à *l'honorariat* d'amitié avec toute la sincère

loyauté d'une conscience sans nul remords.

Le féministe, comme le devin Tirésias, se souvenant, dans sa virilité, d'avoir été femme, croit sentir et interpréter toutes les sensations femelles comme s'il les avait déjà éprouvées. Il perçoit et devine les désirs, les astuces, les révoltes, les esclavages, les curiosités, les inquiétudes, les doutes, les soupçons, les inconséquences, les jalousies, les sacrifices, les adulations, les bontés, la corruption, les coquetteries, les mysticités, les besoins de l'amante d'être conquise, subjuguée et même, hélas ! rudoyée, en un mot tous les contrastes. — Il agit donc vis-à-vis d'elle en connaissance de cause ou d'effets, et quoi que puisse faire ce sexe espiègle, il le dépiste, il l'étonne, il l'amuse, il l'énerve et le délecte. Il le chagrine aussi et le console, lui faisant douillettement sentir qu'il le tient, le possède à fond et qu'il en est d'autant mieux le maître qu'il ne s'impose à lui par aucune autre loi d'attache que celle de l'amour.

Le féministe est assez sceptique sur ce que *l'homme à femmes*, ce gobeur, nomme dans le domaine de la sexualité, le *tempérament féminin*. Il nie le côté physique impératif et agressif dont il est trop fréquemment question à propos de toute créature qui attire l'attention publique. Pour lui, les femmes sont comparables à

des jolis poêles, à dessus de marbre, qu'il s'agit de chauffer, qui ne brûlent pas d'un foyer sensuel concentrique incandescent ou dévorant, comme d'aucuns le prétendent et l'affirment, mais dont, pour lui, la pyronomie est aisée à régler. — Les impressions diverses causées par le théâtre, la lecture, le bal, surtout la musique, troublent ces nerveuses hypersensibles et les agitent de profonds et passagers frissons pendant l'ardeur desquels toutes s'abandonneraient peut-être si l'homme pouvait se changer en un sylphe capable de communier exquisement dans une matérialité invisible à ce moment : précis et psychologique avec leur désir dont le prurit ne dure qu'une fugitive seconde.

L'imagination errante de la femme s'allume, s'éclaire et se colore à toutes les phosphorescences illusoire de la vie. Cette vibrante, connaissant l'étendue du diapason de son âme, cherche le Virtuose, le manufacteur digne de porter aussi haut que l'idéal de son rêve le duo d'amour à son unisson. Mais le tempérament féminin n'est ni aussi capricieux que le supposent les superficiels, ni surtout aussi attaché physiquement aux prouesses d'Hercule que feignent de le croire les mâles en aveugle appétit sexuel. Il y a là un malentendu qui durera longtemps, les hommes étant semblables aux vio-

lonistes épris de leur instrument et qui prêtent aux boîtes sonores, où leur archet s'exerce, des vertus qu'elles n'ont pas et qu'ils ont l'illusion de leur donner en faisant chanter et vibrer leurs cordes d'harmonie.

Le féministe juge la femme comme une fiévreuse et active désœuvrée. Il estime que le côté inassouvi de ses sentiments la jette, par ennui de la vie (telle que les hommes la font, cette vie, ou la surchargent), dans toutes les aventures au milieu desquelles elle croit trouver l'utilisation de ses forces éperdument agissantes. Le rôle de l'amant est donc, selon lui, de donner carrière le plus largement possible à l'activité morale de sa maîtresse, de lui permettre de dépenser sa phosphorisation scintillante dans l'incessante course d'obstacles de l'amour, et de la pousser à consumer, sur les foyers ardents du doute et de l'analyse, cette terrible fébrilité qui circule en elle et l'affole entièrement par instants.

Notre *féministe* est un enveloppant, subtil et tendre libre-échangiste. Il aime donner tout autant que de recevoir et il interprète la *Délicatesse en amour* précisément à la façon du profond philosophe, de l'audacieux écrivain et disert observateur de l'amour contemporain qu'est Remy de Gourmont généralement si

éloquent sur ce sujet si périlleux à traiter.

Écoutez ce qu'il professe avec un art suprême :

L'amour est soumis aux lois communes. Donner sans recevoir, c'est s'appauvrir, c'est se vouer à la ruine. A mesure que l'on fait d'une main l'aumône de soi-même, il faut, de l'autre, recevoir en aumône la monnaie d'un cœur. Pourtant, il y a un art suprême : c'est quand on donne volontairement plus qu'on ne reçoit ; ou, du moins, quand on a la volonté de donner davantage ; c'est quand on s'oublie soi-même pour veiller au plaisir de l'être que l'on adore ; c'est aussi, et surtout, quand cet effort est commun aux deux parties ; mais alors, quelle récompense ! Le dévouement à l'amour se trouve payé à un si haut prix que la vie entière, pendant quelques instants divins, semble peu de chose auprès de ces instants mêmes.

Tout cela n'est pas encore la vraie délicatesse en amour. Pour qu'elle soit vraie, il faut qu'elle se dissimule, qu'elle s'avance, voilée et discrète, presque timide, inquiète, s'offrant, non comme une maîtresse, mais comme une esclave qui sait sa valeur et celle de son cœur.

L'amour est physique ; cependant, que vaut, tout seul, l'amour physique ? Beaucoup. Mais l'autre amour, la tendresse, lui donne une valeur de rayonnement cent et mille fois plus grande. L'amour de délicatesse celui qui est prêt même au sacrifice, devient, s'il peut se satisfaire, une source de volupté telle que la tête en tourne. Ces amants disaient : Nous sommes ivres !

Ivresse réelle, mais différente de l'autre ; car l'une incline à l'inconscience, et l'autre, au contraire, exalte jusqu'à l'enchantement la joie de vivre, la joie d'avoir sacrifié ses forces pour l'affirmation de la vie et la conquête de la volupté.

La délicatesse jouit de l'amour et se chauffe au plaisir ; elle veut le plaisir, mais elle ne le veut pas séparé du plaisir de l'être qu'elle regarde et qu'elle aime. Recevoir est délicieux pour elle ; donner est divin. Il lui faut un miroir : elle contemple des yeux qui deviennent doux comme des yeux de petit enfant, tout ce corps qui fuit comme celui de cette fille endormie que sa mère porte au berceau ; elle sent à ses mains les frissons de ce corps chantant dont chaque nerf est la corde d'un violon ; elle se fond dans l'amollissement final où il semble que la chair n'est plus qu'un fruit doux et mûr que des abeilles visitent et caressent.

La délicatesse veut tout cela, parce que tout cela est bon pour l'être qu'elle aime ; elle n'en voudrait pas, si elle était seule à recevoir. Mais peut-être serait-elle fâchée, si elle était seule à donner. Elle veut communier. Il est des moments, pourtant, où elle se résigne à accepter un plaisir plus grand que celui qu'elle dispense : et c'est la plus belle de ses attitudes. Cela arrive quand l'amour de chacun lutte de délicatesse. Alors il faut savoir se laisser vaincre, il faut savoir se faire esclave d'un esclave et accepter d'un cœur humble la volupté qui n'est partagée que par le plaisir de pouvoir la donner. Cette attitude dis-

pose à rendre la pareille, sans honte, et l'être aimé la recevra de même. Ainsi la délicatesse imagine la communion alternative et trouve encore un moyen de s'y déployer tout entière. Ces vues sont transportables selon toutes les variétés de l'amour et le mysticisme, qui y trouverait une explication, aurait pu les dicter.

C'est que l'amour n'a qu'un vocabulaire pour exprimer ses diverses formes, qui d'ailleurs se rejoignent dans l'unité la plus haute. S'il faut désigner un domaine particulier, ce sera l'amour-fonction, l'amour où la volupté, alors accessoire, n'entre que comme moyen. Tel que créé par l'intelligence humaine, l'amour est son but à soi-même et il remplit aussi bien cette fin dans les attitudes d'âme que dans les attitudes corporelles. On dirait que le langage mêle tout cela pour avoir un prétexte à revenir sur ce sujet capital pour le bonheur humain et aussi pour permettre les entretiens décents. La terminologie mystique met les frénésies de l'amour à la portée des esprits les plus timorés. Le mot de sainte Thérèse représente le plus haut degré de la délicatesse en amour : « Mon Dieu ! que je sois damnée, pourvu que je vous aime ! » Mais il suppose chez l'amant divin une telle insensibilité qu'il nous semblera toujours inhumain. Il ne l'est pas, et comment le serait-il puisqu'il a été proféré ? Se retrancher de l'amour pour mieux aimer, c'est une dernière attitude, au delà de laquelle il n'y a rien. C'est le point où l'amour ressemble le plus à l'orgueil, où les deux sentiments qui diffèrent le plus se rencontrent et se touchent à l'infini.

Le *féministe* ne se retranche pas de l'amour, bien au contraire, mais il a inscrit au début de son *Evangile* cette observation qui lui doit être si précieuse pour établir toute sa tactique, à savoir que la femme est au premier chef *une curieuse*. L'élément interne de cette curiosité doit être composé de désir, d'appétence, d'attrait, d'incertitude et de doute. L'art d'aimer cette ardente curieuse et surtout d'en être aimé, consiste donc à ne jamais assouvir entièrement sa curiosité, à ne combler sous aucun prétexte tous ses désirs, à attiser sans cesse ses convoitises de cœur, à laisser vaciller ses incertitudes et à ne rassurer ses doutes que superficiellement, afin de lui laisser en garde après les heures de présence réelle, un souvenir de causeries, de faits, de récits, de révélations auto-psychologiques qui se fera, à distance, traître et médisant, apte à ces insinuations perfides qui mettent en révolte tout l'esprit de combativité qui s'agite en un cœur épris.

La femme, croyez-le bien, n'aime que ce dont elle souffre, depuis l'homme qui la déflore de ses illusions jusqu'à l'enfant qu'elle met au jour dans la double douleur des sens et de l'appréhension. Son âme se plaît dans la tempête et la houle des passions. Elle affronte le danger par goût ; semblable aux mouettes amantes de la

tourmente, elle plane au-dessus des vulgaires satisfactions et cherche sans repos ce qu'elle ne pourrait trouver nulle part. Son dernier tournoie-ment effaré dans un ciel d'orage est pour ainsi dire comme la dernière souffrance du doute qui a troublé sa vie.

Le féministe est assuré que le *certain* serait un élément nocif, telle une épingle qui, en se rouillant par *l'oxyde d'habitude*, menacerait l'envolée du papillon. Aussi ne le fixe-t-il, ce papillon qu'est un cerveau de femme, ni par l'assurance d'être aimé, ni par la logique de sa raison, ni par la conviction de sentiments affirmant la pérennité du « toujours ». Il exaspère au contraire, par une habile émotion portée à son paroxysme, tous les instincts perturbés de la maîtresse, et, après s'être rué, plongé, insinué dans sa tendresse comme un bourdon dans la corolle d'une fleur, après avoir humé dévotement son miel d'amour, il ne songe qu'à agiter ce calice d'ivresse que le zéphyr doit éternellement balancer pour que l'âpre soleil de la vie monotone ne le dessèche pas trop hâtivement.

Le doute et les craintes font trembler le bonheur et l'avivent ; la souffrance seule crée le cœur de la femme aussi bien que le génie des poètes. *Le féministe* s'efforce donc de forger de son mieux le cœur dans lequel il doit vivre et régner

en maître. C'est pourquoi il absorbe toutes les forces morales de sa maîtresse, aussi bien aux heures d'intimité passionnée, dans les commu-
nions extasiées des baisers, que lors de son absence, dont il a très prudemment empoisonné le vide des minutes successives en laissant filtrer, vers le moment des adieux, au milieu d'une phrase, d'une attitude ou d'un sourire, un de ces riens perfides qu'une amante emporte avec elle pour le grossir démesurément et s'y user l'esprit jusqu'à l'entrevue suivante.

— Dieu ! que votre *féministe* est monstrueux, quel alambiqué et complexe Torquemada, observeront ici nos contemporaines ! Croyez-vous, penseront-elles, que la femme ait besoin d'être ainsi empoisonnée moralement et que tant de raffinements lui soient nécessaires pour bien envelopper le bonheur d'une vie à deux ? — Quelles sottises chinoises vous nous exposez là !

— Ne croyez point cela, lectrices amies, il faut ressentir l'immortelle douleur pour hautement penser et aimer. L'âme a ses ombres et ses clartés comme le ciel ; elle doit subir ses orages et ses cyclones après lesquels tout reverdit. Puis, mon *féministe*, pour assommant et ridicule qu'il vous puisse apparaître, ne comprend l'amour qu'avec cette secrète recherche de l'infini qui

brûle, qui consume, et qui fait aimer au-dessus de son caractère et de ses instincts. Au surplus, ne riez point, c'est un inoubliable et profond séducteur dont la puissance ne fait que grandir et s'affermir au lendemain de la conquête. Il a inventé à son usage la *féminacceptologie*, comme d'autres se sont spécialisés dans la capture et l'élevage des oiseaux ou des coléoptères. Il a tout étudié des mœurs rusées de ses délicates victimes ; il a deviné que les femmes veulent être aimées pour ce qu'elles rêvent d'être et non pour ce qu'elles sont ; et il les sert à souhait comme de fausses sceptiques qui raillent avant de comprendre et qui sont émues avant de sentir. — Vous êtes sans doute incrédules ? Il n'importe !

Nul ne sait mieux que le Célibataire *féministe* délicieusement companionner avec une femme ; affecter toutes les allures imaginables, exprimer, selon les milieux, les corrections requises ou les incorrections attendues ; être causeur à froid ou à chaud, se montrer expert dans les questions de casuistique mondaine, de modes, de goût intérieur, et ingénieux confident dans les circonstances où l'excès de nervosité crée des aveux soudains. *Le féministe* vis-à-vis de ses associées futures montre certaines subtilités rares. Il proclame sincèrement qu'il ne conçoit pas qu'on puisse, étant d'essence noble, se lasser des Sen-

timents, qui nous donnent le meilleur de l'Amour. Et il prouve, par le charme enveloppant avec lequel il rend ses hommages discrets, qu'il désire peut-être beaucoup, mais qu'il n'aspire à rien autre qu'à une cordiale sympathie qui, tout naturellement et sans qu'il paraisse y pousser, doit un jour ou l'autre permuter au Régiment belligérant de la plus véhémente Passion.

Il est d'une audace correcte qui ne blesse point dans l'attaque; il prend *des temps* — comme à la Comédie, — et garde ses distances. Le hasard est son Dieu et il se confie à ses mystérieuses raisons, mais cependant il ne profane pas le destin jusqu'à le chercher dans la rue et jamais on ne verrait ce dédaigneux du banal suivre une inconnue, ébaucher une aventure en quelque carrefour propice aux rencontres et boire dans un gobelet douteux à la *Wallace* d'amour.

Le féministe ne souffre pas la vassale galante. L'amourette fugitive n'amenant en son cœur que les brumes, la pluvieuse tristesse des lendemains de fêtes sensuelles qui feraient mal à ses *cheveux d'ange*. Il attend donc ces nobles et belles accordailles vers lesquelles la Providence pousse ses élus; mais, comme la femme à ses yeux n'a pas, en dehors de l'amour, de patrie, de rang, ni de caste et qu'elle naît Reine en tous lieux, il ne prend souci que de la beauté,

de la grâce, de la gentillesse, de l'intelligence et de la noblesse naturelle de celles dont la vie doit s'allier à la sienne. Il pense bien que le sentiment, en grandissant dans le cœur d'une femme, élève tout en elle, la transfigure, la divinise, l'affine et l'éclaire superbement. Ce sera là sa gloire, sa joie, son triomphe, d'assister à cet épanouissement de ce qu'il aura fait naître et cultivé pieusement, d'entendre les premières mélodies naïves et toujours nouvelles de cette voix suavement transformée pour lui, de voir la tendresse et le désir moirer la limpidité de ce regard et de sentir ce corps frémissant d'abandon ployer sur le sien avec cette chasteté adorable et touchante que donnent la confiance, la passion et la foi.

Cet honnête *féministe* mérite, du reste, les effusions qu'il reçoit, car la femme est au premier plan de sa vie et de ses intérêts. Elle fait partie de ses pensées, de toutes ses actions, de tous ses élans ; le sentiment de la créature s'agite à l'état permanent en son être, non pas en raison de son désir et des turgescences qu'il occasionne, mais parce que ce souffle féminin enveloppe notre sentimental de cette languissante tristesse qui est déjà l'amour et aussi parce qu'un vague espoir gonfle et émeut son âme comme le vent gonfle une voile et en fait chanter la mâture.

Il sent le bonheur tressaillir et frissonner dans son essence individuelle au contact de toute beauté qu'il frôle, non pas qu'il la désire posséder incontinent, mais parce qu'il a la perception de ce qu'il y aurait d'ineffable pour elle et pour lui dans le plaisir de se connaître, de s'émouvoir, de se donner mutuellement le trouble infini du premier combat instinctif des sexes entre deux inconnus qui cherchent à se surprendre.

Ce type de célibataire séducteur et séduit, tout en se montrant indépendant et insoumis à tout joug, est cependant peu volage et reste fidèle longtemps à la tiédeur du nid qu'il a chauffé et fait si moelleux et douillet pour ses sentiments d'épicurien. Il excuse malaisément les hommes qui peuvent caresser sans amour, mais il ne saurait trouver plausible la raison qui fait chercher d'autres lèvres que celles qui donnent si divinement le bonheur du plaisir et le plaisir du bonheur aux libre-échangistes de l'âme. — Les lèvres ne sont-elles pas doublement sacrées par le baiser et la vérité ? Pourquoi les souillerait-on par la double fange de l'écoeuvante débauche et de l'inutile mensonge !

Ayant lentement et patiemment fait éclore dans l'âme de sa maîtresse cette douce passion dont l'intensité les jette, chaque jour, encore pâmés l'un contre l'autre, cœur à cœur, lèvres

à lèvres, côtes à côtes ; ayant peu à peu, créé cette adorable intimité du cerveau qui est si rare à obtenir et qui vient si délicatement remplir les intermèdes des voluptés renaissantes, notre *féministe* ne trouverait partout ailleurs que de la chair à besoins instantanés et de la belle plastique froide, sommier d'utilité publique, dont il n'a vraiment que faire.

Il s'acagnarde donc avec un véritable languissement dans ses amours qu'il mitonne, qu'il prolonge, qu'il échauffe et qu'il calfeutre de son mieux. Il entend manger jusqu'aux miettes de son bonheur, dont sa science d'amoureux, doublé de libertin, lui fait sans cesse différencier les ragoûts et varier les piments. Aussi apparaît-il aux yeux de celle qu'il imboit de sa personnalité comme un incomparable magicien dont les mystérieux pouvoirs vont l'engourdisant dans une ivresse sans fin.

En son art quintessencié, le Célibataire subtil qui nous sert de type est à la fois un dilettante et un sage, car si rien ne paraît moins compliqué que l'amour aux yeux des pauvres et vaniteux *amoraux* profanes, rien n'est plus complexe ici-bas pour les véritables observateurs.

Avez-vous, en effet, calculé le nombre incroyable d'alliances qu'il faut contracter, après les premières convenances générales admises, pour

arriver à l'union complète, absolue de deux amants ? — Il convient d'abord de marier les goûts les plus divers dans les départements des cinq sens et même du sixième aujourd'hui universellement reconnu. Ces goûts sont physiques et intellectuels. Il en est de très particuliers qui ne sont guère épousables, c'est donc insensiblement et peu à peu que l'harmonie peut s'établir, que les angles s'arrondissent et que l'emboîtement de deux êtres atteint à sa perfection.

Dévoth à la Religion de son cœur, il se livre à son amour, comme un architecte de goût qui se donnerait exclusivement à la construction d'un palais où sa personnalité doit apparaître dans les grandes lignes extérieures aussi bien que dans les moindres détails décoratifs intérieurs ou intimes, et qu'il se garderait sagement de venir occuper avant que tout n'y soit minutieusement en ordre parfait et bien à son image. — Cet artiste difficile et soigneux, une fois installé, ne pourrait prendre plaisir à fréquenter les garnis glacés et les chambres d'auberge qui forment les *tourne bride* des chevauchées de la galanterie. Il a fait son nid et il s'y tient au chaud, tant que la chanson y roucoule, tant que la beauté y brille, tant qu'il y perçoit ces résonances inanalysables, ces vibrations du sentiment qui portent l'âme à Dieu, c'est-à-dire à l'Amour. —

Le *féministe* ne devient infidèle qu'à l'automne de sa passion, dont il ne veut pas connaître le terrible hiver dépouillé et glacé. Il a la conscience saine de prétendre rompre ou plutôt dénouer à temps, dès qu'il perçoit les signes avant-coureurs, certains, des premières brumes. Mais il a si bien conduit sa liaison, toujours montré tant de droiture, de franchise à son amie que la terrible séparation n'est plus pour elle qu'une retraite qu'elle accepte avec amertume, mais sans rancœur, sans bruit, avec l'espérance de la douce camaraderie qui survivra à l'amour et de la confiance qui remplacera plus tard cet aveu du « je t'aime » dont elle fut si longtemps insatiable. « L'amitié, disait Barbey d'Aurevilly, c'est de l'amour vierge ou de l'amour veuf. » — De l'amour veuf surtout lorsque l'estime et la confiance demeurent intacts chez ceux qui s'adorèrent en toute droiture et sans aucuns matériels intérêts.

Le *féministe*, qui n'atteint guère à la maîtrise que vers la trentième année au plus tôt — et qui a le bon goût de ne plus exercer la séduction aux approches de la cinquantaine, possède, en conséquence, relativement peu de femmes; une seule parfois, sinon deux, trois, peut-être au maximum, durant son vingtenaire passionnel. Il faut mettre hors cadres les amourettes du noviciat

et tous les escrimages qui lui ont permis de boutonner le plastron des filles jusqu'à la trentaine. — Son existence cependant n'aura pas sonné le creux comme celle de l'*homme à femmes*; elle aura brûlé intensément, délicieusement dans des intimités heureuses et il aura cette conscience d'avoir élevé, béatifié des âmes qui sentiront jusqu'à leur dernière heure d'ici-bas les ineffables délices dont il les aura profondément et essentiellement imprégnées.

Nous ne doutons certes point que notre *féministe* demeurera bien incomplet et nébuleux à l'entendement, du plus grand nombre de nos lecteurs, en dépit de notre dissertation trop ténue et quintessenciée sans aucun doute.

C'est que, pour fixer sommairement un type général, il faut procéder à la façon de certains peintres en leurs esquisses par masse ou silhouette vague, en se gardant bien d'aborder le détail. Remarquez bien, s'il vous plaît, qu'en divisant nos Célibataires par groupes divers, nous prétendons les cataloguer d'ensemble, en leur donnant une même individuelle apparence et un caractère distinct, mais généralisé. Pris par séries moins considérables, on en tirerait plus de *Portraits* que La Bruyère n'en aurait pu écrire, et il serait alors permis d'étudier de

près ces singuliers bipèdes misogames dans tous leurs actes journaliers et leurs façons d'être vis-à-vis des dames. Un tel procédé réclamerait toutefois une bibliothèque physiologique et mieux vaut pour nous encore apparaître flou en ces lignes généralisatrices et nuageuses pour rester succinct. Permettez donc que nous passions sans plus tarder au type *cælibe* encore moins général et surtout infiniment plus métaphysique qui clôt cette subdivision, je veux dire au surhomme, à l'*Amoureux* d'exception, au *Prédestiné*.

L'AMOUREUX D'EXCEPTION. LE PRÉDESTINÉ

Celui-ci va vous violenter l'intellect, Mesdames, qui déjà jugez ces discours trop subtils et trop ardu pour votre conception plus terre à terre de l'art de faire l'amour. Mais qu'une seule intellectuelle traduise hautement notre pensée, se l'assimile et l'approuve, cela suffit amplement à notre ambition. Notre dernier type d'amoureux est un terrible spécialiste, un être divinisé par le génie qui le guide : un souverain Pontife de cet Amour, qui, selon Toussenel, est la *dominante* de la Gamme universelle.

« Dieu ne reconnaît pour *siens*, a écrit ce poète, que les *agenouillés* et il ne se combine

avec les esprits humains qu'à de hautes températures, ainsi que fait l'oxygène à l'égard de certains métaux. »

Notre *amoureux d'exception* est un de ces imbus de Dieu ; il semble être issu de l'Aphrodite céleste qui distribuait la vie et l'espérance et animait tous les cœurs. Il apparaît comme l'Amour même, il séduit lentement, il envoûte l'âme ; il reste incomparable. — La femme qui trouve sur sa route cet homme prédestiné à l'amour, adore en lui seul — et c'est là son charme de Protée, — plusieurs personnages aussi multiples, aussi variés que les sons et les couleurs. Il donne à son amante la sensation polyandrique des divinités hindoues et il reste à ses yeux semblable à ce Palais aux quarante portes du Conte arabe qui toutes s'ouvraient tour à tour, selon les inspirations.

En lui tout est démesuré, extraordinaire, anormal, les qualités aussi bien que les défauts. Il paraît être l'augmentateur des moindres actions qu'il commet et il professe toutes les manières d'aimer, montrant à la fois la tendresse, la persuasion, la gentillesse gamine, le despotisme violent, l'injustice aveugle, les soudains scrupules, l'éclatante franchise, la mélancolie voilée de larmes, la générosité, l'ironie mordante, tout ce qu'un océan d'humanité houleuse enfermé

en un être peut produire de chants, de mélodie, de tristesse, d'alanguissement, de tempêtes, de véhémences et de caresses — Quel homme fatigant ! penserez-vous. — Mais, vous le mal-jugez, car il est hors de votre vision. Sa passion profonde et douce enveloppe *l'aimée*, ainsi que l'eau étreint le nageur, et sa personnalité enivrante frissonne toujours autour de son idole, alors même qu'elle est renversée et exilée de son temple merveilleux et sans limites.

L'amoureux d'exception devine, lit, voit presque les pensées de celle qu'il adore ; il perce à jour ses rêveries ; il se glisse avec la subtilité de l'air dans la transparence de son âme ; il saisit et transcrit toutes ses sensations et celle-ci, auprès de lui, sent que tout ce qui est en elle est humé, ingéré, analysé par cet évocateur et qu'il lui est impossible de se soustraire à ce délicieux viol de ses sentiments les plus mystérieux, les plus délicats, ou les plus hiératiques.

Cet Amant théandrique n'apparaît pas cependant au premier abord comme un franc archer de l'amour. Ce séducteur n'est ni un fat ni un fanfaron de conquêtes. Le génie du cœur, aussi rare et aussi terrible que le génie du cerveau, est non moins inconscient ; il s'abat dans une âme forte, grave et généreuse pour la conduire. Aussi, notre *exceptionnel célibataire*, humble

quand il se regarde, comme disait Mirabeau, ne devient fier que s'il se compare. — Dans un milieu féminin, loin d'être brillant, coquet, étincelant de verve, il se sent éperdu, attristé, esseulé dans son enveloppe morale comme un Rédempteur parmi les Gentils. Il subit comme le poids de toutes les profanations qu'il voit commettre sur l'autel de l'Amour, et son plus instinctif mouvement le pousse avec sauvagerie vers la femme distinguée par lui, comme s'il voulait l'absorber, la fasciner, la prendre, la ravir à la détresse, à la sottise, à l'inconscience du monde absurde qui la souille ou l'abaisse, afin de s'agenouiller près d'elle dans une ivresse admiratrice, mystique, rayonnante et passionnée, pour lui révéler seul à seule, des riens exquis, des musardises sentimentales confidentes doucement en une crise d'hystérie psychique, dont toute son intimité est profondément bouleversée et meurtrie. Tous les êtres d'exception ne sont-ils pas quelque peu des dégénérés, des morbides et des extravagants !

Vous étonnerai-je en vous disant que le sens physique ne parle guère en ce premier moment chez celui-ci. Il est certes trop entièrement perdu dans l'infini de son désir sentimental pour éprouver ces turpitudes de *la bête* dont parle l'Apocalypse. — Son désir est fait d'un impérieux

besoin d'isolement et d'envolée avec celle qu'il croit retrouver, dont il a tout à apprendre et à laquelle surtout il rêve très tendrement de raconter ces mille rêveries intimes, ces désirs de l'éluë, ces échos d'éloquente tendresse qui n'ont jusqu'alors été répercutés seulement qu'au plus profond de son cœur.

Vous connaissez la belle pensée de La Rochefoucauld : « Il en est de l'Amour véritable comme de l'apparition des esprits, tout le monde en parle et peu de gens en ont vu. » — L'*Amoureux* en question est un médium surnaturel et il fait apparaître cet oiseau rare, invraisemblable et méconnu. Comme tous les conquérants, il se montre au-dessus des conventions et des lois sociales, et son amour, jamais moyen, est fatalement dominateur et parfois même dévastateur. Alors que l'homme à femmes, le Don Juan voltigeur, papillon du désir qui effleure et ne pénètre pas, qui passe à surface d'épiderme parmi les victimes de ses caprices et qui, malgré ses appétits changeants laisse peu de regrets, rarement d'après souffrances de ses infidélités, l'amant inné devient, lui, le héros unique, fabuleux d'une vie tout entière.

Je ne vous cacherai pas que comme tous les anormaux, c'est, à bien des points de vue, un être sans pareil et qu'on ne saurait lui deman-

dér les honnêtes qualités et les allures douces et vernissées des héros de bergeries en pâte tendre de Saxe. C'est un *surhomme de proie*. Il loge, dans sa véhémence nature, tout l'arsenal tragique et dramatique des forts, des volontaires décisifs et des indomptés. Auprès de son amante, il montre de folles susceptibilités, des défiances nerveuses, des colères qui sont les coups de tonnerre des orages Jupitériens, une jalousie fière et timide qui enveloppe sa tendresse d'un voile sombre, une âpreté d'âme étrange le poussant à meurtrir en caressant, et aussi une bonté profonde et féline qui lui fait panser supérieurement les plaies qu'il a faites et boire les larmes qu'il a causées. Il entre peut-être quelque *sadisme* dans son cas, un sadisme involontaire, qui vient de ce fait qu'aucune passion ne va jamais sans souffrance et qui émane de l'éclatant soleil d'amour projetant de grandes ombres noires qu'il faut bien traverser.

Tout en lui est contraste, car, dans l'amour durable, tout doit être subitement contrarié, diversifié, métamorphosé pour complaire aux instincts migrateurs de la femme et aux inconsistances de sa folie intermittente. La personnalité de notre *amoureux* coule dans l'infini de sa nature comme un fleuve parmi les sites les plus changeants. Jamais la même, mais toujours éle-

vée, sa variété étonne, charme, stupéfie, dérouté la plus exigeante des créatures, car eût-il escamoté à son profit tous les dieux de l'Olympe, qu'il ne pourrait être plus surprenant, plus divers, plus étrange en tout genre. Jupiter ne devait point dans ses rôles à tiroirs s'affirmer aussi multiple, Hercule plus solide à l'attaque, Apollon aussi ardent, et Cupidon lui-même plus pénétrant, plus féminin, et plus captieusement persuasif.

Sa voix, tour à tour mâle, douce, câline, harmonieuse, enfantine même, émue dans sa vibration, devient aussi, selon les états d'âme, ferme, énergique, froide, mordante, terriblement cuivrée dans la volonté de l'expression. C'est une voix en un sens qui s'adapte à tous les registres de la passion, qui est agressive et caressante et qui s'entend aussi bien à exalter l'amour, à bercer les ivresses de la possession qu'à se rebeller contre les défaillances, ou à ironiser les caprices, les torpeurs, les expressions vagues et mornes ou les absences de cette éternelle Exilée qu'est la femme.

Chez ce Célibataire, voué exclusivement à l'Amour, il existe des dualités qui vont aux extrêmes. — Une fatalité, à laquelle il ne peut échapper, une puissance occulte, le font parfois agir. Une force supérieure le conduit sans qu'il puisse

toujours juger du mobile de ses actes et de ses paroles, car, comme tous les divinisés, l'*amoureux* prédestiné est un docile instrument dans les mains de la Providence.

Ce Protée insaisissable est idolâtré presque dévotieusement par toute maîtresse soumise à sa puissance dominatrice. D'ailleurs, croyez bien que les Anges seuls peuvent entendre sans se lasser la note unique et divine ; il faut à des mortelles des repoussoirs au bonheur qui s'affadit dans sa continuité. Douleurs, plaisirs, gaietés ou tristesses, tout vient de l'amour et se rapporte à l'Amour qui profite de tout. Notre anormal est donc mieux qu'un héros de roman romantique, car il a le génie de la mise en scène et de la décoration sur ce théâtre de boudoir et d'alcôve où, sans trêve, il improvise drames, comédies, vaudevilles, tragédiés, scénettes intimes, duos délicieux et romances. Poète et interprète toujours nouveau, toujours original, toujours capiteux et d'une saveur étrange et unique, c'est un polymorphe et un *inoublable*.

Le *Prédestiné* tient essentiellement de cet androgyne qui selon Joséphin Péladan peut être également Tristan ou Yseult et dont le caractère distinctif consiste dans un désir de perfection. « Il apporte dans le péché une idée qui est presque un idéal, une idée de lui-même

naturellement apothéotique, qui l'oblige à sentimentaliser son instinct et à spiritualiser son sentiment. »

— Votre *amoureux inné* me confond ou plutôt me confuse — semble me dire mon interlocutrice, — car après votre *féministe*, ce troisième type exceptionnel, anormal, fatal, tout ce que vous voudrez, me semble hors nature, fictif, illusoire et, n'était la complaisance que vous apportez à essayer de me le peindre, je croirais volontiers que vous vous gaussez de mon innocente attention ou que vous me traitez en *précieuse*, éprise de discours métaphysiques vaporeux et embrouillés.

— Pas le moins du monde. Notre crainte au contraire est d'être jugé par des « belles dames » vraiment trop évaporées pour la plupart. Toute l'humanité heureusement ne se trouve pas cantonnée dans des salons. — Notre *amoureux prédestiné* n'est pas imaginaire : il exista et existe sans doute à quelques rares unités aujourd'hui ; mais il s'est enfermé dans cette solitude morale qui devient, selon Renan, le lot obligé de tout être dépassant les autres par le génie ou par le cœur. Seulement, comme il fait partie des individualités archi-complètes, il ne s'avise pas, et il fait sagement, d'aller abaisser et abâtardir sa haute *personnalité* dans les contraintes de cette

société faite pour ratatiner et déformer tous les indépendants de pensée, qui ont eu la chance de grandir loin d'elle, et dont l'esprit ne se peut mettre au niveau des autres qu'en se déprimant et s'aplatissant contre toute saine raison.

— Mais, daignez dire — objecteront certaines curieuses — où et comment vivent ces fantoches dont vous nous parlez si vaporeusement, et même si fallacieusement ?

— Ils vivent là où ils aiment, dans cette solitude nécessaire à ceux qui veulent jouir de leur cœur, au milieu du désert aride, de la Thébaïde brûlante de la Passion qui met en état de profane ascétisme ceux qui, étant frappés de la grâce, ne songent qu'à sanctifier, à épurer et à cristalliser la flamme qui les embrase et les anime tout entiers.

Les âmes amoureuses, — sachez-le, incroyables et frivoles contemporaines, — les âmes éprises dont la Passion, « cette communion, » n'a fait qu'agrandir les ailes, ces âmes se dilatent au doux contact de la solitude animée ; elles s'apparcellent aux splendeurs de la nature et s'élèvent plus largement vers l'infini. Les passionnés souffrent cruellement dans vos milieux bruyants et superficiels des villes. En pleins sites sauvages, ils s'aiment grandis en plus de toute la beauté des rochers, de la mer et de la belle

indépendance lumineuse qui accompagnent leur bonheur. Il y a dans la nature une harmonie, une résonance, un frémissement qui orchestrent en sourdine tous les chants exaltés des amants grisés d'eux-mêmes.

Mais les mondains ne sont guère faits pour comprendre les profondeurs mystérieuses de la passion. Ils parlent d'amour avec *snobisme*, comme de sport, de théâtre, de galanterie, de randonnées d'auto ou de littérature. Le flirt seul est conciliable avec les exigences de leur vie élégante et vide. Ainsi que le remarqua le pénétrant et si savoureux auteur de *Thaïs*, l'Amour est la moins mondaine des passions, la plus antisociale, la plus sauvage et la plus barbare. — Comme la dévotion, l'Amour vient tard, nous enseigne Anatole France. « On n'est guère amoureuse ni dévote à vingt ans, à moins d'une disposition spéciale, d'une sorte de sainteté native ; une femme ne cède à l'amour-passion qu'à l'âge où la solitude n'effraye plus, mais les grandes amoureuses sont aussi rares que les grandes pénitentes, et peu de femmes mettent volontiers sur leurs poitrines délicates le cilice d'un grand amour. Je dirai plus, ajoute-t-il, c'est qu'une mondaine amoureuse dément sa nature et manque à sa fonction qui est d'être à tous comme une œuvre d'art. C'en est une, et la plus

merveilleuse que l'industrie de l'homme ait jamais produite. C'est un prestigieux artifice dû au concours de tous les arts mécaniques et de tous les arts libéraux. C'est l'œuvre commune, c'est le bien commun ; son devoir est de paraître ; aussi — conclut le remarquable ironiste — faut-il lui rendre cette justice qu'elle est terriblement attachée à son devoir. »

Il nous semble entendre quelque élégante soupirer : « Que ne dit-on pas de ces pauvres mondaines, — on prend des roses pour les fouetter ; on les méjuge, on les condamne, on les louange tout en les blaguant, le tout sans mesure, croyez-le bien. »

— N'allez pas vous plaindre ! — Les romanciers qui soignent leur clientèle féminine et assurent par là leur réputation, leurs ambitions, leur célébrité de salons où l'on cause plutôt qu'on y lit, les romanciers qui cultivent la vogue, *contre toute vraisemblance*, vous prennent très fréquemment pour héroïnes de leurs fictions et vous attifent mieux que la nature ne vous a faites. Mais leur naturalisme, croyons-nous, est en défaut. La véritable femme du monde est rarement à la hauteur d'un amour d'exception, soit de la part de notre *féministe*, soit du fait de cet

extravagant Célibataire prédestiné, dont l'apparence surnaturelle ne peut s'assimiler à votre conception. — La vanité, la frivolité, la vie affairée de la mondaine repoussent l'amour ou lui laissent tout au plus la valeur d'un passe-temps. Une femme toujours corsetée à en mourir, épinglée, ajustée, est si guindée par l'art et l'éternelle représentation qu'on ne trouve jamais chez elle place pour un abandon, une flexibilité ou pour une tendresse imprévue. Bien plus, au lieu de les élever et de les diriger vers le but sacré de l'Amour, tous les conseillers de leur adolescence leur ont appris à le regarder comme une chose folle et bonne à reléguer de leur vie toute faite pour le paraître et la *seule vanité*. Il s'ensuit que l'affreuse existence superficielle et vide qui emprisonne et *pneumatise* toutes les femmes du monde jusqu'à la pâmoison, leur masque également les horizons du cœur, et que ce cœur même devient incrédule, sceptique et sans aspirations vers ces *au delà* qui sont les terres promises de notre imagination. — Les conventions et les hypocrisies sociales qui les font souriantes et patientes pour toutes les sottises, les rosseries, les folies, les pitreries, les lâchetés morales qui défilent devant leur amoralité, ces bienséances ont éteint en elles la flamme des admirations et des indignations et peu à peu

ont muselé leurs franchises, leurs bravoures, jusqu'à leur féconde générosité.

En conséquence notre Célibataire phénomène ne saurait difficilement être admis dans votre *High-life*; il y serait ridicule et dépaysé et aurait peu de chance d'y rencontrer les buveuses d'infini auxquelles sa baguette divinatoire pourrait indiquer une source sans fond. Il faut ajouter que ce que l'on nomme le Monde n'est que le panache vaniteux de la société, un panache imbécile et sans but ni raison, comme tous les panaches. Assurément la cervelle est au-dessous et le cœur plus bas encore dans cette anatomie de la masse humaine qui est comme la vivante statue de Dieu. Il faut enfin protester contre cette image conventionnelle de la mondaine que tout romancier croit de bon ton et de suprême distinction d'afficher dans une œuvre passionnelle, et dire qu'à notre sincère opinion, celle-ci est très rarement faite et toujours mal outillée pour l'amour aveugle, dominateur, principal officiant de la vie du cœur. Il nous faut ajouter que toutes les femmes de la basse ou moyenne hiérarchie sociale, même celles qu'on croit ou juge exclues du monde « *Smart* », ont droit à la manne céleste et qu'il est non seulement injuste, mais puéril, de prétendre que la seule femme affinée, éclai-

rée, intellectuelle, délicate et propre aux enivrantes chatteries, soit précisément cantonnée dans ce fameux grand monde qui est, hélas ! si médiocraquement petit, indigent et mesquin.

— Quelle boutade d'intransigeance ! — Vous me feriez regretter d'avoir condamné ma porte pour donner audience aux représentants de vos trois groupes de Célibataires dont vous êtes en concluant l'interprète si acerbe et rébarbatif.

— Excusez-moi donc d'avoir en la chevauchant cravaché ma franchise ; elle est prompte à s'emballer et lorsqu'elle a pris le large, il n'est point de mors qui puisse la maîtriser. — Je hais les conventions sociales comme je hais le mensonge, les hypocrisies, les sottises, les opinions reçues. Ne me gardez pas rigueur de ma misanthropie mondaine et méditez cette observation que je vous décoche comme une flèche du Parthe trempée dans cette source de la solitude qui fait invulnérables les sages :

« Les passions vraies — a dit M. de Balzac — sont de belles fleurs qui font d'autant plus de plaisir à voir que les terrains où elles se produisent sont plus ingrats. » — Certains Célibataires *amoriculteurs* se sont obstinés à en faire éclore dans l'aridité du grand monde et y ont réussi. Ces *patients amoureux* sont dignes de demeurer

à la postérité, car dans cette horde policée, dont parle Byron, composée de deux tribus puissantes, les ennuyeurs et les ennuyés, les êtres saints et forts ne peuvent que passer sans s'y attarder ; les sentiments qu'ils y éprouvent n'étant véritablement qu'un amas d'aversions.

Le Célibataire par vocation sent tout le prix de l'isolement : son âme, craintive des contacts vulgaires et des poussières d'humanité, s'y rafraîchit, s'y redresse et y reverdit comme une plante desséchée dans la sérénité de la nuit.

« La solitude, a écrit Emerson, est la sauvegarde de la médiocrité ; c'est l'amie sévère du génie, l'abri froid et obscur où se forment les ailes qui le porteront plus loin que le soleil et les étoiles. Celui qui veut inspirer et guider sa race doit s'interdire de vivre, de respirer, de lire et d'écrire — le grand penseur eût dû ajouter d'aimer — sous le joug quotidien et usé par le temps des opinions de la foule. »

« On trouve toujours des complices pour descendre ; il en faut pour monter, dit avec une raison hautaine Péladan dans *la Science de l'amour*. Abdiquer son humeur et son honneur même, devant une fantaisie, voilà ce qui paraît le trait suprême de la passion aux contemporains ; ils conçoivent l'amour comme un désordre, au lieu qu'il doit être une harmonie pro-

fonde et maintenue où la volupté tient un rôle modérateur.

« Il n'est pas possible que le grand nombre puisse aborder jamais à cette rive fortunée où la passion ouvre des ailes d'ange ; parce que le grand nombre paye à la Nécessité ou à la Vanité un impôt de toutes les heures.

« Seuls les êtres, relevés par le destin du fardeau matériel, en résistant à l'opinion, peuvent s'engager dans cette voie d'élection où se font les chefs-d'œuvre de l'amour. »

C'est bien ce qu'interprète notre Prédestiné.

L'amour, c'est surtout la solitude à deux. Le Célibat largement interprété donne seul avec plénitude la puissance d'isolement que la Passion réclame. Le « *sur-amant* » que nous avons placé au Pinnacle du Paradis des Célibataires, et dont nous n'avons pu qu'ébaucher le Portrait, ne se rencontre pas davantage dans nos milieux mondains que l'aigle ne se voit dans les poulaillers, sauf comme « Ravisseur », et le lion au milieu des troupeaux ou parmi les animaux domestiques. Mais, de ce fait que le solitaire du Zénith et le Roi de la Jungle ne fréquentent pas les basses-cours, il ne faudrait pas conclure qu'ils n'existent plus. Heureusement il en reste encore quelques-uns pour notre consolation et celle de nos « *Consœurs* ».

LE CÉLIBATAIRE « AT HOME »

L'ANTRE DE L'OGRE
OU LE NID DES AMOURS

L'oiseau cache son Nid, nous cachons nos Amours

VICTOR HUGO.

Tout épicurien avisé et délicat cherche à tapisser avec un goût infini et aussi patiemment que savamment son logis personnel pour y donner asile aux mignardes amoureuses en quête d'un cœur à couvrir et d'une passion commune à faire éclore. Ce tiède intérieur, plaisant à l'œil frieux, évocateur d'intimités et de langoureux huis clos, doit avoir une physionomie inoubliable, un pur caractère d'absolue originalité, un charme de pénétrante harmonie esthétique révélant et recélant, dans ses moindres détails, dans ses ombres les plus mystérieuses, toutes les

qualités, les goûts propres, les affinités artistiques, les recherches de symphonique décoration et même les gammes poly-chromatiques correspondant aux prismatiques visions et aux rêveries du maître de céans.

Toute femme ayant une éducation de l'œil et sachant interpréter les symboles des décors mobiliers se peut ici argutieusement renseigner par elle-même tout autant sur la complexité des divers degrés d'estime qu'elle doit accorder à son galant que sur les nuances les plus fines de sa personnalité. Elle réservera donc son jugement jusqu'au sortir de sa visite inquisitoriale à la garçonnière de ce candidat d'élection à la durable présidence de son cœur.

En moins d'une heure, cette jolie fureteuse, instinctivement avertie du langage des choses, d'un regard analyste, précis, juste, dont la pénétration se subtilisera encore par la fièvre de connaître, aura inspecté le Temple et l'Autel, la niche de l'idole, et, depuis le meuble le plus magistral jusqu'au bibelot le plus futile, chaque objet aura parlé à sa vue, aura frappé son esprit, se sera cristallisé et classé avec netteté dans son souvenir, comme en un greffe de juge d'instruction. Elle pourra bientôt alors dans la solitude de son *pensoir* reconstituer à loisir, — sur la variété d'échantillons révélateurs cueillis au

cours de cette visite domiciliaire, — les qualités dominantes de distinction et de discrétion ou les défauts apparents de vanité, de fatuité, ou de faux goût du soupirant en instance.

Rien n'aura échappé à l'astucieuse créature, tout aussi bien dans l'ordonnance décorative générale que dans les dispositions des objets de la vie courante et de l'hygiène privée. — Elle saura, d'après le ton choisi pour les tentures et aussi d'après l'expression harmonieuse ou criarde de chacune des pièces du logis, si le rayon visuel du propriétaire a fait ses humanités et si sa délicatesse le porte jusqu'à la décadence voulue des colorations éteintes, des nuances étouffées et des dégradations meurtries.

Alarmée à l'idée de notes sauvages et banales, de bariolages vulgaires qui lui indiqueraient les dessous d'une nature polissée à fleur de manières, elle se rassurera peu à peu si rien ne la heurte. C'est alors qu'elle sentira pénétrer en elle, par cette simple science délicate des coloris conciliants et doux, comme une nouvelle déclaration d'enveloppante et compréhensive tendresse murmurée chaudement, sans que sa pudeur de sensitive en puisse être froissée.

Que ne lui révéleront pas ces bibelots éloquentes dans un intérieur d'homme à passé mystérieux ! Ces portraits accrochés au mur, ces

cartes jetées dans un vase de porcelaine, toute cette mise en scène voulue lui montreront sinon la simplicité et la modestie du moins le désir d'ostentation et de vanité chez un garçon qu'aucun besoin social ne sollicite à afficher ses relations, ses caprices ou ses amours.

Le logis ne séduira entièrement la visiteuse hors vulgaire, que s'il est d'apparence discrète et irrévélatrice des relations féminines ; s'il laisse plus deviner qu'il ne montre. Ce *homè* doit offrir un aspect suggestif, engageant, favorable à chacun des sens, et plutôt taquiner la curiosité que la satisfaire. Tout y peut sentir l'inspiration, le charme, le parfum de la femme dans l'allure fleurie, coquette, vibrante des choses, et rien ne l'y saurait positivement révéler. Le *Studio*, le *Bed-Room* peuvent y évoquer les parlures d'amour, les chuchotements tendres, les mysticités passionnées et rien cependant ne saurait y éveiller trop brutalement une idée banale et vulgaire de volupté ou d'hygiène sexuelle. Le lit, les divans, les sièges, — sans affecter un *jansénisme* poussé jusqu'à l'inconfortable ou à la sévérité des lignes inharmonieuses, — auront cependant plus de tenue que de débraillé. Le regard n'y devra découvrir ni des affaissements inquiétants, ni des empreintes en moule de Vénus, qui, pour une sensible délicatesse fémi-

nine au-dessus de la moyenne, seraient d'un irréparable effet. L'odorat n'y percevra davantage des senteurs capiteuses de tubéreuse, d'opoponax, ni de parfums à la mode chez ces dames de précaire vertu.

Il convient que l'atmosphère du *home* soit comme magnétiquement chargée du fluide personnel de son propriétaire. On sentira qu'il y vit, qu'il s'y plaît, qu'il y rêve, qu'il y nourrit des chimères, des ambitions d'art, des passions intellectuelles, des besoins de luxe sobre et réservé, ainsi que des désirs discrets de sultan clandestin. Mais la richesse tapageuse et vide sous son clinquant, le luxe de style-dentiste seront soigneusement expulsés des moindres recoins.

Le jour entrera largement dans ce Sanctuaire par de vastes baies pour donner la saine sensation de la féconde lumière; toutes les ouvertures pourront cependant être subitement voilées par de doubles ou triples stores de soies épaisses, duvetées, ouatées, étouffées, de foulards indiens chauds de tons comme de vieux vins d'Espagne, à moins toutefois que des vitraux aux antiques colorations ne viennent distribuer et multiplier l'éclat du jour extérieur en rayons de pierreries, donnant à toute l'ornementation du logis cet aspect d'oratoire sombre des anciennes chapelles gothiques.

La garçonnière est-elle sise, à l'entresol (ce qui était le rêve absolu et le suprême bon ton pour les élégants Célibataires qui furent les *jeunes premiers* de la *Comédie humaine*), la décoration devra alors répondre à la faible élévation des plafonds et au côté tiroir de l'écrin. Le sentiment d'art de la crypte byzantine conviendra non moins bien à ce lieu enfoncé et comme dérobé que le style *vieux sérail* de Stamboul, le genre *Escorial* ou l'austérité monacale et cellulaire. Si, au contraire, le nid est haut perché — comparable aux mansardes chantées par Béranger, — sous l'éclatante clarté du zénith, il ne pourra que se montrer frais et pimpant comme la chambre de Mimi-Pinson, égayée par les fleurs et par le pépiement des pierrots qui feront leur toilette sur la gouttière voisine. Des tentures rieuses et claires, des voiles de Gênes ou des toiles de Jouy, des meubles simples fleurant bon l'âme balsamique des forêts du Nord, y seront disposés au milieu d'un fouillis joyeux de jolis et modestes bibelots frustes et gais, poteries populaires, cristaux et cuivres accrochant la lumière, vases aux mâles matières, objets fleuris de polychromies synthétiques, tout ce qui peut composer une agréable palette de couleurs.

Plus cet intérieur sera original par sa somptuosité assourdie ou par sa grâce primitive, plus

il sera opposé au décor banal, à l'aspect blanc et au genre Trianon où les convenances de famille, sinon le décousu de sa vie, la font habiter, plus la femme plus ou moins mondaine ou indépendante sera intimement séduite, enfiévrée de curiosité ou baignée d'accalmie par la tranquillité morale qui se dégagera à son regard charmé de cette retraite calmante au regard et salulaire au cœur et à l'esprit.

Ces phrases si souvent faites et toujours agréables aux Célibataires vraiment séduits, ces : *Dieu ! que c'est gentil ici !* ou encore : *C'est haut comme le paradis, votre perchoir ; mais, cher ami, que c'est exquis !* — ces exclamations délirantes devant les menus bibelots du *home*, ces étonnements délicats de chatte flairant un gîte inconnu, ces roucoulements câlins, sinon ces interrogations mutines lancées à chaque instant devant certains souvenirs, certaines coquetteries dévoilées ou divers témoignages de goûts exceptionnels, incidemment surpris, toutes ces perquisitions successives de l'œil et du toucher, faites comme involontairement par la curieuse, lors de sa première visite, au milieu d'un mari-vaudage recherché et de minauderies attirantes, tout, dans ce premier dialogue intimiste, contribue à donner à cette rencontre dans un gîte de garçon un ragoût tout particulier.

Ces amusements esthétiques causent les plus savoureuses délices au Célibataire sybarite d'esprit et le transportent au septième ciel de la coquetterie amarivaudée, selon les principes de Crébillon fils et des galantes controverses d'autrefois qui, pour lui, disciple du Valmont des *Liaisons* —, sont les jeux attiques, nécessaires et piquants de la séduction.

Le Célibataire qui — aux heures qu'il accorda fiévreusement à l'ordonnance de son installation — n'eut point la hantise, la persistante préoccupation des chères camarades à accueillir par la suite dans cette niche à deux, où tous les feux follets de son imagination ont dû se combiner pour allumer partout l'esprit de caprice et de fantaisie personnelle, ce célibataire est indigne d'attention. Ce n'est qu'un homme à femmes de douzième ordre. Celui qui ne consentit à apporter ses plus menues attentions au capitonnage élégant, curieux et douillet de son nid, en vue de la couvaison de l'amour et des picorées de vie et d'action, à y distribuer à l'heure du Berger, celui-là n'est certes pas susceptible de comprendre les mystères des lentes éclosions du sentiment dans les cœurs craintifs ou désabusés, ni de sentir par quelles séries de préparations habiles, ingénieuses et savantes un aspirant

aux ivresses amoureuses suprêmes parvient à fixer son image et celle du joli nid qui l'encadre dans la mémoire si nettement positive, si prodigieusement sensible et fidèle qui est celle de toutes les gentilles filles d'Ève.

La nidification de l'oiseau de paradis nommé Célibataire ne saurait être opérée de sang-froid, pour soi seul, égoïstement. — L'idée de cette solitude envahissante, qui fait écouter et entendre tant de choses dans le creux et le vide de la vie, ne peut être toujours favorable à un homme jeune, sensitif, ardent. Irradié par tous les mirages de son désert et charmé dans l'intérieur de son être par le rythme de cette audition de sonates mélodieuses que son imagination lui fait entendre comme prélude aux féeries des prochaines amours, il pressent que seule la passion finit par déguiser somptueusement l'ennui inconscient ou raisonné de vivre.

Notre Célibataire féministe érige prudemment sa maison avec autant de pierres d'attente qu'il en prévoit d'urgentes. Comme il aime la femme aux trois temps du verbe et que sans cesse sa pensée circule autour d'elle lente ou rapide, tendre ou passionnée, vague ou précise ; comme il voit ou devine l'image de la déesse aussi bien en soi que hors de soi et autour de soi,

il ne fait pas un acte, il ne prend pas une décision, il n'affiche pas un décor sans penser qu'un jour peu lointain, espère-t-il, une petite voix câline et adorée lui donnera *quitus* approbatif.

Aussi, faut-il le voir à l'œuvre, cet enfiévré d'avenir passionnel ; il semble être l'architecte des houris et paraît pointer vers le ciel de Mahomet les minarets de sa religion féminine. Il travaille non seulement pour la chère maîtresse de l'heure présente qui viendra apporter son esprit décoratif et appliquer ses goûts de chiffonnage sur la première crudité des peintures neuves, mais aussi il songe aux hôtes migrants, aux colombes voyageuses, aux arondes de saison, qui, en des temps éventuels, ramageront voluptueuses et babillardes passagères auprès de lui, ne laissant au départ qu'une nichée de souvenirs parfumés.

Cette obsession spéciale d'instinctif féministe lui permet de créer, qu'il soit riche ou pauvre, par la toute-puissance de sa volonté ingénieuse, des petits palais enchantés, bien abrités contre la curiosité du dehors, d'une rare expression de plaisance, d'un charme qui encapuchonne le rêve dans le désir de demeurer céans et qui engourdit la visiteuse dans un bien-être capiteux. Tout y semble prévu pour que la vie s'y meuve sans soucis, et l'aménagement répond

en quelque sorte à ces petites maisons du dernier siècle, machinées et truquées à souhait pour le plaisir du cœur, des sens et du goût.

La domesticité, cette énervante école d'espionnage, qui met le maître en servitude de serviteurs pervers et indiscrets, est aussi complètement bannie qu'il est loisible, et la petite Reine convoitée, en inspection dans cet Empire, n'y trouvera qu'un tendre et dévot officiant prêt à lui servir seul les impromptus nécessaires. — Personne autre que Lui et Elle; en conséquence faculté de paroles et de chansons, libre cours donné à la folie rieuse et à l'oubli profond des convenances, des réserves, des pudeurs et des contraintes.

Tout un monde que ce logis fémininement établi ! Un monde ayant au centre son dominateur pour guide. Des livres, des vignettes, des dessins, des estampes, des bibelots à en perdre l'appétit de voir, des étoffes, des soieries, des statuettes, des faïences enrobées d'émaux délicats et des fleurs à profusion ; fleurs simples, mais joliment groupées et parlant aux yeux. Le tout curieux, singulier, étrange, amusant, unique, marquant le flair d'artiste et le goût de la trouvaille. Non pas des objets riches, des pièces de grandes collections, mais ces orphelins du goût abandonnés dans le Capharnaüm

des marchands de bric à brac et qui trouvent trop rarement, dans la grande famille des esthètes, l'audacieux appréciateur qui à peu de frais les peut les adopter avec la sûreté de son intuition, de ses connaissances et de son tact visuel.

A côté du beau, du curieux, voici l'extravagant ! La variété des fruits défendus à la femme, — être éternellement mineur d'après le décret de la morale à faux col. — Voici les œuvres légères de la gravure, les célèbres dépravations littéraires, les outrances intellectuelles, les visions de sensuelles priapées. Les curiosités pathologiques sont rangées à portée de la main sur l'arbre du mal, pour être montrées à ces amoureuses d'inconnu et leur prouver combien peu compliquées peuvent être les caresses humaines, malgré tous les casse-tête et les brise-reins imaginés par les Pythagores de la débauche, incapables de multiplier hors nature le grand acte primordial que l'amour seul peut parvenir à différencier et à magnifier.

Elles voient, elles jugent bien vite, les ingénues perspicaces, que ces sataniques recherches, ces *Ropsodies*, pourrait-on dire, à propos des eaux-fortes d'un maître du genre, ne méritent pas les flambées de punch qu'elles font monter parfois au cerveau, et que les angoissantes folies de ces étreintes, dont la complication ne mas-

que pas le cercle archi-borné des accouplements, ne sont que des incidents fugitifs en comparaison des longues caresses d'âme dont les vibrantes prêtresses d'Eros sont infiniment plus friandes.

Cependant, le Célibataire féministe possédera dans sa « Pharmacie de l'âme », comme il désigne sa bibliothèque, tous les poisons moraux dont il possède les antidotes, car il sentira, Lui qui veut être le premier, le plus grand, le plus fort, le plus invaincu de tous ceux que le destin peut réserver à une créature faillible, il sentira, dis-je, qu'il lui appartient de promener sa conquête sur toutes les routes et sentiers praticables et pratiqués au cours de l'histoire de l'humanité par les instincts pervers et la curiosité des voluptueux immodérés. Il montrera à son amante à quelles Colonnes d'Hercule le génie délirant des révoltés, qui ont voulu amplifier les moyens de la bête humaine, est venu aboutir et échouer piteusement devant la sereine, monophysique et invariable Nature.

Dans ce logis de garçon, dont l'imagination de la femme a fait, soyez-en assuré, un sérail très pervers, ouvert aux filles galantes et servant parfois de théâtre à des scènes désordonnées et décolletées, comme en signèrent Fragonard et Baudoin, un observateur ne doit jamais, sous peine d'être taxé d'hypocrisie, faire montre de

tableaux spécialement édifiants. C'est pourquoi, sans avoir à froisser le regard par des images friponnes mises en vedette, le célibataire avisé peut tenir en réserve un complet petit *enfer* de ces gravures et de ces livres qu'on croit terribles et qui sont, au demeurant, fort naïfs et vulgaires, rarement ingénieux, trop souvent grossiers, mais qu'une fille d'Ève, heureuse des dons divers de sa personne, aimera, tout en s'en défendant; à trouver là, ne serait-ce que pour ne plus avoir l'inavoué souci d'aller par la suite les quêmer ailleurs.

Au surplus, un subtil galant possédera par raison et comme *en cas*, dans son nid aux amours, tout ce qui serait susceptible de satisfaire, à un moment donné, les appétits les plus variés et les curiosités les plus singulières de ses amantes. Il devinera les désirs avant même qu'ils n'aient été émis et il surprendra les convoitises au berceau, afin de les allaiter aisément, sans attendre qu'elles grandissent et deviennent insatiables. — Il aura des goûters exotiques, des stupéfiants, des aphrodisiaques énervants, des éléments créateurs de paradis artificiels, des parfums introuvables, des adjuvants ou auxiliaires de voluptés, tout ce que la conception vagabonde et fantaisiste des investigations dépravées a pu, aidée de légendes chuchotées et de confidences

d'amies basées sur des *on-dit*, établir comme urgent à connaître, sinon agréable à essayer pour frôler le diable d'un peu plus près.

Pour espérer fixer une maîtresse jusqu'à devenir inoubliable, et pour donner une vaniteuse dénégation à la cruauté de cet axiome qu'une femme ne garde d'un homme même pas le souvenir des faveurs qu'il a reçues d'elle, un être, doué des qualités requises pour ce rôle écrasant, doit offrir tour à tour à son amie comme une gamme d'amours échantillonnées qui répondent à tous les types d'amoureux désirables. Après s'être incarné dans le libertin, dans l'Alcide, dans le sceptique dépravé, dans le fougueux jaloux, dans le fat mondain et dans l'exclusiviste solitaire, il abordera le jeu des Cœlio, des Antony, des néoplatoniques, des savants érotologiques et même des *psychistes* contempteurs des sens. Toute la lyre vide de ses cordes ou avec toutes ses cordes et au delà. Certains impulsifs n'ont aucune peine à sentir l'inspiration leur donner, à la venue de leur complice, l'allure et les intonations d'un personnage jusqu'alors inédit pour elle et dont la nouveauté la dépiste, l'excite, l'enfièvre, l'enrage et la charme à la fois. Mais ce sont là des procédés momentanés qui servent à jouer à *cachemusette* dans l'opinion qu'une amante cherche, en plein noviciat, à se faire de

son seigneur et maître, et celui-ci, par ce moyen, peut arriver, sous ces personnalités d'emprunt, à connaître et à revêtir de son mieux celle qui lui paraît convenir le plus sûrement à la nature, au sentiment et à l'esprit, au tempérament de sa Sultane désorientée.

La plupart des femmes aimées ou recherchées, dans les marges de la légitimité, ont à supporter chaque jour, pour parvenir dans les bras de l'amant, tant de tracas, de transes, de surveillances complexes; elles doivent, avant l'heure de l'assignation, donner de si grandes preuves d'ingéniosité pour détourner les soupçons, mentir si crânement à tout le monde, surseoir à tant de menues occupations domestiques, que celui qui attend l'une d'elles avec la seule fébrilité de l'impatience ne saurait montrer assez de reconnaissance à cette brave et vaillante petite intrépide qui sait arriver à l'assaut de ses lèvres à travers tant de périls et d'embuscades.

Aussi pour accueillir cette héroïne de l'amour, convient-il d'avoir emplumé le nid adultérin de son mieux, afin qu'elle puisse, dès les premières secondes de son arrivée, sentir qu'elle a laissé à la porte de l'aimé, ainsi qu'une meute dépistée en un sombre cauchemar, ses fatigues, ses défaillances, ses tristesses et ses écœure-

ments de *là-bas*, de chez l'autre, pour trouver enfin durant des heures trop fugitives, l'élixir de réconfort qui l'aidera à vivre encore, à se survivre jusqu'à l'heure, déjà espérée, de la prochaine entrevue.

Balzac, parmi tant de tableaux de maître brossés avec sa déconcertante méthode, a signé un petit sujet de genre qui est d'un réalisme charmant ; il s'agit d'un *départ pour le rendez-vous* et du *retour au logis*. Célibataires, mes frères, admirez la vie, le mouvement, la finesse de coloris de ce tableautin :

« Est-il un homme assez insouciant des mystères de l'amour pour n'avoir pas maintes fois admiré le pas léger, mince, coquet, d'une femme qui vole à un rendez-vous ? Elle se glisse à travers la foule comme un serpent sous l'herbe. Les meubles, les étoffes et les pièges éblouissants tendus par les lingères déploient vainement pour elle leurs séductions ; elle va, elle va, semblable au fidèle animal qui cherche la trace invisible de son maître, sourde à tous les compliments, aveugle à tous les regards, insensible même aux légers froissements inséparables de la circulation dans Paris. Oh ! comme elle sent tout le prix d'une minute ! La démarche, sa toilette, son visage commettent mille indiscretions. Mais, ô quel ravissant tableau pour un flâneur,

et quelle page sinistre pour un mari, que la physionomie de cette femme quand elle revient de ce logis secret sans cesse habité par son âme !... Son bonheur est signé jusque dans l'indescriptible imperfection de sa coiffure, dont le gracieux édifice et les tresses ondoyantes n'ont pas su prendre, sous le peigne cassé du Célibataire, cette teinte luisante, ce tour élégant et arrêté que leur imprime la main sûre de la camériste. Et quel adorable laisser-aller dans la démarche ! Comment rendre ce sentiment qui répand de si vives couleurs sur son teint, qui ôte à ses yeux toute leur assurance et qui tient à la mélancolie et à la gaieté, à la pudeur et à l'orgueil par tant de liens. »

N'est-il pas lumineux et juste, ce tableau Balzacien !

Un Célibataire passionné sent tout ce qu'il doit à la jolie frileuse qui arrive pour la première fois chez lui frissonnante, craintive et, cependant, décidée au bonheur. Il a calculé par quelle suite d'hésitations, de doutes et d'effroi du lendemain cette tendre amante a passé avant de s'envoiler et de suivre son désir plus fort que sa raison. — Il lui appartient de l'attendre avec l'état d'âme du communiant, dans une extase qui appelle l'envahissante plénitude qui tout à l'heure va tomber en son cœur. Aussi, dès sa

venue, est-il à ses pieds, bégayant des mots de gratitude, essayant de faire monter à ses lèvres toutes les actions de grâce qui s'élèvent, et se chantent en sa lumineuse félicité.

Tandis qu'avec un sourire de claire tristesse, mêlé d'espièglerie, de méfiance et de curiosité, elle le regarde, cherchant à analyser la réalité du bonheur apporté par sa présence, tandis qu'elle murmure, déjà prise, ces mots maternels que la femme prodigue d'instinct à ceux qui la peuvent rendre féconde, il est là, émerveillé, la couvrant d'admiration, de tendresse, serrant ses petites mains gantées et roulant sa tête sur ses genoux dans l'enivrement de la sentir un peu rassurée et d'espérer tout d'elle, sans que sa façon d'être la pousse à rechercher une victoire qui ne doit être gagnée que par l'imprévu.

Délicieux les premiers moments, alors que, dévoilée, sans manteau, revenue à sa nature fureteuse, elle jette un coup d'œil circulaire sur la chambre, comme si elle sortait d'un rêve de Belle au bois dormant ! — Il se fait un silence momentané, un de ces silences nécessaires pour bien rétablir l'harmonie entre les diverses facultés de l'esprit, et au cours duquel son regard avide, attentif, intrigué et interrogateur flâne sur les murailles, s'accroche aux portraits, aux statuettes, aux dispositions générales des tentu-

res et des meubles. Elle semble comprendre que ce logis, dont elle essuie et chauffe la solitude, peut devenir bientôt ce divin : « *chez nous* » qui renferme tant de douceur et de mystère pour des sincères complices d'amour. Aussi c'est avec des grands yeux d'enfant qu'elle procède à l'inventaire et, comme tout l'attire, elle se lève et passe la revue du home avec des moues délicieuses et variées. Elle lit les dédicaces des tableaux ou portraits, retourne les objets, soulève les couvercles des vases et cassettes, comme par mégarde, avec un : *oh ! pardon !* ravissant, et s'attarde tout particulièrement sur ce qui lui paraît révéler un passé féminin ou des souvenirs d'amourettes anciennes.

Les femmes préfèrent en art, aussi bien qu'en littérature, le joli et le sentimental. La chère néophyte admirera avec émotion les *pouponneries* du XVIII^e siècle, les meubles aux courbes grâciles, les groupes dans le goût de Clodion, les étoffes, les coussins, les *japoneries* claires qui font des fanfares de couleur contre les murs, et, devant chaque chose, elle formulera une appréciation timide, elle essayera d'une espièglerie taquine ou bien d'une ironie plaisante relative aux raffinements, aux allures coquettes, au côté *femme* du petit-maître de céans.

Ce n'est pas tout ; la jolie perruche voudra

visiter la cage au complet et apprécier le goût et l'élégance des moindres accessoires, et la promenade se poursuivra à travers les pièces, semblable à une procession qui ferait ses rogations à des autels rapprochés et divers. — Elle, intrépide par tactique, pour fuir les dangers des postures sédentaires sur ce brûlant terrain, inspecte le ménage mi-sérieuse, mi-enjouée, et lui s'agenouille devant chaque siège sur lequel il l'entraîne pour essayer d'ouvrir la petite guerre des baisers. — Il l'accompagne à droite et à gauche et, d'une voix vibrante d'émotion, il lui déroule et lui chante comme un ménestrel les poèmes sans fin de son amour. A chaque étape, il lui fait entendre combien doux il serait de vivre à deux dans cet asile qu'ils transformeraient en une chapelle mystérieuse où la flamme de leur passion, ainsi qu'en une lampe toujours allumée, brûlerait, éclairerait et apaiserait. Il ajoute qu'il la couvrirait de tant de languides tendresses qu'elle arriverait à ne plus sentir l'haïssable captivité de cette vie. Mais elle, rêveuse, ne dit mot, car l'amour d'une femme est encore plus voilé que son corps, et bien que ravie, les seins palpitants comme des ailes d'oiseau prenant leur essor, les yeux mi-clos pour aider au songe intérieur, elle se dérobe à l'émotion, à lui, à elle-même, afin de secouer une à

une toutes les plumes du nid enchanteur qui déjà s'attachent à elle.

Ces murs bariolés d'images et de tapisseries parlent à ses yeux ; elle les prend presque à témoin de la sincérité de ce qu'elle entend ! — N'ont-ils pas déjà été frappés par ces mêmes paroles, ces mêmes supplications, et n'ont-ils point vu se succéder tour à tour des âmes en détresse comme la sienne... Et la voici tâchant de sonder témérairement leur histoire secrète et de deviner le mystère de ce qu'ils ont vu.

Cette première visite d'une vaillante amoureuse chez un Célibataire digne des diserts soupirants de Marivaux, — si la psychologie tenue ne lassait pas nos contemporains, — mériterait certes d'être mise en scène avec précision afin de déterminer, ainsi que dans les comédies à scène divisée en deux, ce qui se passe aussi bien dans l'esprit très complexe du séducteur que dans le cœur troublé et ravi de la femme séduite.

Avec l'accoutumance des rendez-vous, peu après l'impérative et essentielle prise de possession, la garçonnière devient d'une animation radieuse. Tout y chante, y fleurit, y éclate ; la maîtresse y flotte subtilisée, pour ainsi dire, partout dans l'atmosphère ; absente ou pré-

sente, on retrouve son empreinte, son parfum qui est fait de l'essence de son bonheur. La pendule ne laisse courir son aiguille sur la piste des heures que pour y atteindre le seul but reconnu du temps : celui où elle arrive, folle, gaie, rieuse, une brassée de fleurs dans les bras et une nichée de baisers sur les lèvres. Elle va maintenant partout sans crainte, acclimatée, naturalisée chez lui. Tout ce qu'elle peut voler de temps au monde, à cette affreuse machine à faire le vide qu'est la mondanité, elle le lui apporte comme au seul recéleur capable de le lui échanger contre de la monnaie frappée à l'effigie de leur royaume. Elle vient comme une bourrasque boire sur ses lèvres la force de vivre jusqu'à demain ; elle aime à le surprendre dans son travail, sa méditation ou sa rêverie, assurée d'aimer, mais toujours incertaine d'être adorée et venant ainsi puiser une assurance de son pouvoir qui s'évaporerait trop vite au dehors, sous le vent du doute ou la chaleur du soupçon.

Ses jours emparadisés sont ceux où il lui est loisible de venir faire chez lui cette déjeunette intime à la sainte table de l'Amour, qui les met tous deux en exaltation de dialogue et de caresses et leur ouvre la perspective d'un après-midi qu'ils interdiront au soleil d'éclairer, afin de pouvoir s'adresser dans l'ombre de leur sanc-

tuaire recueilli tous ces mots chuchotés qui ressemblent à des prières, et toutes ces prières mutines qui ne sont que des soupirs. — Le soir de ces jours d'ascension dans l'infini, à l'heure de la séparation qu'ils retardent pas à pas, étreinte par étreinte, ils éprouvent affreusement la lassitude de vivre, malgré le bonheur et peut-être à cause même de ce bonheur. Ils perçoivent, dans la désespérance de se quitter, que tout s'achève en une seconde et que l'amour est comme le frère de la mort, car il en donne le goût prématuré, car il repousse avec révolte le galop indomptable du temps. Ainsi que l'effrangement des années, ils pressentent déjà cette horreur de la vieillesse qui leur fait désirer d'être cueillis tous deux insidieusement par la Dame à la faux pendant un baiser parfumé de verdure et aromatisé de jeunesse.

Mais ces entrevues azurées que rien ne trouble dans l'accordance des tendresses et l'échange des mots les plus nuancés de douceur, ces heures sereines sont parfois suivies d'orages imprévus ou voulus qui mettent le nid en oscillation et font craindre tous les désastres. Ces querelles, quand bien même, ne tiennent pas contre un sentiment solide et l'amour vite les apaise ou les surmonte. En outre, on peut dire qu'elles sont nécessaires à l'aérosphère morale comme la tour-

menté à l'aérosphère physique de la terre. De là une nécessité, presque une urgence de légères brouilles chroniques, dont la crise se résout en larmes et détend l'état nerveux que produit à la longue l'éréthisme passionné et vibrant des amants. — Un célibataire capable de mettre en pratique cette pensée d'un néo-philosophe : — *On n'est plus fort que la femme qu'à la condition d'être plus femme qu'elle*, un pénétrant observateur du sphinx, sait faire naître en temps opportun, à la seconde même nécessaire, la scène pondératrice de l'amour, scène d'orage tumultueux qui, par sa seule déflagration, est susceptible de rasséréner l'ambiance électrique dont le courant enveloppe leurs deux personnalités saturées de plaisir jusqu'à la fadeur, et dont les pôles sont d'une sensibilité voltaïque.

Cette scène, l'ami la provoque, la conduit, l'alimente ; il en pousse l'aigreur jusqu'à telles limites où il puisse juger de certaines pensées secrètes et rancunières de sa maîtresse, dont l'émportement fera monter l'expression libérée à ses lèvres.

Il existe dans l'évolution de ces troubles amoureux, ainsi que dans la crise des tempêtes, une heure silencieuse, terrible de mutisme et d'inquiétude, où l'un et l'autre, croyant avoir tout brisé irrémédiablement, se regardent à la dérobée,

s'épient, se détaillent, s'analysent comme s'ils ne s'étaient jamais vus et cherchent déjà à recueillir les armes nécessaires qu'il faudra, pensent-ils, déployer contre l'oiseau fugitif dans le vide du nid qui suivra la rupture.

L'amant muet essaye de découvrir nombre de défauts à celle qui s'habille, décidée à partir; il cherche déjà à se consoler de ce qu'il va perdre, il pense à l'indépendance reconquise, et il s'efforce de fomentier en son âme toutes les rébellions qui lui donneront le courage de ne pas céder à l'heure décisive du départ. — Elle, fébrile, met ses gants avec plus d'impétuosité que de hâte, campe sa voilette dans un joli mouvement de torse irrésistible, et d'un pas qui veut être ferme, dont l'allure est résignée mais qui tient au sol du logis par tant de liens infinis, se dirige vers la porte et tend la main en disant un *adieu* qui vient de la gorge et qu'un spasme du cœur dément aussitôt — Les pleurs arrivent bien-faisants, lourds, pressés, cataracteux, au milieu du tonnerre des sanglots oppressés. C'est l'instant béni des réconciliations, où il semble que l'amour se soit renouvelé avec une expression plus fraîche, plus violente, plus aiguë! — Tous deux se prennent, se pressent, se sentent comme s'ils avaient cru vraiment être irrémédiablement perdus l'un pour l'autre. Ils s'émerveillent de se

retrouver, de s'enivrer encore du miel de leurs baisers mêlé au sel de leurs larmes. — Tout à l'heure, il n'y a qu'un instant, étaient-ils assez enfants de penser que ce pouvait être fini à jamais, fini N... I, *ni* comme cela, pour un mot, pour un geste, une boutade! — Aussi, à l'avenir, ils se font promettre l'un à l'autre de s'observer, de ne plus s'aigrir et de s'aimer davantage et sans fin, alors même qu'ils penseraient encore ne plus devoir s'aimer par simple dépit de s'adorer toujours.

Ah! que la bonne Ninon de Lenclos — cette exquisite amoureuse — avait raison d'écrire : « L'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt de finir par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui, tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime, il languit, il expire. »

La garçonnière, en ces jours de bataille, prend, après les traités de paix, les aspects les plus riants ; les amoureux y jettent des regards reconnaissants aux objets familiers ; ils s'attendrissent sur ces meubles, ces bibelots, ces serviteurs confortables, témoins de leurs exploits, qu'ils allaient avoir l'ingratitude de quitter ; et dans leurs yeux, vivifiés par la rosée des pleurs, tout leur joli nid se reflète gaiement, tandis qu'ils psalmodient, lèvres à lèvres, l'esprit reconnais-

sant, les longues aînées des paradis retrouvés.

Une femme poète, M^{me} de Sartory, n'a-t-elle pas chanté le raccommodement avec un joli sentiment, malheureusement boiteux par les vers, et dont l'image poétique seule fait le charme :

Ne renoncez jamais aux raccommodements ;

Ah ! gardez-vous-en bien ! le bonheur des amants

N'existe qu'autant qu'il varie.

L'hiver fait valoir le printemps ;

L'azur du ciel plaît mieux parsemé de nuages,

Et qui n'a jamais vu d'orages

N'a jamais joui du beau temps.

Le logis du Célibataire est comme un théâtre ouvert à l'art ambigu des scènes les plus intimes et au milieu duquel se déroulent les plus palpitantes émotions humaines. Ce logis, ce théâtre à duos où ni l'ennui, ni la banalité mondaine, ni les vains papotages ne pénètrent, mais qui demeure aussi inviolable que le sanctuaire du libre arbitre et des discours confidentiels, mérite d'attirer l'attention de son régisseur et d'être machiné à ravir pour l'éternelle surprise des yeux et des sens. C'est une scène pour féeries à transformations qui doit être munie des changements de décors, des provisions matérielles et de tous accessoires ainsi que des trucs nécessaires pour les occasions prévues ou imprévues de la vie de garçon.

Ce logis apparaît aussi tel un confessionnal fait pour les chuchotements, prières, contritions et absolutions, et aussi comme une haute citadelle d'amour dans laquelle le souvenir veille et d'où l'espérance interroge lointainement l'horizon. Il faut se sentir capable d'y soutenir de longs sièges contre l'ennui, les amis, les curieux, les indiscrets et les serviteurs, de telle sorte que les amants assoiffés d'eux-mêmes puissent essayer d'y tarir leur source de vie en restant prosternés sur la claire fontaine où ils se mirent avec extase et complaisance, des jours et puis des jours, dans l'oubli complet, profond, incomparable, des êtres et des choses.

Ce nid sera la tour d'ivoire mystique ouverte sur le ciel et murée au monde, où la passion grandira en secret, se sentant protégée contre la profanation de l'opinion. Ce sera également la chapelle prête à l'adoration ; les cierges y seront allumés, le sanctuaire paré, les fleurs renouvelées, l'encens sans cesse volatilisé dans l'attente de la créature béatifiée, et les sièges profonds et moelleux, faits pour rêver ou pour aimer et être aimé, pourront servir aussi bien aux mélancolies qu'aux joies actives ou passives des corps, aux langueurs, aux morbidesses et aux mortifications de l'esprit.

Toute femme douillette et amoureuse sortant

du nid délicatement ouaté d'un Célibataire digne de pratiquer et de sanctifier l'amour, doit éprouver — malgré l'énergie et la plénitude de son activité morale — l'ennui de se remettre à vivre de la vie de tous et sentir la profonde lassitude des recommencements de chaque jour. Elle gardera, en dépit du bruit, des distractions, des amitiés et des satisfactions extérieures, la sensation d'un philtre absorbé dans un palais féerique dont elle emporte en soi l'image et qui constitue comme un cadre merveilleux à l'icône de son idole.

Dans ce nid elle aura mis tout son bonheur aussi bien dans la réalité du présent qu'en espérances d'avenir. C'est pourquoi, dans les froideurs des relations grises, lorsqu'elle sera éloignée de ce chaudet d'ivresses, elle y songera avec un engourdissement de plaisir alangui, comme les enfants assoupis songent aux berceuses délicieuses de leur couchette quand leur petite âme, déjà lasse des bruyants plaisirs éveillés, aspire à s'envoler aux silencieux pays des doux rêves enchantés.

LES AMIES ET LES COMPAGNES

DES DAMES ET DAMOISELLES
DANS LA VIE DE GARÇON

Il n'est de triste Célibat que le Célibat
du cœur.

C: BACHI.

Chesterfield crut devoir confectionner, avec le fruit de sa Philosophie acquise, tout un volume de Lettres adressées à son fils sur la conduite à tenir dans la vie. Mais, comme l'expérience est un habit qui ne se fait que sur mesure et ne peut s'échanger fashionablement, les vêtements portés par autrui ne se conformant point à nos épaules indépendantes, il serait assez curieux de connaître quelle fut, dans la voie de la morale et du sentiment, la vie du jeune lord si longuement stylé par un père évi-

dèment trop prévoyant et insuffisamment sceptique sur la valeur des conseils.

Ce grand épistolier du Royaume-Uni eut le souci de prémunir son illustre rejeton contre les « séductions du sexe », dont il avait été victime. — Ses avis relativement aux écueils de Cythère sont d'un esprit solide, mais d'un dédain trop accentué, et ce qu'il dit des femmes prouve que la société distinguée mais archi-frivole et vénale qu'il avait parcourue lui avait fourni des spécimens d'étude d'une inconstance et d'une utilité très généralisées dans son monde.

« Des femmes, — écrit-il à ce fils si épistolai-
rement éduqué, — sont des enfants d'une large
et bonne crue; elles ont de la parole, de l'esprit
quelquefois, mais le bon sens ou le raisonne-
ment, je n'en ai jamais connu de ma vie qui en
eût ou qui agit et raisonnât vingt-quatre heures
de suite; — la moindre passion, le moindre
goût rompt sur-le-champ leurs meilleures réso-
lutions, — leur beauté, négligée ou contredite
quelques années plus tard, enflamme à l'instant
leurs petites passions, et déränge tout le système
moral de leur conduite qu'elles avaient arrangé
dans leurs moments raisonnables. — Un homme
de sens joue avec elles, les flatte, les amuse,
comme il ferait avec un enfant, mais ne les con-
sulte jamais, ni ne leur confie des secrets inté-

ressants, quoiqu'il leur persuade souvent qu'il le fait. C'est la chose du monde qui flatte le plus leur vanité : elles aiment beaucoup à se mêler dans les affaires qu'elles embrouillent et gâtent presque toujours. — Justement persuadées que les hommes en général ne les regardent que comme des jolis bijoux, elles adorent cet homme qui leur parle sérieusement et qui paraît se confier à elles et les consulter ; je dis : qui paraît, car les hommes faibles les consultent en effet, le sage ne fait que le semblant. Aucune flatterie n'est trop forte pour elles ni trop dégoûtante. Elles avalent tout avec avidité. Vous pouvez flatter une femme sur un goût supérieur dans le choix de son éventail. »

« Ces secrets, ajoute Chesterfield en post-scriptum diplomatique, doivent être inviolables si, comme Orphée, vous ne voulez être mis en pièces par tout le sexe. »

Peut-être nous illusionnons-nous, mais il nous est avis que cette recette Chesterfieldienne dut ne produire aucun efficace effet sur le jeune dandy, fils naturel du Comte, né en 1732. On nous affirme qu'il en usa, tout à rebours de son but.

Pour assagir un jeune homme à son début dans les plaisirs de la vie élégante et mondaine, un père agirait plus sagement en exaltant dans l'entendement de son fils toutes les exquisités de la

femme et en le mettant plutôt en garde contre le premier sentiment que pourrait lui inspirer leur indéniable frivolité. La teneur d'un avis sur la nature du sexe, au pied duquel, — lui devant nos mères, nous tombons tous infailliblement, comme d'honnêtes capucins de cartes, — devrait être, pensons-nous, tout à fait contraire au fragment qu'on vient de lire et voici à notre sentiment *la lettre à faire* :

« Les femmes que tu trouveras sur ta route, écrivions-nous au jeune néophyte, mentent rarement à leur réputation qui est de constituer la plus délicate et la plus fine moitié du genre humain : mais cette finesse, complice de leur beauté, est leur arme principale contre leur faiblesse et leur timidité. Il nous apparaît naturel qu'elles aiguïssent l'acuité de l'une et s'emploient à conserver l'état fragile de l'autre. La vulgarité de l'homme leur fait une guerre acharnée, et ne pouvant toujours employer la grâce, la délicatesse, l'émotion ou la prière pour se défendre, elles doivent de toute nécessité recourir à l'art de la ruse, à l'adresse du stratagème, à la lâcheté du faux-fuyant. — Avec une âme plus mobile que la nôtre, des organes plus frêles, elles sont rarement systématiques, mais toujours à la dictée du moment. Soyez assuré que, sans la femme, l'homme, ainsi qu'écrivait Chateaubriand, serait

rude, grossier, solitaire, et qu'il ignorerait la grâce qui n'est que le sourire de l'amour. Le rôle de la femme est de faire éclore et épanouir autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

« Aimez les femmes qui toutes ont le génie du cœur ! — La tendresse n'a pas en dehors de son sexe de source aussi profonde, le dévouement d'abandons aussi sublimes, le sacrifice d'actes plus spontanés et désintéressés. — Aimez-les, ce sont les roses de la vie, dont le parfum fait oublier les épines, et dont la beauté scintille et charme comme les couleurs opalines et les prismes de l'aurore. Aimez-les pour leurs charmes intérieurs et extérieurs, pour les agréments du corps et la tendresse du cœur, en raison même plutôt qu'en dépit de leurs caprices, de leur bizarrerie, de leur vanité, de leur jalousie et de leur humeur changeante comme le temps.

« Elles forment l'homme et l'investissent délicieusement du Sacre de la virilité avec le premier baiser d'amour qu'elles nous procurent ; elles lui donnent conscience de sa force en confessant leur propre faiblesse, et ceux-là seuls qui sont impuissants à les fixer se vengent sottement de leur déconvenue en invoquant leur inconstance et leur légèreté.

« Donnez-vous tout entier à la femme et adorez-la surtout jusque dans ses défauts plutôt que de vous appliquer à les blâmer. Elle seule vous initiera au secret de vivre, de mourir et de renaître toujours plus savant, plus subtil, plus souple, dans les connaissances du grand livre humain. Si vous les servez sans bassesse, avec cette mâle énergie dont l'autorité séduit si fort leur sentiment grim pant, amoureux de la robustesse, de la vigueur et de l'abri que leur procurent celui sur qui elles se plaisent à s'attacher, vous trouverez toujours en elles la sollicitude, la grâce, le bonheur, la douceur enveloppante et la consolation. Vous conviendrez, sur le tard, que le plus exquis, le plus embaumé, le plus capiteux, le plus profond, le plus durable et valable, — pourquoi même ne pas ajouter : — *le moins trompeur* des plaisirs et des ivresses dont le destin ait fleuri votre route, est encore dû à la femme, sans laquelle les hommes, semblables à des loups, iraient errants, sauvages, barbares, cruels, aveugles à la charité et sourds à la pitié. »

Voilà, croyons-nous, ce qui serait à dire à un adolescent encore inexpérimenté. Lui apprendre à aimer, à connaître, à approfondir et respecter la femme, ce serait l'initier sainement à la beauté, à la grandeur, à la science de l'amour.

II

Les freins, qui tendent à réprimer le fougueux et instinctif élan des jeunes hommes vers la femme, sont plus nuisibles que nécessaires au bien de la société. Toutes les prétendues barrières élevées contre la galanterie et les garde-fous déployés par les parents avec plus de vigilante sottise que de perspicace logique sont, sinon inutiles, tout au moins contraires au but soi-disant moral que ceux-ci se proposent d'atteindre.

Les jeunes gens, au sortir des fétides prisons scolaires dans lesquelles tant de turpitudes s'élaborent, ne peuvent que gagner, même au contact des filles, ces vieilles frégates-écoles sur lesquelles on apprend tant bien que mal à naviguer vers l'Océan équatorial de l'amour, à cette époque où l'on est encore en rade familiale et où l'on ne peut ni louvoyer ni vraiment concevoir et prendre l'orientation à sa guise.

Dans ces premiers voyages de cabotage sur ces balancelles omnibus : la *Belle Gueuse* ou la *Petite Volaille*, le jeune aspirant assure son maintien en dépit des nausées, des vertiges, des jalousies et des rivalités de bord. Après quelques années de croisière et d'escales dans

nombre de ports du pays de *Tendre*, il est en état d'entreprendre un voyage de circumnavigation et de stopper à son gré là où la brise l'aura poussé. On ne peut pas dire qu'il soit encore pilote consommé ; en tout cas, est-il déjà familiarisé avec le roulis, le tangage, les surprises et les naufrages possibles, des mers *érographiques* et peut-il doubler les caps des tempêtes et étancher raisonnablement ses avaries.

C'est à ce moment, avant même d'aller s'aérer, s'aguerrir et faire tête à tous les vents debout du large, que ces hommes qui n'ont encore rien connu de la liberté et dont l'émancipation commence à peine, ces écoliers d'hier qui ont été esclaves des parents et des pions, et qui peuvent manifester normalement toutes les curiosités vis-à-vis d'un monde qu'il leur reste à sillonner, abandonnent pour la plupart leurs droits à la vie qu'ils ignorent, à l'amour qu'ils méjugent, pour s'enfouir sans transition et à contre-sens, avec une aveugle sottise dans une nouvelle frégate légitime toujours à l'attache et socialement baptisée « *le Mariage* ».

Les uns nomment cet acte de considérable folie, *enterrer la vie de garçon*, et d'autres, par une métaphore plus amèrement ironique encore, *faire une fin*. C'est *enterrer la vie d'école* qu'il faudrait dire, ou bien *signer son renoncement*

au commencement, car ces ex-potaches ne savent rien du libre arbitre de l'existence *célibe*, et cette *fin qu'ils font* est la négation de leur indépendance dont ils allaient enfin, pour la première fois, sentir l'agréable et l'infinie caresse.

Tous ces néogames qui entrent en situation maritale et en charges diverses croient apporter dans le mariage des sentiments pondérés par la vie antérieure, et se jugent capables de conduire et de dresser les ingénues petites vierges qu'on leur livre et dont ils ne soupçonnent même pas le premier maniement.

Pauvres, pauvres fols ! Vous tous, blancs-becs de l'amour, qui, ayant passé subitement du réfectoire de collège à la brasserie du Pays Latin, de la couchette du dortoir au lit à geindre de la prostituée, pensez, sans autre stage, pouvoir parler chastement d'amour à une novice, et jeter solidement les bases d'une famille avec l'incompréhension qui vous reste de la science de la femme et de l'art de la guider et de la faire *vôtre*.

Ce sont cependant ceux-là, quelques années plus tard, pères de famille, bons citoyens et bourgeois, coqs en pâte alourdis et cocus récidivistes, qui, avec des rires entendus, des chuchotements gras et des petites mines à gifles d'ancien Mayeux irrésistible, vous parleront de

leurs bonnes fortunes, du beau temps d'amour et des délirants plaisirs de leur joyeuse vie de garçon. — Pauvres diables ! De quelles indigentes passades ne font-ils pas cas !

La *vie de garçon* ! l'image évoquée par ces trois mots dans le souvenir des neuf dixièmes des hommes se trouve représentée par ces six ou dix banales années étranglées entre la fêrule du professeur et les liens et devoirs de l'hyménée. Temps morose, nourri d'ivresses bêtes et factices, de griseries sans raison et de jouissances neutres et impersonnelles ; heures incolores au cours desquelles la jeunesse n'est encore que de la gaminerie nigaude et sans mâleté, nuits où les sens ne s'exaltent guère davantage, au contact de la femme, que par la continuation d'un vague onanisme passif dont le jeune évadé des geôles universitaires et trop longtemps interné n'est pas encore déshabitué.

La *vie de garçon* cela ! — La *vie de garces* tout au plus ! Dans ce paradis peuplé d'hôtels garnis, de gargotes frelatées, de bals publics, d'estaminets galants, d'excès sans passion, de maladies de la *Vénus cuisante*, de gueuleries sans esprit et de surmenages imbéciles et sans but, excès d'appétit d'un sexe déchaîné aux tables d'hôte de l'amour frelaté, il faut être doué d'une persistante naïveté ou d'une imagination

idéalement décorative pour garder de cet âge ingrat d'autres idées que celles qui interdisent de confondre la gourme avec la chevelure, le poulet avec le coq, la saoulerie avec l'ivresse aimable et le coït hygiénique avec l'amour-Passion.

Ce n'est pas de cette *vie de garçon* vulgarisée par tant de bourgeoises générations confites comme cornichons dans le vinaigre du mariage qu'il sera question ici ; car l'étudiant n'est pas plus le Célibataire que le conscrit n'est le Légionnaire, l'apprenti l'Ouvrier, le grand séminariste le Prêtre. A tous ces candidats à la fonction, il faudra la consécration de l'exercice, du travail ou du vœu. — La *vie de garçon*, selon notre vision de l'existence réelle, n'est inaugurée qu'au sortir des initiations morales et physiques qui concourent à déterminer la maîtrise de l'homme, c'est-à-dire, aux approches de la trentaine. — A cette époque seulement l'esprit s'est acquis une complète notion des idées et des êtres ; l'âme alors s'est quelque peu forgée et meublée ; les sens se sont attelés au sentiment et ne vagabondent plus comme des poulains dans des prairies de vaine pâture. L'horizon commence à s'étendre plus au loin et se dessine plus nettement, vu de cette altitude du sixième lustre de l'existence. C'est vraiment l'âge heureux de l'homme,

celui où se peut affirmer parfois son indépendance absolue, où il guide sa puissance et dicte ses volontés. Jusqu'alors il était en tutelle dans la grande famille humaine qui vient de l'émanciper.

En conséquence de cette suite d'états provisoires dont il peut enfin se sortir, notre Célibataire organise sa garçonnière avec l'individualité dont il ose hardiment personnaliser tous les divers caractères. — Il s'installe avec quelque goût et recherche, en vue de la maîtresse en titre et des belles amies en espérance. Décidé à fuir toutes les chausse-trappes du mariage et à mépriser les petites souricières appâtées qui semblent braquées de partout sur sa libre allure, il considère que son siège est fait et, de sens mûri, il divise ses journées entre les soins élégants et coquets de sa personne, ceux de son art, de sa science ou de sa profession libérale ou autre et les concessions qu'il doit faire au monde, aux amis et au plaisir.

La question des femmes apparaît donc de première importance dans cette *vie de garçon* désormais vraiment établie ; d'autant plus importante que l'Amour aura été chez les déterminés misogames la principale raison primordiale du Célibat. C'est pourquoi dans ces pages dédiées aux Célibataires qui entretiennent le feu sacré sur l'autel de Cythère, il nous appar-

lient, sans prétendre pousser l'étude au delà du sommaire, de nous essayer à établir la classification des femmes et damoiselles de différents états et conditions sociaux qui peuvent fournir à nos amants par dilection des échantillons à peu près parfaits pour leur florilège de féministes.

III

Y a-t-il des femmes spécialement pour Célibataires ? On ne pourrait sans niaiserie émettre un aussi pitoyable paradoxe. La spécialité serait l'immense généralité, car il n'est pas de classe sociale qui puisse réellement refuser son tribut au savant séducteur décidé à soustraire à la vie la part de bonheur qu'elle lui dispute. — Le Coran dit qu'il faut avoir au moins quatre femmes pour en trouver une de bonne santé et de belle humeur ; cette observation est d'une saine vision et digne de la pittoresque morale orientale. Le garçon qui aime à délicater ses sensations dans les parfums, les charmes, les grâces et l'esprit des femmes veut être en même temps assez armé de toute part pour déjouer les perfidies possibles et se consoler des mécomptes de l'une par l'ardeur sentimentale de l'autre, ainsi que par la floraison épanouie

d'adorations cultivées dont il a su former les plates-bandes de son chemin triomphal.

Comme il est libre, qu'il a évité la funèbre cérémonie du mariage afin de conserver intacte sa puissance d'agissement et donner tout le champ nécessaire à ses caprices, il se garde avec prudence des popotes continues qui conduisent fatalement à ces liaisons à la colle forte qui sont souvent pires que l'hymen légitime et qui aboutissent irréparablement au veule trépas de l'amour et aux obsèques de l'indépendance. — Il consent donc uniquement à s'adonner à ces mariages au pastel, légers, gracieux, veloutés, éclatants de fraîcheur, dont la coloration est d'autant plus irisée qu'il n'y a été déposé aucun fixatif, et sur lesquels le temps apporte plus de douceur mélancolique, plus de blondeur vaporeuse et de séduction discrète et fine que d'écaillage ou de bitume.

Le vrai Célibataire estime que l'amour est un sport très élevé, difficile et incompris. Très volontiers il émettrait cette opinion qu'on ne doit accorder chaque jour ou chaque nuit à sa maîtresse plus de temps qu'on en donne à ses randonnées d'auto, à ses survols planés, ou à son maître d'armes sur la planche des assauts. Lorsque durant quelques heures, sur le terrain brûlant de l'escrime d'amour, on a fait des

appels, brettillé, engagé, dégagé, boutonné, allongé des bottes plus ou moins secrètes, plastronné sans relâche, exécuté des feintes et évolué par ripostes de quinte ou de sixte jusqu'à fausser son fleuret, il est permis, si l'on veut demeurer en forme le lendemain, de ne pas prolonger la séance. Cela n'empêche pas l' amoureux comme « la fine lame » de porter partout en soi le sentiment de *l'engagement* et de vivre avec le souvenir constant des brillants assauts du jour et la fiévreuse attente de ceux du lendemain.

L'habitude, quand des occupations journalières dominantes ne viennent pas morceler sa continuité, creuse sûrement la fosse de la passion la plus ardente. L'habitude laisse voir de trop près la chambre de chauffe et les engins de transmission ; elle tasse, concentre, amalgame, *nougatise* la vie dans une pitoyable cuisson.

Le garçon, voulant diviser pour régner, agit en monarque éclairé, fidèle et reconnaissant. — Sa situation libre l'autorise à toutes les franchises vis-à-vis de ses vassales souveraines, et il s'efforce de n'être jamais prisonnier de ses promesses et aucunement traître aux premières déclarations, liasses de paroles à ordre que les femmes vous présentent par la suite si souvent à l'acquit. Conséquemment, sans conter fleurette de banale manière, notre misogame demeure un

soupirant sincère, prévoyant, honnête, qui ne saurait promettre dans l'échange vital plus qu'il ne donnera. Il confesse la caractéristique de sa nature, de ses péchés mignons, de ses défauts outrés, de ses intransigeances, sachant bien que la bravoure morale étonne, bouleverse, puis passionne les pécheresses. Il ne cèle rien de sa vie, tel un franc propriétaire ne dissimulant aucun des ennuis de la maison qu'il occupe ; il en dit les incommodités, les défauts architecturaux, les fausses distributions, les charges et les hypothèques qui la grèvent, les expropriations qui la menacent. Ainsi notre capitaine de franchise ouvre portes et fenêtres toutes grandes à la vérité du regard qui veut être pénétrant dans son être moral. Il montre la place précise qu'une femme peut occuper dans sa garçonnière, tout en faisant valoir celle réservée à l'amour en son cœur. Cette place, il ne l'exagère pas. Il déclare même que la reconnaissance a des droits imprescriptibles dont ses maîtresses de la veille ou de l'avant-veille peuvent à leur guise ne pas laisser tomber les actes en désuétude, et contre lesquels la jalousie serait mesquine et intolérable. Il ne reconnaît ni l'échéance de *toujours* ni le terme ridicule de *jamais* ; il n'abdique aucune grandeur et ne veut régner sur aucune mesquinerie d'interprétation de conventions toutes sentimentales.

IV

La vie de garçon, dans ces conditions acceptables, est un Éden dont il est le Dieu, l'homme et le serpent tout à la fois, mais un serpent fier et pattu, comme le premier tentateur avant sa condamnation à ramper sur la terre. — Les Éves ne font pas défaut à ce Paradis où l'entrée leur est aussi libérale que la sortie, et dont elles ne subissent les lois omnipotentes qu'autant qu'il leur convient de s'y soumettre. — Les descendantes de la première pécheresse ne sont toutefois capricieuses, indociles et insaisissables, que lorsqu'elles peuvent dire, ainsi que cette *fleur de potin* du grand siècle, M^{me} de Sévigné : *Il vaut mieux envoyer paître les hommes que de les y conduire.* — Lorsqu'elles sont fixées sur ce point que l'homme n'est point corvéable et qu'il n'a rien de conforme à la placidité des ruminants, elles s'assouplissent normalement, car si elles sont tendres à capter, l'attache qui les maintient doit être solide, polie et inflexible. Un penseur a pu dire de ces êtres flottants : « Ce sont des draperies légères, agréables et charmantes qui ne se fixent qu'avec des clous solides et un puissant marteau. »

Le Célibat, mieux que les tracasseries du Divorce, permet de remédier à tous les malentendus. Rien de plus aisé que de dénouer les situations fausses et les convenances incompatibles. S'il y eut erreur réciproque, tout est sans délai réparable avec un peu d'esprit et de logique. Les affreuses tortures du bague marital sont évitées aisément au garçon ainsi que les attentes d'une libération par consentement mutuel. — C'est par leurs amours que les femmes fournissent leur mesure exacte dans la vie libre, car, au contraire du mariage qui affiche la femme sous la raison sociale du mari et qui la met en vedette au théâtre, dans les salons, les diners, les villes d'eaux et tous les milieux mondains, le Célibat, même encore aujourd'hui en dépit de nos mœurs plus libérales, pour le moins à Paris, clandestine forcément la maîtresse. Il laisse moins de champ à son ostentation, mais plus d'intimité et de bonheur à ses aspirations d'heureuse pénombre et de solitude.

Le garçon prévoyant, éclairé, amoureux et correctement galant, évitant de compromettre l'élue de son cœur, dissimulera en public ses relations avec tout le tact voulu. Sous aucun prétexte il n'ouvrira les portes de son intimité passionnelle à ses amis les plus proches. Vis-à-vis de ceux-ci, bien loin de leur fournir une

piste, il saura, avec une habileté rare, égérer leur soupçons aux antipodes de la vérité. Bon vivant, rieur, aimable et primesautier, le Célibataire philosophe saura masquer ses amours réelles avec toutes les jongleries des fausses amourettes sans conséquence et des passades fictives jetées en pâture à la curiosité de ses compagnons de fête et même de ses fidèles camarades cantonnés dans le domaine d'esprit et d'esthétique.

Le bonheur d'aimer et d'être aimé, la couvaïson de tendresses sont choses si fragiles et si frileuses qu'il leur faut l'hermine et le silence comme aux divinités hiératiques. Pour conserver intactes les enveloppes protectrices de cet heur enivrant, il appartient à l'amant de veiller sans relâche sur la zone neutre qui les doit entourer. Celui qui a dit : « L'amour s'ennuie d'être heureux », était un solennel imbécile. Il s'exaspère, au contraire, de ne l'être jamais assez, et ce qui le menace est dans les ambiances et provient de tout ce qui n'est pas *elle* et *lui*, du monde qui guette, de l'envie qui observe, de la calomnie prête à jeter ses salissures et ses toxines, de la contrainte qui est imposée aux amants dans les rencontres hors de chez eux, de tout ce qui ressort des complications de la société pour des êtres qui n'ont pas voulu se soumettre à certaines lois absurdes, dont la méconnaissance

crée contre eux une coalition d'inimitiés de tous les contribuables payant patente aux doctrines ainsi qu'aux préjugés.

Remarquez ces bouteilles isolantes à la mode et qu'on nomme *Thermos* ou *Magic*. Elles conservent leur calorique au delà de ce qu'on imaginerait possible, par l'unique raison que le vide est fait autour de l'enveloppe qui contient le breuvage chauffé. Elles nous offrent l'image des passions qui se maintiennent ardentes hors du temps que les gens du monde supposeraient imaginable.

Quelle que soit la situation indépendante de ses maîtresses et alors même que celles-ci osaient fièrement porter au cou un collier de chien perlé du nom de leur maître, celui-ci agira toujours avec la plus élémentaire prudence en ne divulguant jamais ses relations féminines.

Une femme éprise d'un homme, assez compliqué pour être à ses yeux semblable à un Univers toujours inexploré, ne peut ni sentir le poids de la solitude, ni concevoir avec lui l'ennui sous quelque forme que ce puisse être. Simplette ou cérébrale, nerveuse ou flegmatique, ardente ou vaporeuse, elle sentira sans cesse aux côtés de *son aimé* cette candeur heureuse, cette rêverie imaginaire, cette crainte inquiète de le perdre, ce calme profond comme l'oubli, sinon ce plaisir

inépuisable qu'ont deux amants de parler d'eux-mêmes éperdument, sans penser aux redites, sans songer aux complaisances du détail, car de tous les humains qui échangent des observations sur le *moi*, ce sont les seuls sincèrement intéressés. Leur *Moi* à Eux ne fait-il pas qu'une union de deux *moi*, et lorsque l'un d'eux dit : *je*, n'éveille-t-il pas aussitôt vivement l'attention de l'autre, en ouvrant, pour ainsi dire, comme une lucarne de curiosité sur sa propre personnalité ?

V

Les femmes qui peuplent la vie de garçon répondent assez exactement aux différents et caractéristiques types de nos célibataires précédemment décrits. Jusqu'ici, nous n'avons, avec un parti-pris excessif peut-être, envisagé qu'une seule spécialité de misogames exceptionnels et parisiens, délicats, observateurs, sensitifs et amoureux de la femme par la cérébralité, le cœur, les sens et aussi par cet *amour de l'Amour* qui caractérise tous les vrais féministes. — Nous avons ainsi, contre toute logique, éclairé au détriment de la masse un groupe très restreint de *psycho-gynécophiles* — (il faut bien se décider

à forger le mot) — et nous avons omis tous ces gaillards sanguins, musclés et cambrés qui — selon le mot de la génération qui s'en est allée avec le romantisme, — accrochent les cœurs du bout de leur moustache. Abandonnons donc pour quelques moments notre personnage de prédilection, et, puisque la majorité montre une aveugle tendance à confondre l'amour avec la galanterie, traversons en courant quelques milieux de Célibataires viveurs, jouisseurs et vainqueurs, dont les principaux atouts dans le Jeu de l'Existence sont la valeur sexuelle, la vanité, le goût du changement, la prodigalité et l'oisiveté relative.

Les plus nombreux sont les *Sensualistes*, hantés éternellement par des visions pornographiques, et qui vont le nez au vent, flairant aux entournares les modernes ribaudes, ainsi que font les gourmands aux soupiraux des restaurants. — Pour ceux-ci, rien de ce qui constitue *le sexe* n'est à dédaigner : servantes, filles de rues, matrones et rôdeuses de tout ordre les gantent à merveille. Ce qu'ils demandent, c'est ce que Montaigne nommait des « garces à jouir », de *belles cheminées de chair fraîche*, des appas à pleine brassée, des manières et du langage sans façon. Après quelques heures, non

pas de caprice, mais de simples accordailles physiques et sensuelles, ces glorieux priapistes quittent *leur particulière* qu'ils ne reverront plus guère, et ainsi, au jour la journée, ils augmenteront la liste incolore de leurs bonnes fortunes plus aisément que certains chasseurs n'enfilent des chapelets d'étourneaux.

D'autres moins primitifs, — le nombre n'en est pas toutefois très considérable parmi les garçons de trente à quarante, — sans être aussi hâtifs dans leur choix, ne sont pas d'essence beaucoup plus relevée et pratiquent le *flirt ambulant* à travers boulevards, places, avenues et cours publics. Assez bellâtres d'apparence, très convaincus de leur puissance attractive, ils abordent les dames solitaires, les flâneuses et les petites demoiselles avec ces phrases courantes et vieilles comme les Ponts-Neufs, qui amorcent encore tant d'aventurières inconscientes qui n'y regardent pas de si près. Ces mousquetaires galants qui surtout se recrutent parmi les employés de nouveautés ou de ministère, parmi les clercs de toute nature qui font des pas hygiéniques au sortir de leurs prisons juridiques, administratives ou politiques, montrent généralement un langage d'où le sentimentalisme est exclu et qui laisse apercevoir des sacrifices flatteurs et fascinateurs, comme *l'argentez-vous-*

même de l'économie domestique. Ils réussissent une fois sur dix avec d'aimables petites femmes, ahuries parfois le lendemain, d'avoir cédé la veille. Quelques-uns d'entre ces trappeurs de la rue qui sont des « Célibataires du commun », comme aurait dit Restif de la Bretonne qui fut de ceux-ci, se spécialisent soit dans les jeunes ouvrières qui, vers la huitième heure du soir, quittent l'atelier de couture ou le magasin, soit dans la déclassée rêveuse qui recherche la fraîcheur nocturne des promenades, soit dans l'étrangère ou la cosmopolite très faciles et agréables, disent-ils, à cueillir aux environs des grands hôtels, des Eden-Palace ou autres lieux de réunion, et qui, étant inconnues, n'ayant rien à aménager, peuvent accomplir un ou deux petits pèlerinages à Cythère en compagnie d'un amoureux positif et d'aspect résistant qu'elles ne reverront plus jamais, ce qui pour elles constitue une garantie sérieuse.

D'autres encore — ceux-ci déjà plus cérébraux, plus coquets, plus subtils — s'approvisionnent de femmes sans avoir, ainsi que les précédents, à trotter, semblables à des chiens en rut sur la chaussée boueuse avec tous les désagréments de cette pénible chasse aux jupons. — Ils demeurent donc au logis, ces sybarites, et, sans trouble ni fatigues, ne cultivent qu'une seule classe

de chercheuses, *les femmes des « Petites Annonces »*. Ce sont bien des Contemporaines, ces créatures qui savent user de l'immense vulgarisation du journalisme pour y glisser leurs appels à l'amour et leurs cris de détresse physique ou morale. Ici point de pudeur : les libellés sont courts et laissent peu à deviner, mais, comme il se rencontre parfois, parmi ces quêteuses d'aventures, mieux que des filles entretenues, des détraquées ou des roublardes de tous milieux, le Célibataire curieux de meubler son nid est donc excusable d'y rechercher à loisir, sinon une affection, du moins une suite de surprises imprévues, d'émotions inédites et d'observations très souvent étranges, drôlatiques, originales et intéressantes.

La soupirante qui emploie le truc des « Petites Annonces » est, le plus souvent, fleuriste, modiste, dactylographe, institutrice, gouvernante, pianiste en rupture de cachet, aventurière de la Riviera à moins que ce ne soit quelque bourgeoise affolée, de la race féconde, de celles que les physiologistes de 1850 nommaient *la femme incomprise*.

Notre célibataire peut toujours pressentir en elle une curieuse intellectuelle... voire même une neurasthénique. La teneur de certaines insertions comme *Ève s'ennuie, qu'on lui écrive,*

M. R., Bureau Z ; — ou bien : Jeune dame, seule, se dévouerait, s. v. p. Billet de Banque N° X ; ou encore Hironnelle cherche un nid, etc. Ces insertions, disons-le, sont un appât pour le rêveur ; les aspirations et la curiosité nourrissent l'imagination, cette embellisseuse d'inconnu.

Le garçon, lecteur assidu des « Petites Annonces », écrit donc à ces sondeuses du Destin sincères, vicieuses ou névrosées, et, pour peu qu'il ait du charme et du soleil dans le style, il attire à lui ces émigrantes, promptes à s'envoler à tire-d'aile vers l'abri qui leur est offert. — La Petite Annonce, cependant traquée et limitée par la morale effarouchée, menace d'envahir nos mœurs galantes, car elle est commode, ingénieuse, discrète et satisfait à ce besoin de renouveau qui trouble incessamment l'imagination et les sens des damnés de l'inquiétude d'amour. Elle aide aussi à ces rencontres recherchées dans les salons de lecture, les stations d'omnibus, les salles des pas perdus des gares, à ces prises de possession parmi les ambulantes tendresses des fiacres, aux rendez-vous en des chambres d'hôtel à l'heure, et, de plus, elle fournit aux plus louches prostituées l'occasion de se faire séduire sous le domino de l'anonyme, dont ce moyen les sauvegarde, pour un temps, des mépris familiers de leur courant négoce. Ainsi agis-

saient naguère, aux anciens bals de l'Opéra, les filles, échappées des maisons closes, mimant à ravir les Célimènes coureuseuses d'intrigues.

Il y a encore aujourd'hui les *Maisons d'Illusions*, ou Maisons de rendez-vous, qui surabondent et sont riches en occasions de dames de tous âges et de toutes conditions sociales ; celles-ci cherchent à équilibrer leur modeste budget tandis que l'époux ou l'ami officiel gagne sa vie dans quelque bureau d'affaire ou quelque charge publique. Ce sont les changeants sérails d'Occident, les *Salons d'amour libre* dirigés parfois par des mondaines en déconfiture, qui doivent être surprises d'observer combien ça les change peu de présider à ces réceptions spéciales si semblables aux réceptions des *trois quarts de Monde* qui constituent la société actuelle.

Tels autres Célibataires, libertins reconnus, don Juans professionnels, n'ont jamais eu à se soucier de la question des femmes en leur vie. Consacrés de bonne heure par la passion violemment affichée d'une mondaine ou d'une demi-mondaine, ils ont toujours exercé depuis lors un immense pouvoir de séduction rayonnant autour d'eux. Une légende faite de rivalités célèbres s'est formée qui les enveloppe, les fait idoles, et ne leur laisse que le loisir de jeter le mouchoir parmi tant d'esclaves volontaires des

salons, car les femmes n'aiment comme les chiens que les aliments qu'on leur dispute. Souvent ces hommes ne sont ni des féministes, ni des *amants d'origine*, ni des Apollons, ni même des Hercules, mais ils ont fait naître la coqueluche dans le monde frivole où ils se sont imposés, et les brebis de Panurge, mieux encore que les moutons, sautent toutes à la file dans le gouffre où l'une d'elles a sauté, pour voir le loup, ce fameux loup, qui parfois n'a plus la dent assez longue pour les croquer. Les femmes, vis-à-vis d'un libertin attitré, éprouvent, a-t-on dit, un sentiment de *rédemptorisme* analogue à celui que les hommes ressentent vis-à-vis d'une courtisane qu'ils voudraient relever de sa couche publique. Cela peut être vrai; mais chez le rédempteur mâle ou femelle, il s'ajoute surtout à ce désir la vaniteuse espérance de parvenir à fixer l'instable, et l'orgueil de garder pour soi seul un être dont chacun prétend se recueillir les moindres faveurs. — Un cheval difficile a autant de succès, et pour les mêmes raisons, auprès des sportsmen entendus.

D'autre part, certains vieux garçons se font encore un principe de rendre courageusement des politesses à fond de peau, et sans rechigner, à des dames très mûres, très flasques et très blasonnées qui, pour de tels bons offices, les

patronnent, les chauffent, et les font éclore à la vie galante. — Aussi, en échange de ces vieilles chairs liquéfiées dans le corset, dont ils ont eu à supporter le gélatineux assaut, ils récoltent par la suite, grâce à la reconnaissante fanfare de la douairière, des gerbes de carnations superbes et rebondissantes au milieu desquelles ils se plaisent à oublier le ranci parcheminé de leur première attaque. — C'est ainsi qu'un hommage à une honnête dame vaincue de la vie conduit, — dirait Brantôme — un brave gentilhomme sur le chemin de victoire orné de douces, mignardes et gentilles pucelettes.

Quelques-uns de nos misogames n'apprécient dans le Célibat que la complicité de l'adultère et s'appliquent de leur mieux à jouer le rôle du *bacillus cælebs* dans l'organisme matrimonial. Aux yeux de ceux-ci, — évidemment très doués pour la compréhension de la vie inquiète, qui est peut-être l'une des plus agréables à supporter, — l'émotion du braconnage ajoute bien des piments au plaisir de la galanterie. Aimer une femme qui est tenue et *gendarmée* par un mari à cheval sur la loi, la posséder dans les transes, la restituer à son légitime propriétaire encore toute pleine de soi, avec la saveur capiteuse du fruit défendu et ne pas se soucier de la surveillance de l'arbre du mal, vivre en fraude et con-

naître ou plutôt faire connaître la sensation troublante du péché, être chéri et grandi par la continuelle comparaison avec le minuteur, ne craindre, en raison de la force des choses, ni le cramponnage, ni la communion de deux existences, pouvoir se dire opprimé et émettre des vœux qu'on sait impossibles, montrer des horizons qui sont illusoire, être diplomate avec le mari et cabotin avec l'épouse, cette contrefaçon de l'amour, cette pitrerie avec toutes ses hontes, ses misères, ses cachotteries, sa perversité, sa basse lâcheté, conviennent à certains Célibataires bien mieux que les nobles situations largement campées en plein soleil de l'honnête et simple nature.

Les Célibataires cependant sont en très grande majorité les *Bernard l'Ermitte du mariage* ; ils s'introduisent au logis dès qu'ils y sentent bruire le creux conchyliologique, et bien souvent le mari lui-même les convie à rétablir à domicile un équilibre faussé. — Balzac a montré avec sa large gaieté tourangelie cette philosophie rabelaisienne du mariage, dont le comique a diverti les compères et commères de plus de cent générations de conteurs. Cela n'empêche pas l'institution de prospérer dans l'univers. « Le monde est aux flegmatiques », disait Machiavel. — Le monde, quoi qu'on fasse, restera donc orienté vers le

mariage, et les Célibataires seront longtemps encore les parasites des gens mariés.

VI

Nous devons parler même de ces garçons prédestinés à l'antique sagesse du primitif *conjungo*, qui, pour demeurer libres d'esprit, de pensée, d'allures et indépendants, tant intérieurement qu'extérieurement, prennent en tutelles de jeunes gouvernantes qui ont un pied dans leur lingerie, un autre dans leur literie, mais sans pouvoir prétendre à aucun apanage dans leurs préoccupations, leurs relations ou leurs affaires générales ou privées. Ceux-ci pensent que le proverbe aztèque doit être mis en pratique, qui affirme cette vérité universelle : *La femme doit rester dans la maison comme le cœur dans la poitrine*. Ces amis du libre arbitre sont généralement des laborieux cérébraux, des dominateurs qui se plaisent à rêver, à penser ou à produire de belles œuvres dans un recueillement attiédi par un dévouement d'amour. — Très envoûtés par l'incessant chuchotement interne des idées, par le ronron des conceptions encore mal éveillées ; absorbés dans de continuels soliloques de théoriciens ou d'utopistes, ces Célibataires heu-

reux, très en dedans, forcément distraits, ont besoin d'une compagne zélée, attentive, diligente, qui les aime jusqu'à veiller sur leurs sorties et qui mette tout idéal de bonheur dans le sacrifice journalier consenti à ces prêtres de la science ou de l'art.

Le devoir d'une femme, disait Colin d'Harleville, est dans la complaisance. On pourrait ajouter, sa grâce principale est dans la douceur, son triomphe dans le dévouement, ses mérites véritables dans la bonté, la délicatesse, la légèreté aimable et l'enjouement naturel. Les Célibataires qui ont fait le tour des convenances sociales, qui ont bu l'ennui au commun abreuvoir mondain, qui ont retroussé les dessous des coquettes, intrigué avec la jeune fille roublarde et déjà catin, défloré les vicieuses, ceux qui, d'autre part, ont *dépardé* à fond les cabotines, dépisté les chercheuses, affolé les cérébrales, documenté les littéraires, auréolé les vaniteuses et dompté les dominatrices, se retrouvent au bout de la route assez las, tristes et désillusionnés, et si cette vie de *jeu de bague* ne leur a pas trop démoli les moelles et dispersé le jugement, ils peuvent proclamer que la seule femme pour laquelle le cœur d'un mâle sainement constitué puisse battre hardiment la charge sans ridicule, c'est encore la femme simple et de goûts

domestiques, dans le bon sens du mot, cette suave fleur d'humanité délicate et fragile, dont la faiblesse courageuse implore notre appui, dont la câline douceur apaise notre rudesse, dont la grâce est un franc rayon du ciel.

Cette femme simple est de plus en plus introuvable dans les classes dirigeantes ; il faut descendre souvent jusqu'aux laborieuses roturières pour trouver des créatures de cette belle race française, saines, prosaïquement reposantes, bien que plus poétiquement imagées que tout autres ; bonnes naïvement et ayant juste, avec toute la grâce requise, cette pointe d'élocution familière, imagée ou primitive, sans aucune vulgarité, qui est nécessaire pour apporter un piment à la phrase et une libre allure au dialogue.

Cette rare compagne est de celles dont on fait les reines d'intimité, la seule qui puisse communier en une vie d'harmonie avec un homme supérieur, celle qui, par sa bienveillance et sa pitié, semble jetée entre l'homme et le destin pour amortir le choc du malheur et adoucir les amertumes dont la Providence emplit notre coupe. — Tour à tour, enfant mutine, chatte caressante, vraie cascade de gaieté perlée, amoureuse ardente et prête au sacrifice, distillatrice de sentiments délicats et enjoliveuse de tendresses variées ; tour à tour maternelle, protectrice,

calmante, pitoyable, plus attachée à nos souffrances qu'à nos plaisirs, cette femme normale, non avilie par la mondanité, nous anime, nous console, nous rafraîchit, nous détend les nerfs, nous désarme l'esprit, nous décrotte de la boue vaseuse de notre dégoût récoltée au dehors, nous décuirasse de notre orgueil, nécessaire au combat, nous délasse enfin de la vie en nous ramenant à la naturelle confiance et à l'instinct de notre serein et primitif humanisme.

La femme simple est, par son tempérament même et par son génie d'harmonie pacifique et de dévouement, une thaumaturge bienfaisante de l'amour. D'un mot, elle apaise les irritations, d'un geste elle endort les violences, d'un sourire résigné elle change en tendresse les clameurs et les levées de glaives de la colère. Avec elle, plus de ces précautions de langage, de ces entortillements de sentiments qu'on prodigue aux précieuses, aux névrosées et aux basbleus qui déteignent ; plus de ces observations psychiques qui empoisonnent les plus franches chevauchées amoureuses avec les terribles perturbées, les insatiables curieuses, les scéniques comédiennes et les perfides rouées.

La femme simple n'absorbe pas tout le gélatino-bromure du cerveau que l'on gaspille si immodérément et avec tant d'inconséquence.

en compagnie des perverses, des morphinées, des mystérieuses, des artistes, des tempéramenteuses, tous genres de femmes qu'on peut représenter comme des Danaïdes prêtes à engouffrer les virilités physiques et morales des générations montantes et descendantes.

La femme simple s'applique à ne faire souffrir son amant ni dans ses instincts, ni dans ses pensées, ni surtout dans cet idéal d'élévation de l'homme que les poupées articulées de la haute coquetterie se plaisent à abaisser si sottement. — Si celle-là n'est pas positivement la Muse inspiratrice, elle n'est pas celle qui effraye l'inspiration; elle frôle d'une caresse l'esprit en gésine, et, discrète, épargne le bruit au penseur. Les bonnes créatures qui règnent par la douceur et la gaieté ont d'autant plus de pouvoir qu'elles s'en arrogent moins. Elles ne sont ni assez inquisitrices, ni assez torturantes ou vaniteuses pour s'insinuer dans la vie intellectuelle de l'ami adoré; elles se contentent de le voir heureux, dispos, *bien en train*, et sentent qu'un long regard éloquent seul peut ne rien détruire dans cette lente élaboration des idées qu'un futile bavardage de caillette évaporée mettrait aussitôt en déroute.

VII

— Ah çà mais ! — s'écrieront certains lecteurs — cette apologie de la bonne fille nature nous semble un éloge déguisé de *l'heureux ménage* ou de la *vie uxoriale* souriante et vertueuse, telle que la représentèrent les faiseurs d'estampes anglaises vers 1820 ! — Qu'ils se détrompent ; la femme simple ne tient généralement pas à faire reliaison officiellement et à décorer des petits fers de la légitimité les liaisons qu'elle a brochées. Si des enfants ne sont pas venus réclamer de sa dignité un état civil, elle se soucie comme d'une fadaise, elle l'indépendante et la *zutiste* de la forme — des verdicts de l'Opinion et elle pense que la meilleure façon de ne pas s'immiscer aux horreurs et morbides ennuis du monde est encore de lui tourner le dos. — Il lui paraît que son dévouement, son abnégation, son esprit de sacrifices s'exercent mieux en l'état libre que sous les fausses garanties maritales..., et puis elle ne peut se l'imaginer Lui : mari... ni se voir Elle : épouse. Ainsi attifés, ce ne serait plus Eux ! — C'est avec tant de bonheur que, pensant à son amant, elle dit d'elle-même en se gargarisant l'esprit du plaisir

de le répéter, ce mot qui lui semble si doux, si généreux, si frondeur de convenances et si crâne : *Sa maîtresse!... Je suis sa maîtresse!!*

Ces compagnes de Célibataires sont de toutes provenances sociales, car on ne sait pas assez combien les femmes françaises ont de ressources dans le cœur et possèdent dans l'esprit des besoins d'élégance et de finesse! Toutes, quoi qu'on en puisse penser, constituent une aristocratie. Il n'y a rien de « peuple » chez elles.

« Nos ouvrières qui ont tant d'esprit, de goût, de dextérité, écrivait Michelet, sont la plupart distinguées physiquement, fines et délicates. Quelle différence entre elles et les dames des plus hautes classes? Le pied? non. La taille? non. La main seule fait la différence, parce que cet unique instrument de travail et de vie est gonflé douloureusement et crevé d'engelures. A cela près, la même femme, pour peu qu'on l'habilte, c'est M^{me} la comtesse autant qu'aucune du grand faubourg. Elle n'a pas le jargon du monde, elle est bien plus romanesque, plus vive; qu'un éclair de bonheur lui passe, et elle éclipsa tout. »

Elle éclipsa tout, en effet, dans la vie de certains misogames, car la bonté d'âme l'anime et le cœur chez elle marche bien avant l'esprit. — Quand vient le soir de la vie, qui, selon le délicieux mot

de Joubert, apporte sa lampe avec soi, le Célibataire, dont on se plaît si souvent à nous peindre l'âge mûr et la vieillesse si terriblement désemparée, sans foyer, sans amis, sans famille, trouve, au contraire, auprès de la femme simple un refuge préférable à tous ceux qu'aurait pu lui donner une existence monogame chargée d'odieuses familles et brevetée s. g. d. g. — On ne manque point de lancer, il est vrai, ce mot dégoûtant de vulgarité que le vieux garçon finit toujours par *épouser sa cuisinière* ; c'est là une fausse monnaie d'hostilité sociale qu'on aime à se passer de droite à gauche contre cet ennemi commun, ce galeux, ce pelé qui a su éviter, envers et contre tous, l'obsédante angoisse du mariage ; mais soyez assuré que ce sarcasme facile cache plus de dépit que de réprobation de la part de ceux qui fonctionnent sur les rails à voie étroite du *Social Conjungo Company*. — On n'épouse pas toujours sa cuisinière, — et puis, d'ailleurs, serait-ce si bête et si répréhensible ! — Mais on cuisine l'existence à sa guise sur le feu doux d'une ou de plusieurs anciennes passions qui se sont conservées chaudes comme des braseros d'Orient. — L'homme à femmes qui n'a connu que des passades ne laissant trace ni au cœur ni dans l'esprit, et dont tout le souci a été d'accroître le nombre et la variété de ses conquêtes, au détri-

ment de leur profondeur et de leur durée ; l'homme à femmes, alors qu'il n'est plus qu'un barbon gâteux, traînant de drôlesses en fillettes ses visqueux désirs et ses droits à l'assistance ; l'homme à femmes, cet invalide de la chair, mais non pas de l'amour, à normalement la fin la plus hideuse, la plus lamentable, la plus répugnante qui soit. Il ne doit pas en être question ici.

Mais point n'en est de même du féministe ou de l'Amant prédestiné. Ceux-ci, sur le tard, ont conservé de jeunes sentiments à l'abri de leurs vieilles pensées ; les femmes qu'ils ont aimées et dont ils ont été les idoles veillent encore souvent près d'eux, toujours ferventes, attentives, douces, compatissantes et presque rayonnantes d'un bonheur à peine voilé de la mélancolie d'une vie qui agonise. Sans qu'il y ait eu foyer commun, il existe une chaleur d'intimité entre eux, et l'hiver de leur corps précède à grande distance l'automne adorable de leur âme qui verdoie encore dans les dernières tiédeurs de saison.

VIII

Nous avons placé la vie militante du célibataire de trente à cinquante ans. Avant le sixième lustre, celui-ci n'existe virtuellement qu'à moitié ;

après le dixième, il est bien près de ne plus exister, et il songe à assurer sa *passion* de retraite. Avant la trentaine, l'homme ne ressent guère que *l'impression*, cette introductrice du *sentiment* ; à peine commence-t-il à s'exercer au sacerdoce du cœur ; il subit le pessimisme de l'amour sans but, et sa course hâtive est harcelée par les soucis d'argent. Peu après la cinquantaine, il reste à l'homme, comme dit le philosophe, « assez de feu, d'esprit et de mémoire pour converser avec le ciel et avec les âmes simples et bonnes ; cela suffit ; tout le reste est un superflu qui ne sert que pour les affaires, la vanité et les honneurs ». — On n'est plus alors, sauf rares exceptions, qu'amoureux honoraire ou bien amant en charge, comme les agents de change, avec de nombreux participants. Aux approches de la soixantaine, la vie de garçon, pour peu qu'on ait préparé les éléments meublants de sa solitude, est encore meilleure, plus large et rayonnante que celle des vieux forçats du mariage, si nous admettons que notre célibataire ne se soit pas *provincialisé* dans des habitudes sédentaires et qu'il lui plaise encore de vagabonder en cosmopolite artiste qui sait voir, admirer, rechercher et aimer éperdument les belles choses, à défaut même des belles personnes. Nous nous gardons de parler des enfants.

Ici-bas, la vérité — pour ne pas dire la sagesse, — c'est d'être locataire toujours, de tout et partout ; de la femme comme de la maison ; être locataire des êtres et des choses comme nous le sommes de Dieu sur cette terre où nous prenons tant de peine à prolonger notre infime petit bail qui prend souvent fin avant le terme prévu. — Il semble que le bonheur soit dans le provisoire, en raison du souci que nous avons de le conserver, et il est à remarquer que la Providence se plaît généralement à nous balayer sur les assises mêmes que nous avons eu l'outrecuidant orgueil de vouloir fixer sur ce sol passager. — Ce sont les attaches volontaires, les propriétés acquises, les engagements définitifs reconnus qui causent nos malheurs et les contrats qui nous mettent en procès dans la vie. Être libre de tout lien, c'est avoir l'art de conserver sa domination et de s'exonérer des prestations qui frappent les propriétaires. « Nous ne possédons pas les biens, ce sont les biens qui nous possèdent », s'écriait avec justesse le grand Bossuet. Un homme peut habiter cinquante ans le même logis sans songer un instant que l'achat le ferait *sien* davantage, de même un Célibataire, vivant avec une femme, à convenances temporaires, peut ne jamais abandonner une liaison que les liens du cœur font

plus solide que ceux de la municipalité, tandis que la possibilité constante de la rupture apporte aux nœuds qui se sont faits d'eux-mêmes une cohésion plus parfaite encore.

Nous ne pouvons ici parler de toutes les classes sociales qui fournissent aux célibataires leurs contingents amoureux. Il nous faut renvoyer les curieux à notre ouvrage sur les *Parisiennes de ce Temps*¹ où nous passons en revue générale les physionomies de nos contemporaines qui s'actionnent dans les innombrables alvéoles de la ruche en travail qu'est Paris.

Ainsi que Triptolème semant le blé, selon les enseignements de Cérès, pour en doter les habitants de l'Attique, nous n'avons fait dans ce chapitre qu'égrener et essaimer quelques idées sans attendre, pour les lier, les gerbes d'épis dorés que la moisson future pourrait produire. — Il appartient au lecteur Célibataire de moudre, de bluter et de pétrir la farine qu'il pourra tirer de ses propres déductions, si toutefois notre ensemencement a quelque chance de produire un véritable champ d'alimentation et non pas un assemblage de graminées où parmi les folles

1. Études de sociologie féminine. *Parisiennes de ce Temps*, en leurs divers états, milieux et conditions Pour servir à l'histoire des femmes, de la Société, de la galanterie française, etc. Paris. *Mercur de France*, 1 vol. in-18.

avoines se dresseraient trop nombreux les inutiles jolis bluets ouverts ou les joyeux et éclatants coquelicots pointant en abondance dans une culture mal fournie d'épis mûrs et nourrissants.

D'ailleurs, le champ où nous nous exerçons à prêcher la culture d'un bonheur intensif offre tant de qualités diverses de sol, tant de variétés de terrain, des moyens d'irrigation et de canalisation individuels si opposés, qu'il serait vraiment téméraire de prétendre ici professer au goût de la majorité de ceux qui y ont accès, droits d'option et de pâture.

On n'a jamais raison que vis-à-vis de ceux qui ont tendance à partager nos idées, nos goûts et nos visions des choses. Nous ne saurions *l'oublier*.

SES SUBTILITÉS ET SES MALÉFICES

L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

LÉONARD.

En écrivant à ce qu'on aime, déclarait J.-J. Rousseau, qui certes ne pouvait prévoir les « *petits bleus* » et les *cartes postales*, « ce ne sont plus des lettres que l'on compose, ce sont des hymnes ». — L'emphatique citoyen de Genève est parvenu à affirmer cette opinion en publiant le fameux recueil de la *Nouvelle Héloïse*, dont le style déclamatoire, l'allure ampoulée et l'expression des sentiments aussi guidés dans la passion que dans la vertu, sont entièrement contraires à la nature et ne révèlent que trop bien, même aux amants, que la fiction imaginaire ne possédera jamais l'admirable spontanéité et le mouve-

ment extraordinaire des grandes amours vécues.

Le véritable style passionnel vient du cœur. Sa sublimité réside le plus souvent dans la puissante simplicité des expressions et dans l'émotion qui se dégage de l'imprévu des mots et de la sereine naïveté du tour de phrase. Les vraies amoureuses ont un naturel et surprenant génie épistolaire qui n'a rien de convenu, rien d'appris, rien même de suggéré, mais qui semble inné chez toutes celles dont la passion a mis le cœur en ignition. — Elles ne quittent jamais ce naturel qui, d'après M^{me} de Sévigné, concourt mieux que tout à la perfection du style ; mais, pour peu que l'éducation ait affiné leur esprit d'origine et que leur sentiment soit d'accord avec les lexiques, elles paraissent tremper leur plume dans l'iris de l'arc-en-ciel et diaprer leurs phrases avec de la poussière d'aile de papillon. — Elles ont surtout la légèreté, la grâce, le prime-saut, l'ingéniosité de l'expression ; elles apportent dans leur façon d'écrire nombre d'incorrections pleines de saveur et aussi des fautes mignonnes qui séduisent encore davantage par leur mutinerie contre la grammaire et les principes si souvent ridicules du langage. Bien qu'elles ne sacrifient qu'exceptionnellement à ce que l'argot littéraire désignait jadis du nom d'*écriture artiste*, elles n'en sont pas moins, lorsqu'il s'agit de casuis-

tique amoureuse, de sentiment délicat, de subtile sensation décrite, des épistolières captivantes qui laissent en interdit notre raison orthodoxe, notre esprit concluant et nos sens moraux épris de logique et de bien disance selon Vaugelas. — C'est que l'amour chez la femme apparaît comme un prodigieux magicien qui la transforme, l'élève très haut, la fait supérieure à elle-même. Rien en elle ne résiste à l'enchantement magnifique et les rayons lumineux qui se sont allumés dans son cœur éclairent toutes les pénombres de son esprit et vont jusqu'à illuminer de logique les paradoxes de sa folie métapsychique.

Tout vit par le charme d'une lettre éloquente ;
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante,

disait le petit poète Colardeau. En effet, rien ne résiste à l'entraînement d'une lettre d'amour écrite avec aisance et abandon. — La femme la plus simple et la plus sommairement instruite sait, pour peu que la passion la travaille, trouver en soi des accents d'une étonnante vibration, des accouplements de mots étranges ou superbes, ainsi que des phrases émues, si poignantes dans la nudité grelottante de leur misère qu'elles font, pour dire le mot vrai : balle au cœur par la vigueur de la parabole et par l'explosion subite des larmes qu'elles provoquent.

Il nous suffit, pour nous documenter à ce sujet, de suivre chaque jour les drames passionnels du concubinage ou les romans d'adultère qui se déroulent devant nos tribunaux. Les présidents de Chambres correctionnelles et de Cour d'Assises, sinon les avocats de la défense, lisent à l'audience des épîtres de pauvres filles séduites ou de femmes abandonnées, des billets d'amantes jalouses qui, en dépit de leur pauvre orthographe ou de leur défailante syntaxe, affectent parfois une allure d'une grandeur incomparable dont l'intensité d'expression, pour peindre et caractériser la souffrance du cœur et les orages de l'âme, nous surprend en raison de la simplicité des moyens et des bizarreries de la forme, souvent outrée, mais rarement banale. — On se demande comment des créatures incultes ou inélégantes d'esprit ont pu cueillir ces fleurs de style sauvages, brillantes, enflammées de couleur et parfumées parfois d'aromes si âpres ou si capiteux. On interroge les antécédents de ces épistolières qui ne révèlent très fréquemment qu'une éducation des plus frustes, et l'on reste surpris de cette curieuse et soudaine poussée de phrases floribondes chez ces *Primaires* où rien ne faisait prévoir une si puissante fécondation de beautés sentimentales.

« Le plus humble style, pensait Joubert, donne

le goût du plus élevé, s'il exprime la situation d'une âme grande et belle. »

C'est que l'amour est un grand initiateur ; il possède une baguette semblable à celle de Moïse et il fait jaillir l'émotion des cœurs les plus naïfs et l'expression des esprits les moins ornés. — Quelle que soit son origine, la femme est égale devant l'Amour infiniment plus sûrement que l'homme devant la Loi. Lorsque le sentiment s'exalte en l'une d'elles, il devient le grand instrument de sa nature ; il la transforme, la soulève, l'ennoblit, l'épure, la magnifie et la meut en tous sens. Elle cesse alors de voir et d'entendre avec ses sens physiques ; son esprit seul a des yeux et son cœur des oreilles. Ainsi qu'une visionnaire, elle écoute les voix intérieures qui l'enchantent ou la troublent ; elle voit, elle pressent, elle devine, elle comprend ; elle ne se possède plus, mais elle est possédée.

Les grandes amoureuses de toutes classes trouvent donc dans la passion qui les domine des inspirations dont elles sont presque toujours inconscientes ; les plus cultivées les affinent davantage, ces pensées révélées qu'elles tiennent d'une seconde vue ; elles les enjolivent, les moient de leur enjouement, les saupoudrent de malice et les revêtent, à de rares intervalles, des magnificences du style artificiel. Mais on ne peut

nier que l'amour, ce grand sorcier niveleur, ne serve généralement, dans la correspondance de la tendresse, toutes les filles d'Ève à la fois. La différence d'éloquence qui se rencontre, entre les plus rustaudes et les plus délicates, reste dans une certaine gamme des couleurs assez brève à parcourir. On la peut comparer à celle qui va du rouge sanguin et violent au rose attendri, moribond, *évanescent*, pour parler comme un cryptographe du décadentisme. Les plus sauvages ne sont pas les moins intéressantes.

Toutefois, ne songeons à envisager ici que le rose le plus fin, le plus auroral, le plus *fleur de péché* qui se puisse rencontrer dans l'irisation du style de la femme sincèrement amoureuse. Ne nous égarons pas, pour intéressante qu'elle puisse être, à notre étude, dans la horde des *primitives* du style passionnel.

L'homme le plus ravagé par la séduction est loin de trouver en soi, épistoliquement parlant, au même degré, les ressources de style dont sa compagne fait si admirable usage. Sa nature, moins souple et pénétrante, parvient très difficilement à suppléer aux défauts de l'instruction première; aussi, s'il n'est pas modelé par l'éducation, poli par une longue coutume de l'écriture épistolaire, demeure-t-il gauche, tâtonnier et

maladroit.—En outre, moins porté que la femme vers la causerie par lettre, il juge qu'il lui convient d'être plus réservé, et, dans la généralité des cas, une amante envoie deux épîtres à son *darling* pour un seul pauvre petit billet doux qui lui parvient en retour. « *Il est en moi d'écrire comme à la fontaine de couler !* » — ce mot d'Eugénie de Guérin pourrait épigrapher un traité de la *scriptomanie* féminine. Toutes les jolies pécheresses ont un plaisir véritable à laisser trotter leur style, la bride sur le cou, à la Sévigné. Cela leur est naturel et leur vient de source Édenesque; comme de parler, de sourire et de coqueter : la correspondance est, elles le savent bien, une nouvelle forme de leur séduction, un nouveau gage de leurs défaillances qu'elles donnent à l'amant-ami et la prudente tradition des aïeules, la vie même, par tant d'exemples journaliers de l'abus des lettres, ont beau leur crier sur tous les tons : *N'écrivez jamais*, elles veulent, quand même braver le danger, se compromettre, fournir à l'avenir des preuves de leurs actuelles ivresses, en vertu de la crânerie qui les possède et leur fait affronter les périls de leur inconséquence et des défaites morales de leurs coups de tête.

L'homme, auquel la correspondance galante ou passionnée ne cause aucun dommage appré-

ciable, est cependant moins brillant à l'attaque, et les grands épistoliers de l'Amour ne sont pas dans la proportion normale des épistolières, ni n'atteignent aussi fréquemment à la superbe élévation morale, aux magnifiques accents de celles-ci. Le séducteur vulgaire écrit peu, le sensualiste courant n'écrit pas, ou du moins il ne signe que des billets de rendez-vous, comme un sergent-fourrier de ses propres plaisirs. Le gros amoureux ingénu et bête, congestionné par son désir, ne fait que de formuler ses déclarations, d'une façon niaise et *vaudevillesque*, en termes lourdauds et positifs.

Le Féministe seul apprécie et affine l'art de la lettre, en soupçonne toute l'immense valeur dans une intrigue habilement conduite. — Il sait que la correspondance a ce charme tout particulier qu'elle pénètre aisément dans les intérieurs; qu'elle se glisse comme une confidence, se dérobe comme une brochure défendue, imprimée à Sybaris avec le privilège de Cupido; qu'elle se cache partout, aussi bien dans un coffret de bois de senteur qu'entre deux petits frères, ennemis de Tartuffe, qui la protègent et l'embaument. Il n'ignore pas qu'elle excite, et pollue l'imagination; qu'elle est plus perfide que la parole, dit ce qu'elle veut et élude ce qui la gêne. Elle fait rêver; c'est une traîtresse qui persuade, qui se

fait mignarde dans son arrogance et vaniteuse dans sa petitesse ; on couche avec elle sans pudeur, on l'embrasse, on la manie, on la caresse quand on ne la froisse pas ; de là à traiter l'expéditeur de la même façon, il n'y a que la distance d'une occasion¹.

Le *Féministe* écrit donc beaucoup et fréquemment, non seulement à la maîtresse qu'il convoite, mais à celle qu'il possède et dont il désire consolider la conquête, en la pénétrant chaque jour davantage de sa personnalité la plus quintessenciée. Il sent tout l'effet d'une lettre glissant dans une âme comme un rayon dans l'obscurité et réchauffant la confiance frileuse de l'amante déjà glacée par les frissons du doute. Il apporte dans ses longs billets tout le calorique de l'intimité la plus amoureuse afin que la pauvre mignonne, dans l'absence proche ou lointaine, éprouve moins la consternation de se trouver *seule* après avoir été *deux*. Elle a certes emporté, à l'heure de la séparation, des paroles gardées comme des refuges contre ses accès de défaillance, mais leur salutaire influence doit baisser, et chaque jour ces dictames du cœur perdent de leur force persuasive ; aussi appartient-il à l'amant vigilant de venir renouveler la

1. Voir notre *Bric-à-Brac de l'Amour*, p. 51. Paris, 1878, in-8°.

provision de ces tonifiantes paroles, de ces perles éthérées d'amour faites pour pénétrer en elle comme un merveilleux stimulant.

L'amant féministe est un devin qui pressent l'état moral de sa distante amie et connaît ce qu'il lui faut écrire, selon qu'il veuille troubler sa quiétude depuis trop longtemps monotone et au beau fixe, ou apaiser les derniers tumultes inoculés en son cœur par quelque ironie mauvaise ou quelque accent de méchante humeur apparue dans une épître antérieure.

Le plus souvent sa lettre est savoureuse à lire, pénétrée de son accent des meilleurs jours, quand il parle comme il sent et qu'il écrit comme il pense. Il y met toute cette gaieté du plaisir qui glane fleurs et fruits dans ce jardin sentimental au milieu duquel il promène en pensée son absente chérie. Son sens délicat le rend profondément poète, c'est-à-dire coloriste autant par l'imagination que par le style. Il peut en quelque sorte avoir la double sensation d'admirer et de faire valoir ce qui éclate au soleil et aussi d'apprécier et de mettre en beauté de clair-obscur ce qui reluit dans l'ombre. Sa plume, tour à tour allègre, ardente et frétilante, s'éclaire d'allégresse et s'éclabousse de joie et, nostalgique, se nuance d'une dolente et parfois vaporeuse mélancolie.

Il n'est que trop peu d'hommes qui compren-

nent dans leur infinie délectation les joies subtiles de la correspondance amoureuse. — C'est l'art de donner et de recevoir la vie à distance, de nourrir ses rêves pour satisfaire les appétits de l'avenir, de faire passer dans des phrases souples et radio-actives des visions presque réelles de son soi. Cette transsubstantiation de la pensée dans toutes ses colorations, ses résonances et ses formes, peut réellement tenir une place primordiale dans la cérébralité d'un amant sensible au mystère, au surnaturel et à la magie des mots et des passions souveraines. Mais à notre heure de *postal-carts*, de *pneumatiques*, de télégraphe, de messages téléphonés, d'auto, d'aéro et de *Marconigrammes*, combien vieux jeu paraîtront ces opinions d'un fervent amoriculteur vraiment retardataire ! Qu'importe ! poursuivons avec toutes nos convictions !

Voyons plutôt, du côté de la triste exilée d'amour, quelle perplexité, quelle angoisse, quelle contrainte quand vient l'heure où le courrier arrivé ! — Cette lettre qui va lui être remise, elle la pressent délicieusement, mais cependant avec un arrière-sentiment de vague terreur qui ne quitte jamais le fond du cœur des sensibles amantes. — « Madame, une lettre », lui dit-on. Elle saisit l'enveloppe avec un tremblement de

mains qu'elle s'efforce de dissimuler ; et son seul souci, dès lors, est d'obtenir la solitude absolue, pour avoir la joie immense de ces feuillets dans lesquels elle sentira battre à distance le cœur aimé, ce cœur qui se prête à lire, qu'on relira souvent et longtemps encore, et dont il se dégagera toujours comme une ivresse semblable à celle que distillent les tubéreuses ou les muguets : *Je vous aime, je vous aime et je t'aime !* Ah ! ces mots incandescents, elle les sent qui la brûlent et la grisent sous le froid vélin plié, cacheté, timbré et oblitéré qu'on vient de lui remettre.

A peine est-elle seule, que vite, vite, vite, elle la lit des yeux, du cœur et des lèvres ; car souvent leurs lèvres se donnent rendez-vous sur un rond-point du papier manuscrit. — Elle s'assied, elle se lève, elle marche, elle ne tient pas en place, elle est électrisée ; puis, s'il lui faut vaquer de toute nécessité à ses occupations, elle place cette chère missive dans son corsage, et tout le jour, à chacun de ses mouvements, elle sent le vergé froissé se plaindre et gémir comme pour rappeler sa présence et soupirer de désir dans son nid parfumé. — Elle l'emporte le soir dans sa chambre, et là, bien solitaire, dans son lit attiédi, elle la lit encore, la relit de nouveau, cette lettre de l'aimé ; elle s'attarde à en interpréter tous les mots, à en savourer toutes les

tendresses, à se griser de tous les vocables d'amour, afin d'emporter doucement avec la douceur de leurs rythmes, tant de jolies phrases musicales à son cœur dans le bercement du beau pays des songes.

Elle en a toujours si grand besoin, la pauvre délaissée, de cette lumière lointaine qui paraît lui venir du ciel, car il fait bien noir, bien fumeux et bien froid dans la femme qui aime loin de son amant, et cette pensée écrite apparaît pour elle comme l'étoile qui guide la croyante vers des buts ardemment souhaités. A ses yeux, ces buts se réduisent à l'adoration réelle et sont bornés par l'heure des *retrouvailles* célestes qui les doit bientôt jeter l'un vers l'autre, pâmés !

Certes, elle est délicieuse, cette correspondance d'amour, qui s'essaye et s'apprend comme le reste ! Les sens féminins ayant un impérieux besoin de voir et de toucher ce qu'ils adorent, la chère amante souffre de ne pouvoir ni s'assimiler par la vue, ni étreindre son doux seigneur, et sa nervosité s'irrite parfois devant cette image flottante de l'invisible qu'elle ne peut fixer. — Elle inspecte, fiévreuse, le calendrier où les jours neutres qui les séparent encore sont marqués de noir ; il lui semble que des mois, des années, des lustres, des siècles se sont écroulés sur elle depuis leur séparation :

Car les siècles pour eux, c'est hier et demain !

Elle éprouve combien il est dur de réduire à la servitude d'une vie plate et bornée certains amoureux, rêveurs de sommets et de latitudes. Ils ne peuvent rien au gré de leurs désirs ; ils croient marcher et piétinent, ils veulent parler et ne font que bégayer ; ils veulent se prendre, s'aimer, se conter leur amour sans lassitude, mais ils doivent reconnaître qu'ils sont les jouets de la vie et de la mort, qu'ils sont ici-bas en une prison étroite, et que le bourreau de la vieillesse viendra les chercher, transformés, avant qu'ils aient pu marier les flammes de leur jeunesse dans un ardent foyer solitaire qui les eût délicieusement consumés.

Tous les dépités de la vie se heurtent dans l'âme de cette pitoyable absente, même lorsqu'elle est sûre de son amant. Elle est heureuse toutefois, comme peuvent l'être les vibrants qui souffrent de mille riens, et qui, ne se sentant atteints nulle part, sont las de partout. — La pluie, formée des brouillards du large, tombe longuement dans la mer ; ainsi la tristesse humaine bruine souvent sur l'immensité de l'amour, qui triomphe néanmoins de ces pénétrantes douleurs dont les âcretés se mêlent à son infini.

C'est en ces moments chagrins que *l'Episto-*

lière se plaît à écrire au Dieu *lui* qui est en *elle*. Sa pensée alors se rapproche si près de la sienne qu'elle croit à sa présence et cette sensation la fait revenir à la joie physique. — Elle retrouve, dans cette soudaine communion intellectuelle, sa verve, sa gaieté, sa malice et jusqu'à son bavardage de perruche. Elle se retrouve toute voisine de lui et se repose dans cette causerie écrite qui détend en elle tout le réseau nerveux. — Les menus actes de ses journées, elle les lui narre avec une belle humeur de déesse qui passe sans toucher terre ; son style est vif, prompt, coloré, imagé ; il est plein de ces jolies et coquettes métaphores qui brillent si ingénieusement l'écriture des femmes et son esprit est rieur comme ces ruisseaux dont les ondes légères bruissent en sonorités argentées sur les cailloutis qu'elles déplacent. Elle expose quels sont ses rêves pendant ces belles heures assassinées par la séparation ; elle lui murmure ses pensers les plus intimes, ses caprices les plus cachés, ses troubles sensuels, ses involontaires frissons en pensant au retour. Elle est beaucoup plus brave et plus assurée dans sa phrase qu'elle le serait par la parole, car sa pudeur demeure à l'écart, et elle se livre toute nue dans l'ombre fraîche de l'absence, pour qu'il la sente toute tressaillante de sa pensée et ivre de sa vision :

« Ne te crois jamais seul, lui écrira-t-elle ; tu vis dans mon souvenir, dans mon regard, dans ce que je vois, ce que j'entends, ce que je respire. » Et elle terminera sa longue et longue lettre, dont les feuillets étendus sécheront sur la table, par des mutineries adorables de tendresse comme : « Je n'ai plus le temps de t'écrire, j'ai mieux à faire... J'ai à penser à toi, à t'aimer, à t'attendre. » Ou bien encore elle terminera en guise d'adieu par quelque chose d'exquis comme : « Ne va pas oublier, mon cher toi, le petit être féminin niché en un coin de ton cœur ; il ne tient pas en place et veut être mêlé à la circulation de ton sang, de ton esprit, de tes rêves ! Sois câlin pour lui, mon amour !... Sois câlin pour ta *câlinière* ! »

Les *Post-scripta* ne sont pas les moins surprenants ! — La rusée correspondante possède l'art de mettre dans ces lignes négligées, jetées en fin de lettre, comme un résumé de l'épître qui précède ; elle y dépose ces petits termes de mutine taquinerie interrogatrice, ces doux reproches que la femme s'entend si délicatement à formuler. — Elle écrira avant d'enclorre ses feuillets une espièglerie comme : « *Est-ce bien vrai, cette jolie menterie, que vous m'aimez ?* » ou bien une phrase qui fait la moue et sourit, telle : « *Pas de lettre de toi ce soir, vilain chéri !... Je*

*vais me coucher en boudant et je puis bien t'assurer que je suis résolue à ne plus t'aimer... avant demain matin. » — Parfois le *Post-scriptum* n'est qu'une reprise en finale, comme la dernière assonance d'un baiser : « *Il me reste toujours quelque chose à vous dire aussitôt que je cesse de vous écrire. Ecoutez donc cette ultime parole qui vous dit que je vous aime long comme d'ici à vous et plus loin encore ; je devrais vous en vouloir de tant vous adorer, mais le puis-je ? Hélas ! si on me le commandait, pourrais-je... oserais-je obéir ! »**

L'amante sait blottir son cœur dans ses lettres comme un oiseau blessé en son nid naturel ; mais sa grâce la sert si bien que ces courriers de tendresse sont rarement moroses ou pesamment tristes. Il y court comme un flot d'enfantillages, il s'y reflète un constant enjouement éclairant mille sentiments variés qui conduisent à l'amour ou qui en dérivent. Moins gênée parfois dans son duo imaginaire que devant la présence de l'amant, elle se laisse aller à jouer comme un jeune chat dans l'écheveau longuement dévidé de sa pensée ; elle s'en éloigne ; elle y revient, elle s'y gracieuse ou s'y roule avec souplesse sans aucunement embrouiller les fils, tout cela avec un goût, un art, une dextérité de toucher, une espièglerie d'allure qui n'ap-

partiennent bien spécialement qu'à son adorable sexe félin.

Lorsque — pour obéir à son machiavélisme nécessaire — l'amant entreprend d'user des maléfices de la correspondance, lorsqu'il diffère intentionnellement ses réponses ou qu'il y insère quelques-unes de ces flèches empoisonnées dont il s'entend à aiguïser la pointe comme celle des kriss malais, la pauvrete retrouve dans l'élément des larmes une éloquence nouvelle, pathétique, saisissante, qui lui fait écrire des mémoires justificatifs sans fin. Elle y plaide la cause de son cœur avec une entraînant passion faite pour agiter le remords dans l'âme du coupable et trop perfide amoureux.

- C'est que la distance double presque les peines et les joies ; c'est une puissante exagératrice qui fait démesurés les troubles des amants. L'imagination esseulée y espère et y souffre en dehors de toute raison. La moindre blessure de sentiment s'envenime dans cette sombre absence qui s'aggrave du doute et qui s'avilit par le soupçon. L'expression heureuse ressentie la veille y est vite altérée le lendemain ; l'esprit s'y plaît à enlaidir les poésies du cœur et le cœur y pervertit les plaisirs de l'esprit. — De plus, pour la femme, la non-vision de l'être

aimé torture ses nerfs et exaspère ses sensations physiques ; tout lui fait mal dans son amour à certaines heures passées *loin de lui* : le jour l'aveugle, le vent la raille, le plus léger bruit l'assourdit. Lorsqu'elle écrit dans ces dispositions, la douleur transpire dans ses phrases et la désespérance se trahit dans le désarroi de ses mots ; aussi faut-il toute la perspicacité féministe du destinataire pour ne pas accueillir ces lettres hurlantes ou défervescentes avec un autre mouvement que celui d'une profonde pitié attendrie.

Que n'y aurait-il pas à dire sur l'influence de la correspondance dans les jeux de l'amour et du Célibat, sur la force du style écrit, plus pénétrant encore que le charme du parler et sur tout le parti que la politique de l'amoureux peut, habilement, tirer des expédients, des insinuations, des stratagèmes que lui fournit l'art épistolaire dirigé avec à-propos ! Il est certain que le message sentimental agit tout autrement que la déclaration orale. La lecture retire à la femme la dissimulation de ne vouloir être touchée, l'ironie de la riposte instantanée, la pudeur et la réserve. Elle lui permet de méditer son trouble et de s'y complaire. La lettre attire et gagne sa confiance : elle la prend, la rejette, puis la saisit de nouveau ; elle arrive à la connaître par cœur, à la tutoyer, car cette page manuscrite finit par

prendre possession d'elle-même en intriguant son esprit et en accaparant tous les échos de sa mémoire. — On ferait une *Théorie de la Correspondance*, comme on en a fait tant d'autres sur des sujets moins suggestifs, et l'on peut croire que celui-là fournirait matière à la plus fine, à la plus élégante, à la plus raffinée et à la plus ingénieuse dissertation dont pourrait s'enorgueillir le friand amour-propre d'un métaphysicien analyste.

Un des charmes de la Correspondance amoureuse réside dans la perdurance de l'intrigue qu'elle entretient et dans tous les subterfuges qu'elle réclame de la part des expéditeurs et destinataires. Ici se rencontrent les complications les plus étranges et les moins prévues, si l'un des deux amants est tenu à de rigoureuses réserves par raison de mariage, de famille ou autres. — Balzac, qui a écrit un aimable *Essai sur la police des maris*, parle assez complaisamment des difficultés suscitées par l'échange des messages entre un Célibataire et sa maîtresse.

« Écrire une lettre, dit-il, et la faire jeter à la poste, recevoir la réponse, la lire et la brûler, voilà la correspondance réduite à sa plus simple expression. Cependant examinez quelles immenses ressources la civilisation, nos mœurs

et l'amour ont mises à la disposition des femmes, pour soustraire ses actes matériels à la pénétration de ceux qui l'entourent.

« La boîte inexorable qui tend une bouche ouverte à tous venants reçoit sa pâture budgétaire de toutes mains. Il y a l'invention fatale des *bureaux restants*. Un amant trouve dans le monde cent charitables personnes masculines ou féminines, qui, à charge de revanche, glisseront le doux billet dans la main intelligente et amoureuse de sa belle maîtresse.

« La correspondance est un Protée. Il y a des encres sympathiques et un jeune Célibataire nous a confié avoir écrit une lettre sur la garde blanche d'un livre nouveau qui, demandé au libraire par le mari, est arrivé entre les mains de sa maîtresse prévenue la veille de cette ruse adorable. »

La correspondance trouve aujourd'hui bien d'autres stratagèmes que ceux signalés par Balzac ; l'encre sympathique nous paraît avoir fait son temps comme le langage des fleurs ; mais il existe une correspondance chiffrée dont seuls les possesseurs de la clef peuvent interpréter le texte ; on a inventé des idiomes javanais très commodes à retenir, puis le téléphone nous est venu à la même heure que l'*Espéranto*, et de plus les journaux ont ouvert des colonnes hos-

pitalières aux amants traqués pour se prévenir à la quatrième page de leur état d'âme et des lettres qui sont en souffrance à tel endroit déterminé. — Il faudrait aujourd'hui être obtus comme une dévote pour ne pas trouver moyen de canaliser sa pensée en toute assurance vers l'être adoré. Les procédés sont si nombreux, les combinaisons si aisées qu'il n'est pas une ingénue pensionnaire de couvent qui ne connaisse sur le bout du doigt tous les stratagèmes de la petite poste amoureuse. Mais ce qui est bon pour les débutants, les passagers, les simples ou les curieux ne saurait convenir à de vrais passionnés, désireux de se lire à âme ouverte, mieux que par hiéroglyphes ou par mots tronqués, et ceux-ci ne manquent pas de trouver — loin de la banalité des postes restantes aux guichets indiscrets, — des garanties sérieuses sous le couvert d'amies, de fournisseurs ou mieux encore de concierges, lesquels, sous un nom supposé, acceptent des lettres adressées à une pseudo-locataire, mystérieuse inconnue assez habile pour passer les cueillir furtivement à l'une de ses hâtives sorties du jour.

Il est sage de brûler les lettres d'amour, mais il est doux de les conserver, de les classer, de les reprendre et de les relire souvent dans la

niche de soie parfumée où l'on s'est plu à les encercueillir. La sensation qu'elles nous donnent à leur arrivée ne saurait être perpétuée ; toutefois, il est bon de songer à la curiosité rétrospective qu'il nous viendra avec les frimas de la vie, et nous nous décidons tous plutôt malaisément et à contre-cœur à anéantir les chères expressions vivantes qui souvent survivent aux ardents sentiments qui les ont dictées.

— Ces échos passionnés des jours de jeunesse — qui sont jours de gloire, comme disait Byron, — nous donneront, sur le soir du temps, à l'heure crépusculaire où le souvenir s'allume avec mélancolie dans la pénombre de notre esprit, des sensations troublantes, d'une tristesse attendrie qui nous permettront de revivre, en un passé, dont l'image est poétisée encore par l'éloignement, les seules journées où nous ayons vraiment vécu : celles où nous avons aimé.

RENDEZ-VOUS, RUSES ET SUBTERFUGES

A la Comédie, l'intrigue finit ordinairement par le mariage : dans la Société, c'est par lui qu'elle commence.

MARIVAUX.

L'amour ne s'exaspère réellement, ne se renouvelle, ne grandit sans cesse qu'en raison des difficultés qu'il suscite et des obstacles qu'il doit vaincre pour arriver à se satisfaire. Les résistances qu'il fait naître partout dans les ambiances de la société organisée en civilisation, le fouettent et le rendent plus impulsif et plus téméraire. Il lui faut des abordages passionnés, des antagonismes furieux, des combats longs et réitérés qui donnent toute leur saveur aux rencontres des amants et leur procurent l'extrême ardeur de ces délicieux corps à corps qui sem-

blent ne laisser que deux mourants sur le champ volontaire de bataille où les âmes défaillantes râlent près des corps abattus.

Les termes d'amour sont presque toujours des termes de guerre et de conquête. Les vainqueurs de ce grand tournoi pour le renouveau humain ne peuvent qu'admirer la sagesse et l'exqu Coasté de cette figure mythologique dont Vénus et Mars sont les deux héros magnifiques.

Deux amants qui apprécient l'amour en raison même de ses exagérations et de ses folles outrances, et qui se complaisent dans cette joute d'adoration à trouver l'émotion qui pénètre et baigne l'âme au plus profond de son essence, ne se plaindront jamais des obstacles que la société leur oppose. Aussi, la surveillance des parents, des maris, des amis même, les embarras dont la vie paraît semer leur route, les difficultés qu'ils doivent aplanir pour déjouer les calculs d'autrui ou tromper les vigilances jalouses, ne serviront jamais qu'à exciter leur combattivité et à faire germer et se développer dans leur imagination tous les stratagèmes et les mille ruses ingénieuses de l'ancienne aréotectonique renouvelée des Grecs.

L'amour s'acclimate malaisément dans l'acalmie et le bien-être de la vie journalière. La course plate ne lui saurait convenir, et les tra-

verses à surmonter, les détours à prendre, les entraves à écarter, les casse-cou ou les routes hérissées de haies épineuses ne font que ragail- lardir la puissance de cet indomptable sentiment du cœur, que les menus freins et répressions jalouses transforment bien vite par l'idée du martyr en sublime et indémontable passion.

L'amour ne trouve que très exceptionnellement à s'alimenter dans l'état de mariage, et les hommes, qui sont, selon Shakespeare, Avril quand ils font leur cour, deviennent bien vite Décembre dès qu'ils sont mariés. L'Imagination, qui est la grande et vagabonde pourvoyeuse du cœur, s'exalte par les conflits aussi bien que par les exils de l'être aimé. Cette folle du logis s'entend très bien à délicieusement miniaturer les portraits de ceux que le destin soustrait à la réalité de sa vue, aussi lorsqu'on la veut maîtriser, il faut comparer sa force de résistance à celle de l'Océan qui se rue sans cesse sur ses digues. L'Imagination, trop sédentaire dans le mariage, comme un chevalier errant condamné à l'oisiveté, ne tarde pas à partir en quête d'aventures nécessaires aux ressorts de l'âme et à faire prendre en horreur à l'esprit et au cœur la triste monotonie du foyer conjugal, où si peu de maris ont l'habileté d'apporter le piquant du roman, l'esprit de comédie, sinon le mouvement im-

prévu des actes fous, tragiques et désordonnés.

Dès que l'amant entre en scène dans la vie uniforme de la femme-épouse, la complicité ne tarde pas à se nouer naturellement et pour ainsi dire d'instinct entre elle et lui. Il appartient à celui-ci, cependant, d'étudier le milieu où il est appelé à opérer, d'apprécier dans le mari la force de l'adversaire, la nature de ses moyens offensifs et défensifs, le degré de sa perspicacité et l'esprit de défiance qu'il serait susceptible de dissimuler sous une apparente confiance dressée en piège à nigaud. Il lui convient également, d'autre part, de mettre la femme en observation, de juger, non point de ses artifices, de sa finesse, de son obreption et de son aplomb, car toutes sont douées merveilleusement des natives qualités de ruses, mais principalement de son état nerveux, qui la pourrait rendre inférieure à son sexe en certains moments où une imprudence de parole ou d'action irréfléchie pourrait être fatale.

Après avoir pénétré la puissance de tactique et de ressort des belligérants conjugaux, le Célibataire avisé est admis à braconner témérairement sur le terrain marital, avec la belle bravade des contrebandiers de montagne qui dépistent et exaspèrent la gendarmerie montée. — Quelle que soit l'ingéniosité de notre miso-

game dans la petite guerre qu'il va entreprendre, il aura garde de se croire plus malicieux que sa complice, qu'il devra avoir le bon goût de juger comme devant être toujours plus machiavéliste que lui, et il se souviendra du sage avis de Diderot sur les femmes : « Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles. »

Une fois assuré d'être agréé et aimé, un amant, pour enlever d'assaut l'aventurière imagination de sa maîtresse élue, doit agir sans relâche, par coups répétés dans la quiétude de la vie qu'il est désormais appelé à perturber sans cesse. Plus il sera audacieux, hardi, crâne et dégagé dans ses entreprises, plus la jolie rebelle de race se sentira aguerrie et prête à l'intrépidité amoureuse. Pour elle, l'intrigue est une seconde nature et elle se grise de toutes les machinations qu'elle met en œuvre et des manœuvres compliquées parmi lesquelles elle se joue comme un tacticien pendant la bataille. Rien ne la ravit autant que ces petits manèges mondains qui exercent sa rouerie native ; un chuchotement hâtif à son oreille, un baiser qui lui frôle la nuque, un billet glissé prestement au passage, divers signes qui ne sont perceptibles que pour elle et des pressions de mains plus éloquentes que des aveux, tout cela la tient en éveil, la fait vivre de cette

vie agitée, fiévreuse, sautillante, inquiète, fertile en surprises et en émotions, qui plaît tant aux coquettes créées pour les jeux de l'amour et du bizarre.

Partout où Elle va, Il se rend, visible parfois pour elle seule; au théâtre, au concert, en visite ou en soirée, ils se rencontrent, heureux de se guetter, de s'attendre et de sentir leurs palpitations s'accélérer lorsque l'un d'eux apparaît ou se dérobe, revient ou disparaît, fait un geste délicat, semblable à celui d'une crosse de stick ou d'un éventail à demi ouvert appliqué sur les lèvres, qui suffit à leurs yeux, pour aussitôt peupler l'air de tendres baisers envolés. — Devant le mari, ils prennent plaisir et orgueil à conduire leur discours avec une fine habileté et, sous la courtoisie des paroles banales, ils parviennent à suivre une conversation familière très attachante qui, pour d'autres qu'eux-mêmes, peut être interprétée d'une façon grave, puérile et honnête. Quant à leurs mains chercheuses et au tact si subtil, l'occasion ne paraît que rarement chauve, car ils ne manquent jamais de profiter des plus légères faveurs que leur fournit le hasard, ce dieu des amoureux toujours fidèle à ceux qui l'invoquent. Une seconde leur suffit pour se murmurer un poème, une minute pour échanger une caresse infinie; il leur semble qu'en une heure

ils défieraient les siècles, tant ils y résumeraient supérieurement en eux seuls l'histoire de toutes les amours épiques, sentimentales ou charnelles.

Toutefois, séduits par ces jeux d'enfants, agrayant leur bonheur à des futilités, se pâmant à l'audition d'une petite toux sèche ou de certains mots dits languissamment, ils ne se hâtent pas de sortir de ce périodrome d'urbanité galante que l'on a si bien nommé *faire la cour*. Ils restent fiancés de cœur et de sens tout le temps nécessaire pour se préparer à la fatale damnation prévue et déjà consentie, qui les fera alors des heureux dans le crime adultère. Ces possédés d'amour, en quête de rendez-vous toujours renouvelés, dépenseront alors avec prodigalité les heures si péniblement économisées sur la vie des relations sociales et s'adoreront d'autant mieux que le sablier du temps mesurera leurs jouissances avec plus de parcimonie. — Ils feront aussitôt appel à tous les subterfuges et à tous les détours hypocrites pour dissimuler leurs ivresses illégales, mais ils y arriveront sans peine, car ainsi qu'écrivit La Fontaine :

Soyez amant, vous serez inventif ;
Tour ni détour, ruse ni stratagème,
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Est vieux routier dès le moment qu'il aime.

La question des rendez-vous intermédiaires ou précurseurs des ivresses consommées au nid commun est très épineuse. Il faut entendre par ce mot : *intermédiaires*, le côté ambigu de ces rendez-vous — à moitié publics — qui sont imaginés pour ménager la pudeur d'une femme qu'on ne peut cependant pas conduire brutalement sans transition sur l'autel même qui lui est réservé, et dans le logis de laquelle tout semble s'opposer à une tendre rencontre. — Pour définir ces rendez-vous spéciaux, rien ne nous édifiera mieux que cette lettre d'un Célibataire amoureux à sa maîtresse, reléguée en province et à laquelle l'avisé séducteur détaille les facilités de certains lieux de rencontre parisiens à l'heure actuelle.

« Ne pas nous voir, — ma petite Reine, — ne pas nous sentir, ne pas nous pourlécher les lèvres de la friandise de nos baisers, mais c'est la mort. — Sais-tu bien, mon âme, — c'est l'enfouissement vivant, c'est la nuit du pôle qui descend sur nous ! — Là-bas, près de ton affreux jaloux, dans cette province lamentable où la moisissure des idées attaque de la lèpre médisante les cerveaux les plus intelligents, impossible de nous surprendre sans être surpris nous-mêmes, car chaque habitant fait si diligemment la police de

tous les autres que l'impôt des portes et fenêtres y semble être une taxe sur les dégradants plaisirs de l'espionnage. — A Paris, me dis-tu bien naïvement, comment nous verrions-nous davantage ?

« Ah ! ma mie gentille, ici tout conspire en faveur de l'amour ! Tout s'y prête, gens et choses ; la ruse y est familière à chaque femme et l'esprit d'intrigue commun à tous les hommes. Le plus industrieux mari, le plus éveillé, le plus retors s'y verrait coiffé en un tour de main sans avoir le temps de se reconnaître, car Paris est machiné comme aucune ville du monde pour y tisser *arachnidement*, ou plutôt fémininement, des toiles filandreuses contre la tranquillité des époux, et ce paradis des amants offre tous les refuges aux pécheurs harcelés.

« Dans ce désert d'autant plus solitaire qu'il paraît plus grouillant d'humanité, il est permis de se rencontrer partout sans paraître ne se rechercher nulle part. Il y a le pâtissier, du *five-o'clock cake*, où, entre deux petits choux à la crème, dégustés comme des déclarations, il est loisible de se glisser des furtives paroles d'entente pour la promenade à faire ; il y a le couturier à la mode, le salon de consultation du médecin, le cabinet du dentiste, les reading rooms des grands hôtels, les grands bazars de nouveautés, les bureaux de poste et les églises.

« Ah ! les églises, — tendre aimée, — quels endroits bénis pour les assignations d'amour ! — quel recueillement préparatoire ! quelle mysticité envahissante, et comme ces odeurs d'encens et de cire, ces âcres parfums vieillots qui semblent s'exhaler de l'âme des dévotes sont bien faits, ainsi que les chuchotements et les soupirs que l'on perçoit dans les confessionnaux, pour préluder aux rites amoureux et aux exaltations des retrouvailles sentimentales !

« J'aimerais t'y rencontrer souvent, si tu étais ici, courbée au pied des autels et si bien envoyée dans un rêve, que ma présence, signalée par un frôlement sur ton épaule, te ferait sauter comme une somnambule qu'on éveille. En outre du mystère édifiant de ce lieu sacré et en dehors de la vague superstition religieuse qui s'exprime par tant d'objets de sainteté, il y a — crois-le bien, ma petite colombe — dans ces rencontres sous des voûtes sacrées, un sentiment de vague profanation, je dirai même de dérisoire sacrilège, qui frappe perversement deux amants déjà complices de l'adultère, ce « crime » dont le passé rigoureux exprime la gothicité et dont les chapelles ogivales évoquent ténébreusement le souvenir des effroyables et ridicules pénalités civiles et religieuses dont il était menacé primitivement.

« On compte encore à Paris beaucoup d'autres cryptes solitaires favorables aux rendez-vous. Ce sont certains Musées, véritables prisons solitaires de l'art, où seul le pas du gardien trouble la sérénité du lieu ; le *Musée Egyptien* ou *Assyrien*, ceux de la *Marine*, des *Arts décoratifs*, certains temples du Japonisme ou Les divinités indoues et vingt autres sont de précieux abris où l'on peut séjourner et roucouler des heures entières, dans des milieux vraiment étranges, sans que personne puisse concevoir que deux cœurs y battent à l'unisson, oublieux du temps, du décor exotique et de la vie extérieure.

« Par les jours moroses de brume, Paris recèle encore un Éden incomparable pour les rendez-vous du matin, c'est là-bas, au Bois de Boulogne, dans ce *Jardin d'Acclimatation* inexploré dans la semaine avant midi ; il y existe une serre-jardin qui est le triomphe de la féerie artificieuse ; toutes les plantes exotiques, étranges et inconnues, y trouvent leur habitat ; c'est à la fois un cabinet de verdure, une grotte, un oasis, un *Paradou* et un minuscule parc anglais, avec des parterres de graminées délicieux. Les oiseaux, dans des cages voisines, y font entendre leurs gazouillis, qui de loin ressemblent à un bruit de friture en ébullition, et des bancs

aux courbes savantes cintrent leurs dos pour le plaisir même des *flirts* qui s'y égarent.

« J'ai maintes fois songé à te tenir là, près de moi, dans ce *Palmarium* suggestif, — ma petite houri lointainement exilée... — mais où n'ai-je point rêvé de te voir, t'avoir et de te savoir mienne ! Où ne t'ai-je point désirée dans ce Paris d'amour qui te manque et auquel tu manques par le printanier éclat que ta présence seule y apporterait à ma vue ! J'ai bien souvent, crois-le — ma douce bergeronnette, — pensé aux courses vagabondes que nous y pourrions faire en dépit de tout et de tous, par moyens divers de locomotion rapide ou ralentie : en vieux sapin de maraude, en taxi-auto, en mouche, en wagon de banlieue, en *tram*, voire dans le souterrain *métro*, en autobus même à l'occasion.

« Notre amour traqué acquerrait dans des luttes journalières des forces plus souples encore, s'il est possible, et nous aurions, à nous voir à la dérobée, à l'insu de tous, des joies d'écoliers qui font des niches aux pions méfiants et rigoristes.

« Les moyens — ma chère espiègle — ne nous feraient point défaut ; des coupés automobiles ou de mystérieuses limousines en croisière devant ta porte te cueilleraient dès ta sortie ; des créatures diligentes et mystérieuses, sous prétexte

de modes, te feraient venir en des rez-de-chaussée où il n'y aurait plus à chiffonner que toi-même ; dans des hôtels ou des maisons privées, des ascenseurs s'arrêteraient comme accidentellement, une heure et plus entre deux étages, nous mettant, pendant le temps d'une fausse réparation, plus près du ciel que de la terre. A la sortie du théâtre, dans un très ordonné encombrement de voitures, tu égarerais ton tyran chargé de tes *en-cas* de spectacle ; et, en dépit de toutes les polices et contre-polices maritales, nous aurions pour nous, — ma chérie, — la bonne fortune de voir réussir toujours nos mille stratagèmes, tandis que notre correspondance, ayant cours forcé, serait, à défaut même d'autre réconfort, notre pain quotidien, la substance reconstituante, la manne nécessaire à nos énergies délabrées par l'absence.

« A l'idée de te revoir, ma tendre câline, j'ai des tressaillements et aussi un éblouissement qui plonge tout le reste dans l'obscurité. Je veux que tu aimes à m'aimer même dans le lent désespoir de ne pouvoir me le témoigner par le happement de nos lèvres ; je veux aussi que tu croies que si la vie nous réunissait sous une même latitude azurée, il n'est point de surveillances, point d'entraves, point de forces qui résisteraient à la poussée normale, véhémence ou insidieuse

de notre amour. — Nous avons assez largement usé du plaisir d'attendre et d'espérer, pour sentir la voluptueuse recherche de tourner les obstacles et de déjouer les manœuvres ennemies. Un mari comme le tien — je ne puis trop le penser — n'a jamais que la statue de sa femme ; quoi qu'il fasse, il ne peut emprisonner l'essentiel d'elle-même, et ton âme, ta chair animée, tes pensées sont à moi, n'est-ce pas ? aussi bien que je suis à toi, tout à toi d'un cœur débordant, entraînant et murmurant d'amour. »

Le mur murant mon cœur, rend mon cœur murmurant.

Les rendez-vous extérieurs entre une femme et son ami d'élection sont aussi divers que le génie humain. L'invention, secondée par l'amour, n'a point de bornes. Il se commet chaque jour dans toute grande ville du globe, et plus spécialement à Paris, des prodiges héroï-comiques, chefs-d'œuvre de combinaisons, et tels que les anciens conteurs italiens, si au fait des traîtrises et malices féminines, n'auraient jamais songé à en narrer les innombrables ingéniosités.

Le Célibataire né pour la carrière d'amour se plaît à vaincre l'impossible. Plus la partie lui semble difficile à entreprendre vis-à-vis d'un époux éveillé, combatif et jaloux, plus son honneur se trouve engagé à la gagner, à la façon

d'un beau joueur, avec une allure aisée et souriante. Pour peu qu'il se sente soutenu par un sentiment véritablement sincère chez la maîtresse qu'il convoite, il est de taille à faire revivre par ses continuelles inspirations, ses imaginations prestigieuses, ses trouvailles et ses fantaisies, les romans d'aventures du siècle dernier et les épisodes des Casanova, des Faublas ou des Abbé de Choisy. — Un mari, du reste, est vraiment très pitoyablement armé contre le contrebandier qui le menace sur tous les points de sa tranquillité, surtout quand celui-ci a des connivences, et même des complicités, dans la place assiégée. La colère aveugle et perd l'infortuné jaloux, et le sang-froid parvient rarement à soustraire son honneur aux ruses et aux habiletés du maraudeur des ménages. Condamné à éviter le scandale, sous peine de ridicule, contraint à ne pas démasquer trop vivement ses soupçons, pour ne pas laisser échafauder contre sa sûreté de nouvelles machines de guerre, tenu à l'amabilité devant témoins, à la correction dans la vie domestique, le terrain de combat pour un mari est évidemment défavorable. Tout ce qu'il peut entreprendre tourne à son désavantage. Sa femme, d'autant plus maîtresse d'elle-même qu'elle est d'ordinaire insensible à son courroux, peut à loisir et en peu de mots réfuter pied à

piéd tous les actes d'accusation que l'on ose dresser contre elle.

Pendant ce temps, l'amant court, va, vient à franc étrier ; il sait métamorphoser ses stratagèmes et déguiser si aimablement ses audaces, que l'amour qu'il inspire croît chaque jour davantage, au détriment de l'effondrement moral que ne peut manquer de provoquer l'aplatissement progressif du gérant responsable.

Voyez dans *George Dandin* ou *le Mari confondu*, avec quelle grâce discrète Clitandre sait caqueter avec Angélique, et comment les apparences semblent éternellement tromper le malheureux Dandin. Toute la satire du mariage est mieux résumée dans ce chef-d'œuvre comique et réaliste que dans la plupart des *Traité^s matrimoniaux* qui ont fait gémir les presses depuis nombre de siècles. Aucune scène, que nous sachions, n'expose aussi nettement le jeu successif, les ruses aimables, les faciles subterfuges des amants, et cela, presque sous les yeux et devant l'impuissance ridicule d'un mari dupé, bafoué et dont les plaintes sont vaines, imbéciles, et odieusement importunes.

Mais qu'importe cette situation au galant Célibataire ? Molière ne paraît-il pas avoir écrit à son usage le véridique quatrain suivant :

L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force, il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.

L'amour retrempe son aiguillon, avons-nous dit, dans la difficulté absolue de se satisfaire. Au milieu des alarmes, des craintes et des frayeurs, il se redresse comme un paladin dans les aventures, et il prend un nouvel essor avec d'autant plus d'énergie et d'élévation qu'il vient de briser des entraves. Les femmes, même les demoiselles à peine écloses au monde, sont, dès qu'il s'agit de tromper certaines surveillances, d'une diplomatie, d'une habileté, d'une supercherie incomparables. Jésuites de naissance, elles ont la cautèle, la dissimulation, la politique finaude, l'art d'éluder les questions gênantes et aussi celui d'escobarder sur les sujets litigieux. Il n'est point d'astuces, de roueries, de matoiseries, de précautions et d'expédients dont elles ne soient capables, et c'est un vrai plaisir pour un féministe que de les mettre à l'épreuve en les entraînant dans une guerre collusoire où elles camperont aussitôt en batterie, tout en trigaudant, leurs merveilleuses qualités qui les font plus fines, plus insidieuses et plus futées que tous les Scapins de comédie pour les artifices, manigances et stratégies d'amour.

Elles ne s'étonnent d'aucun fait extravagant de la part de leur amant, car elles se sentent capables des mêmes folies pour lui assurer un seul rendez-vous ; il leur paraît donc normal de se trouver près du galant en quelque endroit qu'elles fréquentent ; et si, de hasard, elles rencontreraient au retour de soirée le tendre aimé en leur chambre, à peine en seraient-elles surprises, tant dans les choses d'amour leur esprit d'entreprise est plus décisif et audacieux que celui de l'homme. — Est-il un mauvais pas dont elles ne sortent, et l'ingéniosité des stratagèmes qu'elles inventent ne vient-elle pas compenser leur délicate faiblesse physique ? — Si nerveuses qu'elles soient, si aisées à effrayer qu'elles paraissent, on peut être assuré que le sentiment dominera en elles toutes leurs supersensibilités, dès l'instant qu'il s'agira du roman qu'elles vivent et des péripéties où elles ont un rôle actif. — Apparaître de nuit chez une névrosée semble pour un séducteur un acte de démence, car tout fait prévoir que la peur provoquera chez celle-ci une crise dont les accès bruyants, les sonneries, les stupéfiants appels mettront aussitôt un logis sur pied ; mais imaginez la même créature amoureuse, enveloppée de la persistante pensée de l'amant aimé, et montrez à sa vue instantanément, en pleine nuit, cet homme adoré ; il est

à parier que l'instinct de conservation de l'amour sera plus fort chez elle que l'instinct de la peur involontaire, et que la commotion la laissera muette, très saisie, mais presque prévenue. Ainsi que chez l'hôtesse des Paraboles, la lampe de l'attente est toujours allumée dans un cœur envahi par la passion, et la femme est éternellement prête à recevoir son Seigneur et son Dieu, sans étonnement, sans soubresaut, sans aucune surprise morale.

Un amant peut donc, loin d'hésiter, entreprendre toutes les imprudences pour rejoindre sa maîtresse à travers les périls et casse-cou de la vie. La femme est digne de faire affronter ces dangers par la façon sublime et simple dont elle comprend qu'on les puisse braver pour elle, et par la manière dont elle accueille celui qui a su défier et vaincre le péril. Elle sent, en son âme exaltée, qu'elle mérite ces prouesses, ces hardiesses, ces bravades faites à son entourage. Bien mieux, elle les désire, elle les inspire, elle les attend avec fièvre, et s'il est seul, lui, à les exécuter, elle sait qu'ils seraient deux à en supporter les conséquences en cas de surprise ou d'accident; elle se sent donc de moitié en tout et pour tout avec lui.

Puis, ne doit-on pas ajouter que la femme, liée par contrat à des obligations sociales où

solidement engagée à des devoirs, lorsqu'elle se donne tout entière par un caprice que le monde ni les siens ne peuvent sanctionner, sacrifie bien davantage que son amant dans ces sortes d'aventures. — Pour lui, s'aventurer, c'est encore se pavaner avec complaisance, c'est se livrer à un sport qui arrive peut-être à l'amour, mais en partant sûrement de l'amour-propre. L'amant s'adonisé dans ses escapades, il s'admire dans ses tours de force et ses prouesses, mais, en réalité dans tout ce qu'il entreprend, il ne risque, au pis-aller, que de donner du renom à ses galanteries et de s'attirer par là même un succès flatteur et très féminin. Elle, au contraire, — l'hypocrisie sociale donnant cours aux plus basses lâchetés, — se trouverait exposée à sombrer entièrement dans le borbier de l'opinion, si son intrigue devenait publique. Tandis qu'il joue avec le feu, elle joue avec la fange. Sa vie factice — car la réelle est dans son cœur — est un mensonge continu, qui ne peut subsister que par l'aliment de nouveaux mensonges renouvelés d'heure en heure, de minute en minute. Elle ne peut espérer, quoi qu'elle fasse, le délasement de la vérité proclamée ! Dans cette contrebande du mariage, c'est donc en réalité à la femme infidèle et à l'amante sublime que reviennent encore les honneurs de la guerre, et il faut ici,

comme dans toutes les questions de sentiment, tout l'aveuglement des hommes pour s'attribuer le mérite des défaites subies. — L'amant livre la bataille, mais la femme seule brave superbement toutes les escarmouches. — Celui-ci couche sur ses positions même en occupant celles de son alliée; mais au demeurant, l'effort est inégal, et c'est à celle qui s'est le plus sacrifiée, le plus ingénieusement dépensée aux avant-postes, à celle que ruinerait la mauvaise fortune de la guérilla, c'est à celle-ci que revient le moins d'honneur et de justice, en vertu de la monstrueuse inconséquence des jugements et conventions de notre société.

Mais qu'importe le ridicule des verdicts publics à cette amoureuse du pire par dégoût du médiocre? Elle se fait une gloire suffisante de sa chute, si toutefois sa passion a été assez haute, assez noble, assez anormale pour lui donner l'héroïsme de braver ses regrets.

« Plus les femmes sont gênées, — écrivait Léonard Thomas dans son *Essai sur le caractère, les mœurs, et l'esprit des femmes*, — plus leurs passions deviennent ardentes. Elles se nourrissent dans le silence et s'irritent par le combat. La crainte et les alarmes mêlent chez elles l'inquiétude à l'amour et, en les occupant, le redoublent

encore. Quand l'homme est sûr de sa conquête, il peut avoir plus d'orgueil ; mais la femme n'en a que plus de tendresse : elle s'attache par ses sacrifices. Vertueuse, elle jouit de ses refus ; coupable, elle jouit de ses remords mêmes. Quand l'amour est passion, ce sont elles qui sont les plus constantes ; mais quand ce n'est qu'un goût, elles sont les plus légères, car elles n'ont plus ce trouble et ces combats, et cette douce honte qui grave si bien le sentiment dans leur âme. »

Dans la *Contrebande du Mariage* dont nous venons d'esquisser quelques subterfuges, la femme joue très crânement le rôle de la receleuse que la loi punit plus durement que le maraudeur. Tandis que son cher célibataire flibustier d'honneur, hors frontières sociales, ne peut être atteint par l'illogisme du Code pénal, c'est à elle, la vaillante, qu'il appartient de payer des droits outrageants à l'implacable corporation des gabelous du mariage, pour son exportation *amorable*, en raison de cette maxime mondaine condensée par Beaumarchais : « La nature a dit à la femme : *sois belle si tu peux, sage si tu veux, mais sois considérée : il le faut.* »

LES DÉCORS D'AMOUR

Par le souffle d'Amour, tout vit, tout prend une âme,
De l'abîme des mers à la voûte des cieux ;
Et réduit au néant, tout périt sans sa flamme,
Les mondes, les soleils, les mortels et les Dieux.

FLORUS.

En amour, — on l'a remarqué, — le goût des meilleures choses change avant qu'elles aient changé ! — Tout lasse, tout passe et tout casse dans la monotonie des existences renfermées et esclaves des habitudes. Le dilettantisme d'un amant, désireux tout autant de conserver que de conquérir, consiste à faire vivre l'amour dans de perpétuels changements et à provoquer dans la vie d'intimité de fréquentes réactions qui préviennent la lassitude et ferment la porte au dégoût chez telles maîtresses qu'on pourrait croire les mieux asservies à une unique passion.

Un amoureux, sûr de ses moyens et dont le souffle d'amour empoupe largement l'âme à toute heure de jour et de nuit, sait occuper le cœur et l'esprit de sa maîtresse et avec prudence faire sentinelle, sinon devant le soupçon, l'inquiétude et le doute, — qui sont souris indélogeables des combles et profondeurs de la femme, — mais au moins devant l'ennui, dont jamais gardien vigilant ne doit tolérer le passage, sous peine d'abandonner la place. Le désœuvrement de la pensée, distillateur des vagues lassitudes et des ennuis moroses, apparaît déjà perfidement chez l'amante comme l'eunuque ruffian des infidélités possibles. D'où cet aphorisme rigoureusement exact: « Une maîtresse qui vaguement s'ennuie est déjà infidèle. »

L'ennui est une sensation naufrageuse qui noie le sentiment et la volonté d'une femme dans ses brumes délétères. Les hommes nés pour l'amour ne semblent pas devoir craindre ce méphitique ennui pour leurs amantes, car ils portent en eux-mêmes assez de puissance et de parfums essentiels pour embellir, varier, égayer et embaumer les déserts où ils font bivouaquer leurs tendresses. — Les féministes sont toutefois observateurs assez fins et déliés, juges assez perspicaces, devins et augures assez clairvoyants pour avoir pu saisir les traits mobiles,

analyser les indéchiffrables caractères et suivre les transformations perpétuelles des Sphinx nimbés de mystère dont ils veulent être les Œdipes.

Ils savent que les femmes, ces assoiffées d'inconnu, sont fertiles en contrastes trompeurs, et s'ils professent pour ces modèles de légèreté, de malice; de souplesse, d'inconstance, de vanité, de force et de faiblesse, une adoration ardente, leur flamme est néanmoins tempérée par la brise du scepticisme et leur entrée dans le port se trouve sauvegardée par les vigies avancées du *que sais-je?* et du *peut-être?* — Ils pensent avoir déchiffré savamment ce prestigieux solfège et sont assurés d'avoir senti vibrer sous leurs doigts de virtuose les frémissantes cordes de cette lyre animée, dont ils ont étudié le riche clavier, la pédale sentimentale; la table d'harmonie et tous les moyens d'orchestration ou d'accompagnement. A vrai dire, ils sont prêts à judicieusement admettre que l'instrument puisse trahir leurs moyens magistraux. Ils le font vivre, ils l'animent, ils l'exaltent; ils en tirent parfois des accords exceptionnels qui ne semblent point appartenir aux mélodies de ce monde; ils peuvent le briser d'un geste, le faire se lamenter en sons déchirants, et, encore que ce soit là leur bien absolu, leur chose, en quelque sorte divinisée, ils préfèrent, les incrédules, se méfier

encore et toujours et soustraire ce fragile objet de leur sollicitude aux dislocantes influences atmosphériques et aux inconcevables impressions lunaires de la vie.

« Qui peut définir les femmes ! disait Desmahis. Tout, à la vérité, parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente est quelquefois la plus sensible ; la plus indiscreète passe pour la plus fausse. Toujours prévenus, l'amour ou le dépit dictent les jugements que nous en portons, et l'esprit le plus juste, et celui qui les a le mieux étudiés, en croyant résoudre des problèmes, ne fait vraiment qu'en proposer de nouveaux.

« Trop faibles pour être décidées, on ne doit les distinguer que par leurs charmes. On peut faire d'une même femme cent portraits différents, et tous sont vrais. — Fièrè et fastueuse à la Cour, simple et tendre à la campagne ; aujourd'hui attachée à son époux et à ses devoirs, demain livrée aux goûts les plus bizarres, tantôt on la voit les cheveux épars, les yeux et les mains élevés au ciel attendri par ses plaintes ; l'instant d'après, on voit la sérénité répandue sur son visage, ses traits relevés par la parure et les grâces. Affligée sans raison, consolée par caprice, sa douleur et sa joie sont l'ouvrage de son ima-

gination. Elle est incompréhensible ; c'est un caméléon qui change à chaque instant. »

Ayant à nous communiquer cette observation que les corps qui prennent le plus rapidement la chaleur, par exemple les métaux, sont aussi ceux qui la laissent le plus facilement échapper, tandis que l'eau qui en est pénétrée plus lentement la conserve davantage, Schopenhauer l'illustre par cette amusante boutade :

« Si l'on veut utiliser ceci pour les symboles, à la façon des *Affinités Electives* de Goethe, on peut dire qu'une femme fidèle est unie à l'homme, comme la chaleur lente à l'eau, tandis que la courtisane volage ne lui est superficiellement attachée que du dehors, comme la chaleur au métal, tant qu'elle n'est pas sollicitée par un autre qui la désire plus vivement. »

Les féministes s'efforcent de caloriser leurs maîtresses comme l'eau dont parle le philosophe de Francfort, et, pour les fixer, ils se montrent de véritables Protées, afin de donner à la passion qu'ils ont fait naître une occupation toujours nouvelle, et à la personne qui les adore de renaissants sujets de les aimer. Ces mêmes séducteurs sensitifs qui dépensent un talent véritable à arrêter ou à centraliser les inconstances de la femme dans les limites d'une seule indivi-

dualité, ces pénétrants observateurs enfin ne sont cependant pas assez téméraires pour affirmer la durée des sentiments qu'ils nourrissent et entretiennent avec tant de souci, ni assez sots pour ne pas douter de leur persistance à un même degré d'intensité. — En conséquence, pour maintenir l'amour dans une agitation continuelle, pour le diversifier sans fin, ils ne se contentent pas d'apporter sur le théâtre où ils évoluent des qualités de transformations de premier ordre, d'y improviser des scènes où tour à tour la tendresse et la passion s'opposent aux froideurs et aux orages soudains ; ils veulent encore que tous les sens de leur amante soient continuellement frappés par des changements à vue, et ils entendent varier autant que possible les décors d'amour, les fonds de tableaux de leurs tendres duos continus.

L'extrême sensibilité de la femme la rend accessible aux plus légères impressions. Tout ce qui modifie ses sensations ou ses plaisirs la charme ; la succession des saisons, le contraste de la ville et des champs, les variations de l'atmosphère, la multiplicité des perspectives offertes à sa vue, l'emportement de la vie vagabonde si exactement en conformité avec ses instincts migrateurs, tout ce qui, en un mot, fait tournoyer la girouette de ses caprices ou bien

osciller le pivot de ses penchants giratoires la ravit, l'étourdit et endort sa perversité. En définitive, cette perversité ne se manifeste dans son esprit que comme une fièvre paludéenne causée par des stagnations croupissantes, morbides, qui sont fort contraires à son errant et fugitif tempérament d'oiseau de passage. Cette perversité n'est que la fermentation des toxines de la monotonie dans un tempérament de curieuse et de bohémienne toujours avide de pays nouveaux.

Les amants instinctifs s'appliquent à ne pas laisser chômer, un seul instant, l'activité morale de leurs chères rêveuses d'impossible ; ils fournissent sans cesse des hochets à leur gaminerie, des fleurs diversement parfumées à leur *papillonnie*, des graines d'inquiétudes au moulin de leur doute, des plaisanteries ou des images de ridicules dignes d'agiter le cristal de leur rire, des spectacles de misères faits pour humecter l'attendrissement de leur pitié, enfin des émotions hâtives et consécutives, fouettantes, harcelantes comme la tourmente, ou bien douces et rafraîchissantes comme la rosée de l'aurore. — Ils font mouvoir en elles, sans que leur conscience y prenne garde, tout le jeu embrouillé de leurs nerfs et toute l'élasticité des ressorts de leurs fibres, en une gymnastique interne incessante

qui tonifie les centres psycho-moteurs de leur âme et met en circulation toutes les économies sensibles de leurs sentiments.

Ce que ces perspicaces en amour s'efforcent surtout de varier, c'est l'aspect extérieur et visible du grand théâtre d'évolution générale. Ils veulent que les décors d'horizons ambiants soient aussi divers que les sensations qu'ils sont appelés à encadrer, et ils émettent ce paradoxe que la femme retrouve une personnalité nouvelle selon les différents milieux qu'elle traverse. Ils affirment même que cette extraordinaire assimilatrice éprouve, à chaque contact immédiat avec une nouvelle mise en scène d'art ou de pittoresque beauté; une sensation toute spéciale d'harmonie entre les choses, les sentiments, les aspirations et les idées.

C'est ainsi que le charme de la campagne embellit ses heures, métamorphose ses désirs et éveille en elle des conceptions mystérieuses et fécondes de volupté psychiques et physiques. A peine y est-elle installée, que son âme semble percevoir aussitôt de quels espoirs elle est remplie, et l'attente de plaisirs sensuels qu'elle ne discerne pas encore donne à ses yeux une supérieure acuité de vision sur les paysages, les harmonies de la plaine, les grands bois frissonnants, l'immensité de la mer berceuse et la poé-

sie vaporeuse des panoramas montagneux. Sa rêverie, embellie de toutes les formes, couleurs ou attitudes nouvelles, erre dans les forêts, flotte dans le souffle des airs, voltige dans les nuages, ou bien, le soir à la lune, glisse avec les ombres sous les branches agitées ou dans les eaux dormantes que moirent les flasques et chastes néuphars.

Elle apparaît alors douce, penchée, mélodieuse comme la nuit, la gentille amante, en ces campagnes solitaires au milieu desquelles l'a conduite le génie de son impresario d'amour, habile multiplicateur de sensations, de visions et d'extases consécutives.

Elle se montre tendre comme une nymphe ; musiquée comme une sirène ; envahie par la lente poésie pénétrante du Grand Tout : ce n'est plus la femme de la veille ; c'est une bucoliate sans mesure, une fillette simple et heureuse qui vite désencage à l'air libre toutes les chansons de son cœur. Elle s'attendrit plus aisément sous les ombrages tranquilles que dans le brouhaha des fêtes. Tout y parle à ses sens, tout la dispose au plaisir et aux voluptueuses pensées, tout lui inspire un amour que la nature entière partage et chante comme le grand mystère de la vie. — A la ville, le tourbillon du monde effeuille les jeunes pousses fleuries du sentiment et dis-

perse au loin les parfums délicats des pensers personnels de la femme ; elle n'ose se livrer dans ce bazar de vaniteux scepticismes. L'esprit de galanterie selon la mode ou les snobismes du temps l'entraîné à devenir insensible aux prières de son cœur, et sourde aux troubles qu'elle ressent et croit devoir méconnaître. — La campagne, au contraire, lui permet de s'écouter loyalement, délicieusement vivre et aimer, et, dans le grand silence qui l'enveloppe comme complice de sa rêverie heureuse, elle perçoit la langoureuse montée de tendresses instinctives, et elle jouit de pouvoir interpréter sans contrainte les voix de son âme attendrie, surprise de la richesse de son cœur, ainsi que des éléments de bonheurs simples, doux et divins qu'il recèle.

Au milieu des solitudes de verdure, tous deux se retrouvent dans une thébaïde sacrée de paradis terrestre. Ils vont enlacés, la main dans la main, sentant dans la pression de leurs doigts, dans le tact ou plutôt la communion palpable de leurs paumes tiédies par le désir, cette sensation inexprimable d'abandon, d'union profonde, de fusion nerveuse et sanguine, qui est une des plus pénétrantes de l'amour et qui dut faire palpiter déjà Adam et Ève aux premiers jours de notre sensible humanité.

Nicolas de Rosny, au cours de son poème en douze livres sur le *Bonheur Rural* ou *Tableau de la Vie Champêtre*, a laissé, au début de ce siècle, quelques vers oubliés qui, dans leur goût démodé et pré-Lamartinien, expriment encore une image très belle de la campagne comme décor d'amour :

Vallons délicieux, verts coteaux, frais bocages,
 Où de jeunes amants égarent leurs désirs,
 Où, près d'être entraîné par le torrent des âges,
 Le vieillard se ranime au feu des souvenirs ;
 Harmonieux buissons, parures de nos plaines,
 Rochers, fiers protecteurs de l'abri des bergers,
 Sentiers fleuris, gazons, et vous, claires fontaines,
 Ornaments enchanteurs de ce riant séjour,
 Qui portez dans nos sens un trouble involontaire,
 Hélas ! qu'êtes-vous sans l'Amour ?
Du bois, de l'eau, du vent, de l'herbe et de la pierre.

La campagne vivifie l'amour à l'état transitoire ; elle l'anime, l'assainit, le tonifie et le transporte par l'enthousiasme qu'elle fait naître ; mais le séjour prolongé aux champs finit par être fatal aux passions les mieux établies. On ne s'acagnarde pas impunément dans la solitude rustique, et l'amour meurt piteusement de n'être point contrarié. Il ne faut que des postes temporaires à ce sentiment tant avide d'éternel. A peine stagné-t-il qu'il s'endort, et le génie

de l'amant, qui s'applique à prolonger la durée passionnelle, doit proscrire le durable. L'étude de celui-ci doit être de sacrifier à la longévité de sa passion la plupart des séjours prolongés en une même place, et, partout où il passera à *deux*, c'est avec le souci de se camper passagèrement dans une halte qui devra cesser aux plus légers symptômes de défervescence du cœur.

Les amants véritables avancent dans la vie comme des fugitifs. Effrayés à la pensée de regarder derrière eux la triste et poussive échappée des années, ils s'empressent de courir au-devant de pays nouveaux, dans des décors vierges encore de leur représentation à grand spectacle dont ils sont les acteurs et les auditeurs inassouvis. Ils vont chercher au loin des théâtres inconnus, des effets de scène et des figurations nouvelles, au milieu desquels ils passeront, toujours hypnotisés par la même puissance, toujours émerveillés par la même chanson, toujours absorbés dans le même désir, mais puisant dans la fantasmagorie prismatique qui les environne un sujet nouveau de s'extasier et de s'offrir sans cesse, en holocauste de reconnaissance, à la divinité créatrice de tant d'êtres et de tant de choses qui ne semblent jetés ici-bas que pour rajeunir leur amour et embellir encore leur infinie félicité.

Les premiers vagabondages en campagne, *extra muros*, ont lieu généralement dans les lointaines banlieues des métropoles qui s'étendent à cent kilomètres à la ronde et dont l'aspect demeure si pittoresque, si rieur, si avenant pour les jeunes couples fatigués, désireux d'y mettre leur azur au vert.

Ce n'est pas encore la paysannerie hostile, rustaude, bourrue, âpre en ses témoignages hargneux, et jalouse à la vue des amants libérés des villes, cherchant les suaves becquées de baisers sous bois. C'est plutôt la campagne agréable, complaisante, entremetteuse, gentiment complice dans ses hôtelleries et serveurs. Il semble que, par l'atavisme des générations qui s'y sont succédé, l'habitant de ces contrées suburbaines soit imprégné d'une véritable complaisance pour les amoureux; ils y trouvent de jolis nids tout faits à la porte des forêts ou de grandes plaines alternées de bouquets d'arbres et de mouvantes moissons. — Ah! les belles heures qu'ils passent tous deux dans ces sereines envolées, loin des fièvres malignes, des cohues affolées, des courants surchauffés de la ville! — Comme elle est sautillante de joie, la petite-maitresse, si fraîche en ses gentils ajustements printaniers, et qu'ils sont bien à eux et chez eux dans cette simple

auberge dont la fruste apparence les ravit, aussi bien par la vue des naïves tentures des chambres que par le bruit tout nouveau pour eux de chants du poulailler ou des agitations d'étable que par les odeurs échappées des casseroles dont le parfum emplit la maison aux approches des repas.

Ils ont, dès leur sortie de wagon ou d'auto, abandonné leur personnalité citadine pour redevenir légers, fous de gaieté, enfants, gamins même, étonnés de tout et s'amusant de rien.

Grisés par le grand air, ils rentrent à la brune, et si la lune ainsi que la tiédeur du soir ne les invitent pas à quelque escapade dans les sentiers boisés, où la mélodie de la nuit se fait entendre avec tant de langueur envahissante et berceuse, ils ont plaisir à se sentir au gîte vers une heure qui leur semble dérisoire. Mais, tandis que tout au village, bêtes et gens, semble dormir, ils s'exaltent intimement déjà à la pensée de cette longue et trop courte nuitée qui va les réunir dans des draps grossiers et fleurant la lessive, amusés d'une série d'observations faites dans un aimable babillage coupé de soupirs, orchestré de baisers, scandé de petits mots toujours nouveaux, entremêlé de fausses et gentilles bouderies qui sont comédies d'une minute, closes par des éclats de gaieté et des espiègleries

sans fin. — Voltaire a dit, invoquant les pipeaux de sa petite *musette* aimable :

Il faut la nuit, tenir entre deux draps,
Le tendre objet que notre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et le matin recommencer encore.

La campagne offre un des décors d'amour les plus variés et les plus renouvelables. Chaque année, au retour du printemps, les amoureux sentent frémir en eux le désir des pèlerinages à la Nature, et les sensations de se rencontrer encore dans ce vrai Temple de l'Amour ne s'émeussent point, si le cher amant est suffisamment à la hauteur de son rôle, s'il sait dresser le menu des ingénus plaisirs et organiser le théâtre de ses tendres ébats comme un ordonnateur et un magicien assuré des effets à obtenir par la valeur de ses moyens et machinations de tout ordre.

Les plaisirs champêtres, aux yeux des féministes accomplis, s'apparentent encore aux enchantements merveilleux du voyage.

Les expéditions de curiosité en pays divers, les randonnées de vitesse constituent surtout aux yeux du couple heureux une sorte de féerie dont les changements à vue rapide des décors les grisent d'inoubliable manière.

Dans ces voyages qui leur procurent l'exquise sensation de la solitude au loin, ils se retrouvent imperméables au milieu d'un monde d'êtres étranges et bizarres dont ils ne conservent dans la mémoire que l'expression de comique ou d'originalité, afin de se les sortir tour à tour par la suite de leur commun magasin à pantins, — quand il leur vient l'envie de s'égayer ou d'épiloguer. — Ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils fréquentent, n'est pour eux qu'une série de panoramas décoratifs, une mise en scène utile au poème de leur passion et aux récitatifs de leurs rêves.

Ils voyagent pour s'aimer cosmopolitement, en laissant partout dans le sillage lumineux de leur amour comme un parfum troublant de leur tendresse. Ils voyagent aussi, comme presque tous les voyageurs, pour avoir voyagé, c'est-à-dire pour agglomérer cette moisson de menus faits, de circonstances, d'aventures, d'imprévus recueillis en commun, et dont la hantise persistante unit si solidement, en dehors même de la passion, les deux êtres qui ont subi de concert cette existence forcément fertile en événements curieux. Leur mémoire — voudraient-ils un jour le contraire ! — ne peut qu'être peuplée de leurs images multipliées et toujours unies dans les tableaux et les cadres les plus opposés.

Ils ne peuvent ouvrir les yeux sans se voir ; ils ne les pourront jamais fermer sans se voir encore dans cette chambre noire du souvenir où se développent, s'impressionnent, se colorent si chaudement tous les instantanés de la vie fixés à travers toutes les étapes de l'amoureuse croisière à deux. Soit qu'ils évoquent la souvenance d'une tempête, ils se retrouvent aussitôt dans la cabine d'un paquebot, ayant vis-à-vis l'un de l'autre la comique pudeur de leurs nausées ! Soit qu'ils essayent de se ramentevoir quelque nuit d'Orient étoilée, parfumée et comme pénétrée par la vibrance d'une longue mélodie arabe, qu'aussitôt sans transition ils se sentent l'un et l'autre, ainsi que naguère, embrassés, perdus dans une ivresse languide, et se répétant ce qu'ils n'ont cessé alors de se répéter : *Ne te sens-tu pas, mon amour, bien, bien, pleinement, totalement, idéalement heureux ?* Question dont la réponse mourait toujours en un baiser non moins profond que la nuit et non moins céleste, car c'est généralement par les lèvres des amants que passe le souffle révélateur de Dieu.

Ils sont séduisants, infinis, multicolores, accidentés, disparates, hétéroclites, ces décors d'amour dont l'ingéniosité d'un amant peut tapisser

deux vies errantes dans l'union complète ; ils sont tour à tour gais, clairs, soleillés, et parfois aussi sombres, voilés et mélancoliques ; ils donnent les reflets du nord ou du midi, mais pour les avoir traversés, l'esprit d'une femme aimée les conserve à jamais intacts dans le théâtre rétrospectif de sa mémoire, et son imagination les a mis en perspective avec complaisance, ces décors, et les a rebrossés gentiment et situés au plan voulu, grâce au cadre enjoliveur de son mobile manteau d'Arlequin et à l'éclairage discret et tamisé du passé qui embellit tout.

Ce n'est pas tant seulement par cette variété des panoramas vus de la hauteur de leur passion ascendante, que l'amoureux féministe impose la constance en prescrivant l'insipidité, la langueur et l'ennui qui naissent si souvent de la continuité ; c'est surtout par le jeu qu'il donne à toutes les facultés de sa maîtresse, et par les sensations contraires qu'il lui procure avec un tact et une pénétration qui sont sa force. — Il n'agira pas avec elle, ainsi qu'un mari avec sa compagne, ne voyant que les endroits consacrés ; mais, à rebours de celui-ci, il ira à contre-courant des idées, des convenances et des guides. Sa délicate amie, confiante en sa robustesse et forte de sa puissance qu'elle sent indomptable, le suivra docile en solide et curieuse camarade

dans les milieux jugés les plus contraires et les plus défendus aux femmes dites de la bonne société. Il n'est bouges, tripots, prostitutions, marchés de plaisirs, qu'ils ne traverseront ensemble, mus par les mêmes curiosités, étreints par d'analogues angoisses de dégoût, attendris également par de profondes pitiés. Elle comprendra ses audaces de mâle, tandis que lui ménagera ses secrètes délicatesses et ses effarouchements instinctifs de femme devant certains spectacles d'un réalisme, d'une crudité excessive, sinon d'un imprévu cynisme. Ils communieront dans une telle largeur de vue, de pensées, d'analyse intime, de foi en eux-mêmes, de culte pour leur amour placé au-dessus des contingences, qu'ils ne risqueront jamais de se heurter à ces misérables questions de jalousies mesquines, de dissimulation niaise, de perversités intellectuelles, qui mettent en désarroi tant d'unions libres, faussées dès le début par l'hypocrisie des accords.

Les femmes ont, en général, pour tout ce qui regarde le sentiment, l'âme plus sensible, plus sincère et plus courageuse que les hommes; il est plus aisé qu'on ne pense de les former à une conception assez vaste des relations amoureuses et de leur faire abandonner ces infimes questions de sauvegarde de la fidélité physique de leur amant qui, en *certaines circonstances* où la

curiosité est en vigueur, doivent avoir assez peu d'importance à leurs yeux pour qu'elles soient les premières, sinon à encourager, du moins à tolérer une expérience qu'elles seraient également portées à tenter, si la nature les dotait provisoirement des appareils de sondage du sexe fort. — Est-il une fille d'Ève qui, en son *for intérieur*, n'ait songé aux équipées qu'elle entreprendrait si la nature l'avait faite garçon ? Quelle est donc celle qui, se sachant aimée par-dessus l'Univers, et mieux que femme au monde, ne montrerait pas une complaisance véritable pour son *darling*, désireux occasionnellement d'explorer l'inconnu ?

Une sincère et robuste camaraderie de cœur et d'esprit est donc nécessaire, indispensable aux amoureux qui veulent en toutes contrées du globe varier leurs décors et leurs horizons. Les seuls vrais amants qui sentent leurs âmes planer de concert, leurs pensées correspondre, leurs désirs naître et grandir ensemble, leurs faiblesses s'irriter des mêmes chocs, leurs nerfs se turgir pour d'analogues sensations, pourront admettre notre théorie décorative, dont nous n'avons fait qu'ébaucher la forme, sans pouvoir nous complaire à l'analyse du fond.

Que nous servirait-il, d'autre part, d'argumenter davantage sur ce sujet qui ne peut être

perceptible que pour quelques-uns ? — L'expression de la passion est tellement diverse que chaque couple d'amants n'a peut-être pas son semblable dans la succession des temps. — Aux uns nos idées paraîtront singulières ou quelque peu incohérentes, aux autres fanatiquement élaborées et tout à fait hétéroclites pour cette époque où elles ne peuvent que surprendre et donner à rire à toutes les folles évaporées et à tous les jeunes hommes qui ne recherchent rien autre que la brièveté des attaches, le plaisir de rompre étant, pour eux, supérieur à celui d'aimer. Ce serait miracle qu'à cette heure du xx^e siècle, qui évoque les légèretés et frivolités amORALES du Directoire, nos opinions fussent épousées par quelques êtres d'exception qui se risqueraient à nous ressembler comme des frères.

Nous n'osons guère y croire, aujourd'hui que, vétéran, ayant franchi les journées ardentes de la passion, ayant donné à l'amour toute la religiosité, toute la crédulité, toute la foi qui fut si abondamment en nous, et qui y demeure encore à l'automne de l'âge, nous nous plaisons à regarder vivre ceux qui mènent la farandole effrontée de l'Eros à la mode. Les amants ont abandonné les temples et les autels de l'aimable Dieu de Cythère. Grâce au divorce, le Célibat offre peu d'intérêt à ceux qui, visant le mariage pour

la dot qu'il procure, n'ont aucun scrupule de faire une affaire temporaire qui n'aliène plus aucunement leur liberté.

Les sens dominant le sentiment, la passion est dénoncée comme une catastrophe à éviter, la tendresse, c'est *la barbe!* On revient aux échanges de deux fantaisies; on se connaît à peine que déjà on appartient à d'autres; on ne cherche plus l'art de faire durer l'amour mais celui de l'empêcher de raciner. On dirait volontiers, avec Napoléon I^{er} : « En amour la seule victoire, c'est la fuite. » Plus de communion avec la femme, plus d'intimité sentimentale, plus de ces dévotions et de ces extases qui unissaient chair, âmes et pensées. Plus d'intellection, rien que de la volupté fugitive, des frissons à fleur de peau, de la vanité satisfaite et de l'ennui renaissant sans cesse entre les petites secousses hystériques et frémissantes des passades.

Cependant, il nous faut croire, croire encore ainsi que font ces fausses sceptiques : les femmes, qui, Elles, ont conservé toutes leurs croyances, bien que le snobisme d'aimer (à la façon dont il est à la mode d'accommoder le sentiment) semble les avoir métamorphosées en incroyables et en courtisanes du plus bas paganisme.

Le feu ne connaît pas le froid et la lumière ignore l'ombre, dit un fervent.

Il nous faut croire que rien n'est changé, quelque laid et grimaçant que soit le masque de la société en représentation. « Loin du monde railleur, loin de la foule impure, dit un apôtre hautain de la vertu d'aimer, Joséphin Péladan, il faut cacher sa passion, pour qu'un souffle froid ne la flétrisse, pour qu'un contact lourd ne la salisse. Point de vanité en amour, au nom de l'orgueil ! La pudeur du sentiment doit dépasser celle du corps, on doit aimer secrètement parce que l'amour heureux a un ennemi redoutable, qui s'appelle tout le monde. »

Croyons encore à l'amour-passion alors qu'il est inspiré et tisonné par de souverains Célibataires loin des bagnes de la société, dont tous ceux qui ont une âme altière et soucieuse de vie noble sont tôt ou tard tenus de s'évader. Croyons aux décors d'amour, aux mises en scène du bonheur d'aimer, le seul bonheur qui repousse l'affichage et qui demande solitude, silence et dévotion dans un culte mutuel qui suffit à son entretien.

TRAITÉ DES VOLUPTUEUX BONHEURS

Il est bon d'avoir senti battre son cœur, d'avoir tenu captif l'Amour dans ses bras jusqu'à ce que le jour se fût fondu dans la nuit, alors que les cieux étaient lumineux et que les lèvres étaient roses.

SWINBURNE.

La femme diabolique

Les Pères de l'Église, selon leur idéal ascétique, ont toujours avec passion vu dans la femme l'instigatrice du péché, le grand obstacle au salut, le danger permanent placé sur la route de l'homme. « — Ne savez-vous pas, s'écrie l'un d'eux en s'adressant aux amoureuses tentatrices, qu'en chacune de vous il y a une Ève ? La sentence de Dieu contre votre sexe pèse toujours sur vous parce que votre sexe est toujours coupable. Vous êtes la porte du démon. Vous êtes les violatrices de l'arbre défendu. Vous êtes les

premières délinquantes à la loi divine. C'est à vous que le démon s'est adressé, ne s'étant pas trouvé le courage de s'adresser à l'homme. C'est vous qui avez ruiné celui que Dieu avait fait à son image, et c'est pour votre crime que le fils de Dieu lui-même a dû mourir. »

Saint Bernard écrivait gravement que la femme est l'organe du diable ; saint François, plus railleur, prêchait que si Dieu nous a défendu les femmes, mes frères, le diable nous a donné des sœurs. Plus tard, Luther avouait avec une ironie attristée qu'il sentait bien que le diable couchait plus près de sa femme que lui-même, et un ancien proverbe répété en bien des dialectes populaires narrait que « moine et femme sont les deux griffes de Satan ».

En tout temps et dans les pays les plus opposés, le rapprochement de la femme et du diable a toujours été fait avec plus ou moins de bonheur et d'esprit. Les légendes, les symboles, les figures littéraires n'ont point manqué pour accentuer avec vigueur cette diabolicité de la femme qu'Aristote comparait à la panthère, Philon à un mâle imparfait, Codrus à un océan de méchancetés, Milton à un joli défaut de la nature, Molière à un sexe engendré pour damner tout le monde, Calderon à un mets digne des Dieux, quand le démon ne vient pas l'assaisonner de

son arôme violent, et Victor Hugo à un-joli petit diable habilement perfectionné.

Mais cette origine démoniaque, cette perversité ces grâces dissolues des amoureuses du mal, l'attitude même de ces fomentatrices du désordre et de ces semeuses de ruines, l'esprit de ces créatures funestes qui engendrent la concupiscence, et savent si bien cuisiner le péché sur les brasiers infernaux, tout cela surtout attire les féministes, profanes amants des gouffres insondables. Ils sont hantés puissamment par tout ce que la femme, ce marais d'impuretés, distille de criminel, de corrompu, de dépravé et de démoralisateur ; ils aiment à s'alonger auprès de cette sentine du vice, et peu soucieux de leur perdition, ils ne songent qu'à se consumer dans cet enfer de la femme, au fond ardent duquel ils pénètrent par la porte du paradis.

C'est le christianisme qui a créé la femme maléficiieuse et tentatrice, car en inventant la singulière figure d'Ève, les néo-mythologues ont découvert et fait sentir le piment du péché. — L'arbre du mal et le fruit défendu ont jeté dans nos cerveaux d'enfants une épouvante curieuse qui, alors que nous grandissions, nous a portés à revenir sur nos pas pour juger de près les causes de notre perdition originelle. — Nous avons,

plus tard, bravé notre foi et l'idée de la malfeasance de nos instincts et de la perversité de l'acte charnel nous a portés, sans que nous nous en rendions compte, et comme pour mieux sentir les puissantes délices du remords, à nous exagérer la portée de nos dépravations si peu répréhensibles en réalité.

De tous les péchés capitaux, la *luxure* est celui dont le nom seul trouble le plus profondément notre imagination grandissante ; ce mot de *luxure*, dès la dixième année, nous hante, nous inquiète et des sept châteaux du Diable, c'est celui à la porte duquel nos désirs, encore inconscients, frappent déjà le plus volontiers. — Tous les écrivains sacrés se sont si complaisamment étendus sur les abominations de l'œuvre de chair ; ils nous ont tour à tour si féroce-ment incités à n'être luxurieux ni de fait ni de consentement, qu'à peine renseignés, nous courons à ce vice que l'on nous peint si noir et dont notre instinct, moins doctoral, nous révèle déjà comme devant être si exquis, si envahissant, si suprêmement séducteur, si difficilement comparable aux autres péchés.

Écoutons la façon secourable et vraiment belle dont le R. P. Louis de La Ferté parle de cette luxure affreuse qu'il est plus aisé, à son aveu même, de blâmer que d'éviter :

« C'est de tous les péchés, dit-il, celui qui fait le plus d'impénitents. Il n'y en a point qui plaisent davantage. En quelque âge que l'on soit, on le trouve agréable. Les vieillards mêmes n'y sont pas moins sujets que les jeunes : s'ils ont moins de vigueur, ils ont souvent plus de convoitise ; — quand on s'est une fois accoutumé à ce criminel plaisir, il faut être bien favorisé de la grâce pour y renoncer avant la mort. L'action du péché quitte, mais le désir du péché ne quitte jamais.

« Ah ! Messieurs, ajoute le Révérend Père prêcheur, faut-il que notre perte dépende de l'œil d'une fillette ! faut-il qu'une simple peau étendue sur de la chair, et qui ne recouvre que du sang et des os, ait assez de force sur nos esprits pour nous faire renoncer à nos plus grands intérêts et à toutes les espérances du paradis ! — Et cependant cela se voit tous les jours ! — Oui, tous, tant que nous sommes, nous ne faisons pas autre chose : l'aiguillon de la volupté nous pique si fort, que nous ne pouvons garder un célibat incorruptible. — La luxure nous harcèle sans cesse ; elle nous tourmente du soir au matin et du matin au soir ; et ce démon tentateur est si bien, en fin de compte, le plus infâme, le plus pernicieux, le plus abominable et surtout le plus inévitable de tous les crimes, que

Cicéron a pu dire éloquemment que tous les maux ensemble n'égalaient pas celui-là : « *Si unum in locum collata sint omnia mala, cum turpitudinis malo non erunt comparanda.* »

Les réprobations de l'Église sont généralement exagératrices et tentatrices ; en créant l'idéalisme des sens et en intéressant le ciel et les flammes éternelles à l'œuvre de chair, le Christianisme a aiguë notre sensualité, et les dangereux horizons mêmes de notre damnation nous donnent un cuisant désir d'entrer en conversation criminelle avec Satan et de feuilleter page à page sa Bible corruptrice qui révèle la sombre grandeur du péché.

L'homme naît avec des besoins et la nature lui ordonne impérieusement de se ruer à la femme pour augmenter l'œuvre de Dieu créateur ; les instincts mus par la grande Loi inéluctable poussent donc les sexes l'un vers l'autre irrésistiblement. La Société qui apparaît alors hostile met les premières entraves à la nature et invente la *morale* dont elle organise la réglementation. L'Église catholique, jetant l'anathème à l'amour, broche enfin sur le tout et cherche à s'arc-bouter contre nos penchants ; or il advient que ces obstacles, qui semblaient contrecarrer les projets mystérieux du fondateur d'humanité, exaltent la femme, et nous créent au con-

traire la sensation beaucoup plus intense des jouissances illicites.

La morale, ce champignon parasite poussé sur la nature primitive, nous procure ces délicieuses délicatesses de la pudeur et ces agréables viols des convenances et des décences que nous nous plaisons tous à opérer par nos discours, par nos écrits, par nos actes journaliers. — Notre vocabulaire possède également son arbre du mal, et c'est pour nous un agrément d'y cueillir à chaque instant des fruits dont la saveur nous est d'autant plus précieuse qu'on nous en a interdit le goût et l'usage. Notre vue ne peut, nous dit-on, s'arrêter à la nudité, le corps humain devant être chastement condamné aux voiles, et nous voici épris jusqu'à l'art des beautés troublantes de la femme et des parties mystérieuses de son corps dont la désignation seule est criminelle et semble entraîner la peine des réprouvés. — Tout n'est-il pas pour le mieux dans le plus simple des mondes et la plus antiphysique des sociétés ?

L'Eglise, au surplus, scrutant nos rêveries, nos désirs, nos sentiments aussi bien que nos actes nous avertit que les pensers d'amour sont désagréables à Dieu, que les désirs des sens sont funestes à l'esprit divin, que les rêves voluptueux canalisent nos âmes vers le gouffre infer-

nal, tandis que ceux de ses prêtres qui tolèrent la monogamie s'érigent en légistes du plaisir et règlent la casuistique d'alcôve, admettant telles ou telles pratiques sensuelles et répudiant les autres comme des curiosités malsaines, anti-physiques et monstrueuses.

Comment ne veut-on pas que les esprits les plus délicats, les plus impressionnables, les plus sujets à adorer le mystère et à s'affiner dans le culte de la femme n'arrivent point un jour à se nourrir de toutes les espèces et variétés de fruits défendus, ne serait-ce que pour avoir la sensation perversément coupable dont l'éducation sociale et religieuse additionne leur innocent goûter? — Les sociétés ont apporté tant d'obstacles au libre usage de nos sens que le libertinage est devenu le pays normal, le refuge des affranchis et des révoltés, qui au *Code des bonnes mœurs* ont dû opposer le seul livre naturaliste clair et logique : *La Bible du Diable*.

Les exagératrices du Péché

Les femmes sont surtout les plus curieuses lectrices de cette *Bible du Diable*, dont elles semblent de naissance pressentir les *canons* protestants. Leur diabolicité originelle paraît devoir les disposer à la recherche de toutes les

connaissances qui sont consignées dans les chapitres de la *Genèse*, de l'*Exode* et des *Nombres*. — Beaucoup plus tôt éveillées que les hommes à la galanterie et au désir vague des sens, beaucoup plus instigatrices et plus rouées, elles n'ont plus qu'à parfaire une éducation dont on croirait que la nature leur a révélé les principaux éléments. — Exagératrices du péché, leur esprit de bonne heure se complait à analyser par l'imagination toutes les outrances de l'amour, et celles qui sont les plus sages d'allure, les plus retenues de discours, les plus sobres de démonstrations extérieures, ne sont pas toujours les moins dépravées intellectuellement, car toute femme est une avide chercheuse d'au delà, une ardente révoltée contre les barrières placées sur les domaines des embrassements et des accouplements selon les lois physiques, une cupide aspirante à l'impossible et au surhumain.

Celles qui ont le plus de tempérament et de maturité de sens sont souvent les moins imaginatives et les moins compliquées d'esprit ; — elles mordent au pain bis du plaisir selon leur inclination du moment, avec la force sanguine qui les porte au mâle et qui fait d'elles de belles bêtes fringantes pour la reproduction. Ces superbes gaillardes — que prisent si fort les hommes à femmes, dédaigneux des longs préli-

minaires — sont de cette race très *allante*, très sensuelle, très sainement conforme à la nature et dont l'appétit en éveil allèche d'autres appétits primitifs, selon la loi des attractions souveraines. Leur instinct court au solide et ne s'avise pas de faire le délicat en voulant relever l'ordinaire des restaurations charnelles.

Mais celles-ci constituent-elles des femmes dans le sens plus relevé que nous attribuons à ce nom de femme ? — Nous ne le pensons pas et peut-être le qualificatif de *femelles* serait-il mieux applicable à ces créatures voraces, dévorantes et insatiables qui sont à l'amour ce que les gloutons sont à la gourmandise. — La femme dont nous nous inquiétons, et dont se préoccupent les Célibataires hystériquement féministes, appartient à cette variété rare dans le genre humain, dont Balzac a tracé les principaux caractères physiologiques et qui doit son espèce aux soins particuliers que les hommes de bon ton ont pu donner à sa culture.

« Elle se reconnaît généralement, écrit son observateur, à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau. Son penchant la porte à une exquise propreté. Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés. Comme l'hermine, elle meurt quelquefois de douleur de voir souiller sa blan-

che tunique. Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhiler des odeurs enivrantes, à broser ses ongles roses, à les couper en amande, à baigner souvent ses membres délicats. Elle ne se plaît pendant la nuit que sur le duvet le plus doux, pendant le jour sur des divans de crin ; aussi la position horizontale est-elle celle qu'elle prend le plus volontiers. Sa voix est d'une douceur pénétrante, ses mouvements sont gracieux. — Elle fuit l'éclat du soleil et s'en préserve par d'ingénieux moyens. Partage-t-elle les besoins des autres espèces ? C'est un problème. Curieuse à l'excès, elle se laisse prendre facilement par celui qui sait lui cacher la plus petite chose, car son esprit la porte sans cesse à chercher l'inconnu. — Aimer est sa religion. Elle ne pense qu'à plaire à celui qu'elle aime. Être aimée est le but de toutes ses actions et exciter des désirs celui de tous ses gestes. Elle médite jour et nuit de nouvelles parures, et elle va se montrant brillante et fraîche à des inconnus, dont les hommages la flattent, dont les désirs la charment, bien qu'ils lui soient indifférents. Les heures dérobées au soin d'elle-même et à la volupté, elle les emploie à chanter les airs les plus doux. Cette espèce enfin est la reine du monde et l'esclave d'un désir. »

La femme de cette race-là peut inspirer de

l'amour à nos plus subtils Célibataires, car il semble qu'elle soit investie du sacerdoce de la pensée par une éducation privilégiée qui a développé chez elle la puissance de son imagination. Sans cesse occupée à broder des rêves infinis sur le canevas de l'amour, elle est aussi sensible aux jouissances intellectuelles qu'aux plaisirs physiques. Chez elle toutefois, le tempérament ne parle pas en maître, et la volupté est généralement plus cérébrale que réelle, et plutôt perçue que dégustée.

Les enquêteuses de sensations

Ayant montré en sa jeunesse toutes les curiosités de l'esprit au sujet de cet irrésistible amour dont on vantait si mystérieusement la force et les délices à mots voilés en sa présence, enflammée de romanesque par les lectures secrètes et par les confidences des petites amies de pension, excitée par le côté clandestin de la relation des sexes, la femme arrive à l'homme avec de merveilleuses idées préconçues sur les ivresses qui l'attendent au sortir de la virginité. Il faut donc que l'amant soit un prodigieux maître en amour, pour qu'elle ne s'écrie pas, après abandon de sa personne, ce que presque toutes proclament dans l'intimité de leur désappointement, ce : —

Comment ! ce n'est que cela ! — dont l'expression indique la ruine de leurs plus grandes espérances et le subit écroulement des échafaudages qui devaient, par la conquête de la volupté, les conduire vers le ciel des vertigineuses lascivetés.

A peines revenues de leur déception, les jolies mystifiées ne veulent point admettre aisément qu'il n'y ait autre chose dans l'amour, et loin d'accuser la froideur de leurs sens, elles attribuent l'insuccès ou plutôt le maigre résultat de leurs premières tentatives au complice de leur péché ; — en cela elles n'ont point absolument tort. — Elles cherchent donc, désormais inquiètes et perplexes, elles quémandent anxieusement ces troubles incomparables, ces extases célestes, ces frissons délicieux, ces ardentés pâmoussons, ces râles qui font agoniser la vie par l'excès du plaisir, et elles ne veulent point avoir le démenti de ne les pas sentir dans le bouleversement et le chaos de leur organisme comme tant d'autres qui les leur chantent si éperdument.

C'est pourquoi l'on rencontre très fréquemment de nombreuses et charmantes petites femmes prises du prurit de l'inconnu et comme assoiffées d'orgies et de dépravations, et qui vont cherchant aventures avec tout oubli de la pudeur et de l'opinion, prêtes à aimer follement, à se

donner nues, vibrantes de désir pour dénicher enfin la sensation, cette sensation qu'elles ignorent, et dont l'inoculation tant souhaitée doit faire battre frénétiquement dans leurs artères la charge sensuelle d'amour et irriter leurs désirs dans la fureur des baisers échangés.

Les virtuoses de l'amour

Cette volonté que la plupart des femmes apportent à vouloir ne pas rester insensibles et à chercher aux mains du virtuose l'archet qui fera chanter le vide de leur âme sur le chevalet centralisateur de leurs nerfs, cette volonté qui fait croire au tempérament des femmes qui n'en ont pas, attire justement le succès vers les libertins féministes, lesquels sont des grands hommes en amour, étant des spécialistes très reconnus, et qu'on consulte rarement en vain sur ces cas d'impuissance féminine.

Les libertins féministes connaissent l'organisme du plaisir, ses corrélations intimes avec les diverses parties du corps humain ; ils sont doués à ravir pour les savantes mises en train préparatoires, susceptibles d'amener à son maximum d'intensité la crise délirante. Habiles physiologistes, ils ne dédaignent pas de psychologier au cours de leurs démonstrations, car, à

leur sentiment, le physique et le moral de la femme sont liés ensemble profondément par les infinies délicatesses utérines de celle-ci, dont le cerveau est soumis en quelque sorte au grand appareil sympathique de la fécondation qui forme le gouvernail de sa vie. — Van Helmont résumait ainsi ses observations expérimentales sur la femme : *Tota mulier in utero* ; exprimant de la sorte que tout son organisme se plie et se conforme avant tout aux influences de l'amour.

Le spécialiste étudie en conséquence sa malade, car, pour lui, cette chère névrosée est une malade, une détraquée par la maladresse ou la sottise de ses premiers pratiquants, assez niais ou grossiers pour n'avoir pas éveillé à la fois et de concert en elle les tendresses du cœur et les douces sensations de l'amour physique, si susceptible d'être contrarié au début et si longtemps rancunier contre l'être brutal qui ne sut s'y prendre.

Il s'enquiert adroitement des antécédents, de l'état pathologique du sujet, en vêtant son interrogatoire discret des charmes d'une galanterie pleine d'ardente sollicitude ; il ne néglige rien pour assurer son diagnostic, qui est presque toujours le même et dont, à première vue, il pourrait établir tous les termes ; mais le spécialiste aime les dossiers d'observations et de notes, et parmi celles-ci on retrouve souvent, sinon

presque toujours, des bulletins semblables à l'observation moyenne dont voici la teneur :

OBSERVATION n° 1. — Jeune femme, charmante, fine, intelligente, distinguée. Trente ans ; mariée depuis dix années. — N'est jamais sortie de son anesthésie génitale ; nervosisme excessif, supersensibilité cérébrale, curiosité extravagante ; portée avec outrance vers des perversités sans amour qui creusent davantage le vide où son cœur en détresse s'est engouffré. — Son mari, la brute commune, ignorant l'instrument qu'il manie. — A eu des amants nombreux, croyant toujours aimer et ne recevant jamais l'étincelle nécessaire à sa déflagration. — A connu aussi quelques maîtresses... par horreur d'un sexe qui ne parvenait guère à animer sa statue. Passe dans son monde pour une ardente insatiable, pour une dangereuse dépravée. — Examiné cette triste déséquilibrée qui s'est si souvent donnée pour ne pas se conserver seule à son ennui de vivre. — J'éveille en elle, à chaque visite, le sentiment, sans chercher la caresse définitive ; je l'isole^e dans un respect qui l'étonne ; j'occupe son esprit chaque jour davantage, sans paraître me soucier d'entrer en son cœur. — A la vingtième visite, premiers symptômes ; le désir lubrifie son œil, son attitude est celle d'une vierge gauchement amoureuse ; — je suis d'ores et déjà sûr de la guérison. Au bout du premier mois, je me prononce subitement et cherche la porte mystérieuse, la chanterelle du désir, le ganglion spécial que toute

femme possède et qui la livre à l'ennemi, surprise, confondue, charmée elle-même de cette stupéfiante découverte. — Chez celle-ci, le ressort magique était dissimulé non loin de l'oreille, dans les frisons de la nuque : je diffère encore l'attaque pour exaspérer la sensation. Le trente-troisième jour, opération superbe, réussite complète, avec de suffisantes recommandations et des garanties de cœur contre les rechutes. Continué de donner des soins à cette jeune cliente, aujourd'hui florissante et saine, et qui attribue à un surnaturel miracle l'état actuel de sa nature désormais embellie de sensations sentimentales et de sentiments merveilleusement épanouis dans la sensualité la plus vibrante.

Le spécialiste libertin fait de nombreuses cures en suivant une méthode dont le processus est lent, mais sûr. C'est un grand préparateur qui sait qu'il n'obtiendrait qu'une fausse guérison en quelques séances, et qui laisse au charlatanisme de ses confrères ces moyens hâtifs, créateurs de nouveaux vertiges, qui n'occasionnent qu'une recrudescence malade quelques jours après. Appelé à donner ses soins à l'impotence morale, cause d'impuissance physique, il porte son attention à l'intérieur avant de s'occuper des manifestations externes. Après avoir constaté l'effet, il va droit à la cause, et il est rare que ses moyens soient faillibles, pour peu

que ses malades reviennent aussi souvent qu'il le leur prescrit, à intervalles plus ou moins éloignés, selon l'état de la malade et les nécessités qu'il nomme psycho-pathologiques.

Ce n'est qu'une fois assuré de l'état sonore de son instrument que le féministe spécialiste songe à en tirer les accords les plus voluptueux, et il s'y emploie avec toute la science et toute la pratique dont il dispose. — Il part de ce principe absolu que, pour parvenir à l'harmonieuse sensation du plaisir d'amour, tous les sens doivent participer au grand duo et l'orchestrer en sourdine de très légers *pizzicati*, dont le toucher se délecte, tandis que la vue peut s'étendre sur des panoramas de monts roses, et que les oreilles s'emplissent tour à tour, selon l'allure et le ton, soit de mots radieusement colorés de passion, soit de diminutifs mignons et friquets, soit enfin de certains vocables àprement populeux et cyniques qui donnent le parfum vireux de la fange d'où ils sortent pour contaminer d'une odeur de vice l'éréthisme intellectuel, et polluer l'imagination. Celle-ci transforme, en effet, l'immondice soit en orchidée fantaisiste, soit en érotiques visions, soit en perle par l'étonnante alchimie qu'elle recèle.

Le féministe spécialiste en libertinage estime naturel d'appliquer à son usage tout ce que

l'érotologie classique nous enseigne comme praticable dans le combat des sexes. Érudit sur ces intéressantes questions que les religieux hindous, les Arabes, les Persans, les Japonais ont doctement approfondies et décrites avec non moins de complaisance que les Martial, les Juvénal, les Arétin, les Nicolas Chorier et autres érotographes, il sent que la femme ne demande, à l'état d'amour sincère, qu'à être conduite dans tous les petits sentiers de la recherche curieuse, et il n'hésite pas à varier, autant que la trop bornée nature s'y peut prêter, les plaisirs des suaves chevauchées, en changeant d'attitudes sportives à chaque relais.

Car toutes les femmes sont quelque peu semblables à l'impératrice Théodora, qui se plaignait avec ingratitude de la parcimonie de la nature, témoignant du désir d'un *quatrième autel*, sur lequel elle pût offrir des libations au dieu de l'amour.

Son art — car, à côté de la science, le virtuose expérimentateur peut se targuer d'être artiste, — son art s'étend volontiers sur tous les menus détails et les avant-coureurs du plaisir ; il s'entend supérieurement à la préparation des hors-d'œuvre pimentés et confits qui plaisent si fort aux appétits dépravés ; mais s'il met un grand esprit de raffinement dans l'ordonnance de ses

piquants artifices et de ses fraudes physiques, il demeure, quoi qu'il advienne, élégant, léger, prévenant et incapable d'insister le quart d'une seconde sur l'offre d'une chatterie dont la chère petite chatte elle-même ne paraîtrait pas momentanément vouloir faire la connaissance.

Notre inoculateur de sensations étendues, vibratiles et licencieuses, croit connaître aussi bien les femmes dont il a démonté et remonté tous les ressorts, qu'il est possible de connaître et d'approfondir ces petits êtres qui sont à la fois anges et démons, singes et enfants, maîtresses et esclaves. Il a remarqué qu'elles sont inégales dans le plaisir, comme dans la joie, dans le libertinage comme dans la dévotion, et qu'elles paraissent toujours aussi disposées à blasphémer contre leur Dieu qu'à l'adorer. Il s'applique donc à se renouveler comme le serpent et à affecter une apparence d'animal à sang froid, dont la placidité est utile dans les relations constantes avec ces chères inconstantes.

Il établit l'intimité de son cœur de façon à la rendre résistante à toutes les variations du pyromètre de l'amour, car à l'ouragan des sens, au cyclone dévastateur des épuisantes caresses qui semble emporter vers les mystères de la fécondation la puissance humaine et toute la sève de

l'arbre de vie, il sait que les amants aiment à descendre se rafraîchir dans les cryptes du silence où l'anéantissement de tout leur être veut l'oubli des tombeaux.

La femme a ses heures

La femme a des heures où son tempérament se livre, des heures où sa mélancolie et sa sentimentalité tombent, assoupissantes et grises comme un crépuscule en son âme qui semble égarée. En ces moments-là, elle serait accessible à tout homme assez délicat pour être à la portée de sa torpeur subite et pour se complaire au vague de ses songes. Elle est comme emportée, transformée par cette lente chute du jour, qui envoie ses facultés les plus manifestes et qui met de l'ouate assourdissante dans le creux des grelots de sa gaieté.

Quelques-unes subissent avec tant d'intensité ces sortes d'influences solaires qu'elles seraient de bonne prise, aisées à cueillir à la méridienne et absolument inattaquables et vertueuses quelques heures plus tard. Toutes ont toujours eu — si rarement que ce puisse être — des faiblesses instantanées, et les plus inexorables peuvent s'avouer que le passant aurait pu près d'elles avoir son heure, si ce passant était venu au

moment opportun et qu'il eût réalisé l'à peu près du convenable comme instrument voulu du moment psychologique.

« Il y a des femmes, écrivait le charmant Prince de Ligne, qui aimeraient si la journée était plus longue. Que le soleil s'arrête, et elles seront à vous. Les têtes s'échauffent vers le soir, l'après-souper est charmant ; on se promène par le plus beau clair de lune du monde ; l'air est calme, mais le cœur ne l'est pas..., on se sépare, on parle du serein, les indifférents proposent de se coucher. — Le lendemain, c'est à recommencer : elles ne se souviennent plus du point où on les a laissées, et si elles s'en ressouviennent, c'est pour s'en garder soigneusement une autre fois. »

L'abstracteur de quintessence féminine est indulgent à la femme, sachant combien sa nature est aimantée vers les pôles les plus contraires et quelles influences celle-ci subit inconsciemment. Comme il a souvent usé, sinon abusé, de cette connaissance de son essence mobile, comme il s'est rendu compte en maintes circonstances de l'extrême fragilité de sa ligne de conduite et de l'instabilité bizarre de sa démarche, il excuse et absout toutes ces pécheresses qui ont des ailes aux pieds, des papillons dans la tête,

mais rarement dans le cœur le sceau de plomb nécessaire avec l'effigie de l'amant qui seul les équilibre. — L'amour est tout pour elles ; c'est le pondérateur, c'est le bien suprême, c'est l'ordonnateur de leur vie, leur sauvegarde et leur refuge. Privées d'amour, tout se décolore, tout languit, tout s'attriste autour d'elles ; elles sont ballottées sur l'océan des hommes, démâtées, désemparées, hors d'état de se gouverner et capturables par les premiers croiseurs de passage, qui les prendront sans résistance, à demi submergées comme des épaves.

Tant que l'esprit, les grâces, la beauté, la jeunesse lui donnent le pouvoir d'inspirer de l'amour, la femme peut essayer de changer la passion contre les galanteries faciles où elle ne trouve que les lassitudes de la débauche et non pas les voluptés affinées et qui ne cessent d'être désabusantes qu'à l'instant même où le sentiment les domine, les éclaire et les élève. — Puis, la beauté de la femme n'est qu'une fine rosée au soleil, et bien avant que les hommes plus solides ne détellent, il leur faut songer à mettre leur raison à la place de leur cœur et à transformer leurs tendresses vis-à-vis de celui qu'elles aiment jusqu'à l'abnégation de l'amour.

C'est ainsi que nos spécialistes libertins, qui attachent solidement leurs conquêtes, trouvent

souvent dans leurs anciennes amies, alors qu'ils abordent la quarantaine, — ce lazaret du port de la seconde jeunesse, — des complices inconscientes de leurs nouvelles bonnes fortunes. Les maîtresses honoraires, soit qu'elles les louangent, soient qu'elles les critiquent, inspirent aux plus jeunes femmes la curiosité de connaître ces hommes d'expérience amoureuse et la réputation qui les précède agit en leur faveur et travaille l'imagination de quelques-unes, comme le pressentiment de l'épervier épeure, fascine et attire cependant les petits oisillons.

La femme gracile et mignonne

Le féministe libertin qui ne croit guère à l'amour dit *moderne*, et qui sent s'agiter en soi des goûts qui sont, à vrai dire, des descendances ataviques du dernier siècle, ne prise guère d'autres femmes que celles qui sont graciles, légères, sveltes, mignonnes et juste assez charnues pour masquer l'ossature du squelette. Il ne paraît pas qu'il puisse exister d'autres créatures ensorcelantes que ces délicates et gringalottes fausses maigres, chez lesquelles tout est concentré en joliesse et miniature, dans la ligne toujours heureuse et fine des contours. La femme pseudo-maigre est plus près du cœur de celui

qui la possède, disent les Anglais avec raison. Elle est plus près des sens aussi ; son corps, suavement dessiné comme ceux des vierges de primitifs, est constellé de rieuses fossettes, et le satin de sa peau est relevé des roçoyantes colorations de la sanguine. Elle est plus femme que toutes les femmes pour le libertin, étant plus fillette, et ses gentilleses sont friponnes, gaminées et affriolantes. Elle est toujours câliné, cajoleuse, dorlotante et mielleusement chatte, sans qu'il lui soit possible de tomber dans la charge ou le ridicule, comme font en leurs gracieuseries les grosses dames qui minaudent. — Puis, la petite femme maigriotte, gentement amignonnée, est maniable à merci, portative à plaisir ; elle ploie comme le roseau, elle glisse comme la couleuvre, elle s'envole comme l'oiseau. Le véritable délicat la recherche pour divers points de vue, car il trouve en elle l'expression quintessenciée de la graine d'Ève, quelque chose comme une Ève qui serait devenue une *gosse à damnation*, une *môme d'enfer*, et c'est bien pour lui le seul pupitre charnel sur lequel il puisse retourner les feuillets et planter les signets de la *Bible de Satan*.

L'esprit qui peuple ce petit corps est presque toujours espiègle, frondeur, mutin, capricieux, gai, insouciant et, par conséquent, en harmonie

avec l'écrin qui renferme tout cela, ainsi que mille folles babioles du sentiment, jolivetés morales et friandises de sensualité. — L'homme possède dans cette créature, amenuisée par les perversités voluptueuses, la femme et l'enfant ; son désir s'en irrite davantage et son cerveau s'en allège d'autant.

La femme mince, petite, pouponne, raffinée dans l'élégance et la perfection de ses formes, appartient à l'école de la galanterie française, dont l'esthétique a toujours repoussé les abondants appas, les excès de carnation. — Notre art national exprima toujours la morbidesse de la ligne, et l'esprit des contours qui ne peuvent exister dans les outrances de renflements des écoles flamande et allemande.

On peut dire que le vrai voluptueux, qui allie la sensation à l'art, ne tolérera jamais l'orgie des chairs et même les départs pour l'adéliparie. Plus la sensualité de l'homme est dépourvue d'idéalisme, plus ses instincts dominant ; plus ses appétits sont brutaux, plus son animalité le conduit, plus aussi il éprouve le besoin de s'envaser dans le matérialisme et la charnalité, dont l'expression est représentée par les donjons fessues et les débordantes viragos envahies par la pléthore, jusqu'à inharmonie des formes.

La vérité, c'est que les chercheurs de sensations sans art, de plaisirs sans goûts ni dégoût, de voluptés sans amour, sont en majorité. L'homme est, en général, un animal qui se prostitue et qui satisfait ses désirs, comme sa faim ou sa soif, au contact d'un autre sexe. Il acquiert ses spasmes comme ses ivresses ; mais l'amour, avec sa sainte poésie du cœur et les frémissements secrets du sentiment, bien peu le connaissent, le sentent sourdre en eux et l'apprécient comme la joie des joies, la délicatesse des délicatesses, le trésor des trésors et l'infini des infinis.

« Il n'est pas de faim, dit Mantegazza, que le pain ne puisse rassasier, pas de soif que les sources et les caves ne puissent éteindre, il n'est pas de luxure de la bouche que l'art du cuisinier ne puisse flatter ; mais vienne que l'amour — même à travers une vie d'amour — meure inassouvi, et nous expirons tous avec un capital de passion encore vierge que nous laisserons peut-être en héritage à nos enfants. »

« La femme que l'on aime est toujours un ange, — dit encore le célèbre physiologiste italien ; — la femme que l'on n'aime pas est toujours une femelle, fût-elle belle comme la Fornarina, plastique comme la Vénus de Milo. »

« Les vrais amants, seuls connaisseurs en

voluptés et plus avides des délices des sens que les autres hommes, — écrivait aussi Mirabeau, — savent que c'est de la vivacité, de la tendresse, qu'elles reçoivent leurs plus précieuses faveurs, et que cette réunion seule mérite le nom d'amour. Le cœur n'induit donc point en erreur ; ce sont ses inspirations, au contraire, qui préservent les femmes d'une avilissante galanterie, en donnant pour pâture à leur imagination un seul objet de désir. »

Quand on aime, les sens sont très inflammables ; mais ce n'est qu'au feu de la passion qu'ils peuvent brillamment s'allumer. »

L'amour apporte avec foi son flambeau, et le propre des voluptueux bonheurs est d'animer ce qui ne vit pas, et de doubler et magnifier l'existence de ce qui vit incomplètement.

APHORISMES, FRAGMENTS ET JUGEMENTS
D'UN VÉTÉRAN CÉLIBATAIRE

LE MIROIR DE L'ÉTERNEL FÉMININ

Le Symbole des femmes
est en général celui de l'Apo-
calypse, sur le front de la-
quelle il est écrit : *Mystère.*

DIDEROT.

Le procès du mariage

Voltaire, à propos du mariage, émettait cette crainte, qu'il ne fût plutôt un des sept péchés mortels qu'un des sept Sacrements. Rien ne semble mieux fondé que cette inquiétude, car on peut avancer, sans réfutations sérieuses à redouter, que tous les maux, toutes les douleurs, toutes les pénitences semblent dériver de ce piège tendu par la nature à ceux qui étourdi-ment s'y sont laissé prendre. — L'homme perd dans le mariage sa liberté complète, ses élévations indépendantes, ses fiertés indomptées, l'étendue de ses horizons et l'infini de ses aspi-

rations. Il y trouve la ruine totale de ses bonheurs, car en se soumettant à l'une des lois les plus tyranniques de la société, il abdique sa personnalité, signe un contrat de servitude et s'engage à vivre, par esprit de corps, renfermé et odieusement étriqué dans le respect humain de toutes les morales et la geôle de tous les préjugés sociaux, même les plus répulsifs à son bon sens et à la noblesse de son âme.

L'homme qui se marie épouse non point tant une amante d'élection qu'une Raison Sociale pour laquelle il est facilement commandité par tous ceux qui, comme lui, se sont déclarés en devoir de constituer famille. — En cet état, chacun a droit sur sa façon d'être et il appartient entièrement, sans qu'il s'y puisse soustraire, aux relations de ce Monde odieux qui exige la patente maritale pour donner accès aux mortels ennuis, aux misères, aux lâchetés, aux mesquines calomnies, aux immondes calculs, aux intérêts grossiers, aux convoitises basses, que l'on y rencontre, sans compter les tentatives de ridicule qu'un mari peut toujours espérer y recueillir, en raison des faiblesses ou des inconséquences de sa femme, dont la beauté sera forcément en éternel procès avec sa chasteté et son honneur.

On ne parvient à comprendre le nombre constant des unions journalières qu'en les consi-

dérant tant pour les hommes que pour les femmes, individuellement, comme des actes désespérés. — Les femmes trouvent dans le mariage une honorable porte de sortie de leur propre famille dont elles subissent souvent depuis trop de temps les exigences, les despotismes et les obsédantes attentions. Elles achètent à vrai dire un billet de circulation qui les délivre de la tutelle des gouvernantes ou des patenôtres maternelles si tyranniques à certaines heures pour des nerfs de demoiselle. Elles croient déjà sentir étinceler en leur vision les souveraines rêveries des Altesses appelées à régner et, parmi leurs désirs de conquêtes celui de la libre allure acquise par le mariage leur est le plus à cœur, car elles ne sauraient se douter qu'elles n'obtiendront cet affranchissement qu'en disant adieu à leurs plus délicates illusions d'esclavage.

Néanmoins, le mariage offre certains avantages relatifs à la jeune fille qui ne possède guère aucun autre moyen sérieux de s'émanciper et de sauter hors du panier où s'est couvée sa jeunesse frileusement, au milieu des soins, des observations et des avis multipliés. — Mais pour l'homme sain, observateur, peu sensible aux utopies sociales, n'est-il pas permis de se demander quel vent de folie pourrait le pousser à ce suicide déguisé? — Le regretté M. André Tarde

fit paraître, il y a vingt ans, un volume très bizarre et suggestif ayant pour titre : *Les lois de l'Imitation*. Il y prétend démontrer avec beaucoup de sagacité que toutes les institutions sociales, tous les actes sociaux sont les résultats de nos tendances simiesques. L'auteur prouve, à n'en point douter, que l'homme est né singe et imitateur, qu'il rit à voir rire, bâille à voir bâiller et commet toutes les sottises admises parce que d'autres les commettent.

Il y aurait là une explication physiologique du mariage, car il est fort aisé de démontrer qu'un être, ordinairement de sens rassis, devient tout autre au milieu du monde. Il ne réfléchit plus guère. Il sent, et ses actes ne font que traduire ses sentiments. — Que de gens nouvellement mariés vous disent avec lassitude ces mots qui affirment surabondamment leur *simiesquerie* : — « Bah ! que voulez-vous, mon cher, tôt ou tard il faut bien faire comme les autres ! »

Le mariage d'inclination, qui était le seul logique, le seul conforme à la nature et à ses lois d'attraction de sélection, est aujourd'hui bien *vieux jeu* et d'aucuns prétendent que c'est un luxe qui n'est permis qu'aux favoris de la fortune. Il ne reste donc que le mariage de convenance ou de raison, généralement lié au mariage d'argent ou d'intérêt et, nous ne voyons plus

ici qu'un accouplement entre un sac et un *magot*, c'est-à-dire une opération commerciale, une affaire et un affreux et déloyal marché où les chiffres sont les seuls entremetteurs et où l'avantage reste au plus *roublard*, c'est-à-dire à celui qui a su assez habilement dissimuler les avaries de son avoir en faisant sauter la carte avec grâce. Il y a aussi les espérances, ces *traites à vue* tirées sur le décès des parents et dont chacun s'accommode. — Est-il un autre mariage actuel dans notre société ? Assurément non : on s'achète, on se vend. — Devons-nous tirer une conclusion de tout ceci ? L'odeur de cette fange où se ramassent les pépites d'or est assez nauséuse, pensons-nous, pour qu'il soit donné acquit de leurs dégoûts à tous les Célibataires amoureux de leur noblesse intellectuelle et de leur propreté morale ?

Notre voisine l'Angleterre n'offre point non plus l'apparence de la terre bénie du bonheur conjugal. Un grand journal quotidien, le *Daily Telegraph*, s'est avisé, il y a déjà nombre d'années, de faire une sorte de plébiscite sur cette question : *Is marriage a failure? — Le mariage est-il une faillite ?* — Plus de trente mille réponses sont arrivées au journal et dans la presque totalité, celles-ci furent affirmatives. Oui, disaient

correspondants et correspondantes, le mariage est une banqueroute morale ; c'est une ruine, une folie dont les conséquences sont irréparables. — L'opinion de John Bull est aujourd'hui faite ; de l'autre côté de la Manche, aussi bien que chez nous, on peut applaudir à la vérité de ce proverbe chinois : « Le mariage est comme une citadelle assiégée ; ceux qui sont dehors voudraient bien y entrer, mais ceux qui sont dedans cherchent les poternes du divorce afin d'en pouvoir sortir. »

Ce qu'on a dit du mariage et du célibat

Que n'a-t-on pas dit sur le mariage ! Écoutez quelques échos : — C'est un sacrement qui en vaut deux, le mariage et la pénitence : c'est un lien contradictoirement indissoluble, qui unit les corps, désunit les âmes et dissout les mœurs ; c'est un pays désolé que les étrangers visitent et que les habitants fuient ; c'est une sottise à deux et une galère à trois ; c'est l'extinction de l'amour et le tombeau de l'enthousiasme et de l'idéal ; c'est de toutes les choses sérieuses la chose la plus bouffonne ; c'est un contrat passé dans le délire de la fièvre ; c'est un lien qui blesse ceux qu'il unit ; c'est une loterie où les hommes jouent leur liberté et les

femmes leur bonheur ; c'est soumettre sa liberté à la loi et son destin au caprice ; c'est souvent l'engagement de ne pas vivre ensemble ; c'est un échange de grognements réciproques pendant le jour et de ronflements pendant la nuit ; c'est de l'ennui à deux ; c'est un roman dont la préface est peut-être amusante, mais dont la lecture du corps d'ouvrage est somnolente et sans fin ; c'est..., mais nous n'en finirions pas. — Toutes les littératures, tous les philosophes, les critiques, les satiriques, les moralistes pourraient être mis à contribution et venir verser dans notre cuve les grappes de bon sens et d'esprit qui pourraient, après fermentation, former l'essence de notre *Elixir misogamique*. Les *génies* les plus vaillants, les plus élevés, les plus solides, se sont arc-boutés contre la folie matrimoniale. Le mariage — cela est à remarquer — compte presque tous ses défenseurs dans les rangs de la médiocrité, car cette traduction en mauvaise prose du poème de l'amour n'a pu trouver des apologistes parmi les poètes, les penseurs, les fantaisistes, ni parmi les cerveaux impétueusement entraînés vers les larges horizons de l'idée ou les indépendances batailleuses de l'art. — Il lui reste les juristes et les économistes plus ouverts à la sociologie qu'à l'amour.

C'est peut-être Chamfort, dont le trait est géné-

ralement si aigu, si plaisant et si net, qui a fourni le plus subtil argument en faveur du Célibat, lorsqu'il écrivit : « Une des raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est pas la vôtre. »

C'est le même Chamfort qui, d'un esprit malicieux, a résumé le Catéchisme du Célibataire dans cet échange de mots :

- Vous marierez-vous ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Parce que je serais chagrin.
- Pourquoi seriez-vous chagrin ?
- Parce que je serais jaloux.
- Pourquoi seriez-vous jaloux ?
- Parce que je serais cocu.
- Pourquoi seriez-vous cocu ?
- Parce que je le mériterais.
- Et pourquoi le mériteriez-vous ?
- Parce que je me serais marié.

Ce dialogue est beaucoup plus ramassé et plus acéré que celui où Rabelais met aux prises Panurge et Pantagruel sur cette même question matrimoniale, qui a fait circuler plus d'idées diverses que les guerres d'Empire n'ont employé de soldats. Il semble que Térence ait prévu

tout l'éloquence qui se dépenserait sur ce sujet inépuisable, dont le bon sens fera longtemps encore le procès à l'usage, car il a écrit cette épigraphe à la porte de l'enfer des épousailles :
Verbum unum : cave de nuptiis.

On n'a pas moins écrit sur le Célibat sans rien résoudre ; mais comme tout le mal que l'on a pu dire du mariage est favorable à la vie du Célibataire, on pourrait dans beaucoup des anthologies de moralistes insérer à la table des chapitres ainsi que dans les dictionnaires : *Célibat*, voir *Mariage*. — Tous deux en effet ont des inconvénients, disait un philosophe en parlant de ces deux états civils. Mais le plus sage est de choisir la situation dont les inconvénients ne sont pas sans remèdes.

Casimir Delavigne a mis sur les lèvres d'un de ses personnages, vieux garçon forcené, cet éloge du célibat :

Dans mon gouvernement, despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat ! Célibat ! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?
Je me tiens trop heureux et j'estime qu'en somme,
Il n'est pas de bourgeois, récemment gentilhomme,

De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus sage, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'Empereur, s'il n'est Célibataire.

Un bon point à ce grand pompier du lyrisme en zinc ! Le barde de la Restauration n'a jamais été plus convaincu que dans ces quelques vers qui nous montrent un Célibataire de 1825, assez semblable d'allure au gourmet recueilli et égoïste de Brillat-Savarin. Ce personnage devait avoir pour partenaire quelque solennel bourgeois lançant des vers édulcorés à la guimauve comme :

L'hymen a des douceurs que la vieillesse ignore,

ou des phrases à la Bernardin de Saint-Pierre, lapidaires de naïveté, comme celle-ci qui émut jadis tous les réfugiés dans la *Chaumière indienne* : « Étendre et favoriser le célibat, c'est oublier que tout homme qui ne se marie pas condamne une fille à la corruption. »

O sainte candeur des *auroureux de ce siècle* !
— N'est-il pas démontré que ce sont non pas les Célibataires, mais les gens mariés qui lancent le plus sûrement la boule dans le jeu de quilles de la blanche, innocente et de l'étroite virginité !

Bourdaloue, du haut de la chaire, a mieux parlé du mariage que tous les petits bourgeois profanes qui se sont plu à le rapetisser encore par leurs éloges et leur morale écourtée. « Un état qui vous assujettit, dit-il, sans savoir presque à qui vous vous donnez, et qui vous ôte toute liberté de changer, n'est-ce pas en quelque sorte l'état d'un esclave ? Or le mariage fait tout cela.

« Si la personne vous agrée et qu'elle soit selon votre cœur, c'est un bien pour vous ; mais si ce mari ne plaît pas à sa femme, si cette femme ne revient pas à son mari, ils n'en sont pas moins liés ensemble et quel supplice qu'une semblable union ! »

« De tous les états de la vie, dit saint Jérôme, le mariage est celui qui devrait le plus être de notre choix et c'est celui qui l'est le moins. Vous vous engagez et vous ne savez à qui, car vous ne connaissez jamais l'esprit, le naturel, les qualités du sujet avec lequel vous faites une alliance si étroite, qu'après votre parole donnée, et lorsqu'il n'est plus temps de la reprendre.

« Quoi que vous fassiez, et de quelque diligence que vous usiez, il en faut courir le hasard.

« Concevez donc bien ce que c'est qu'un tel engagement ou qu'une telle servitude pour toute la vie et sans retour.

« Engagement qui parut aux apôtres mêmes de telle conséquence, que, pour cela seul, ils conclurent qu'il était bien à propos de demeurer dans le célibat. — *Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere.* (Matth., XIX.) — Et que leur répondit là-dessus le Fils de Dieu ? Il l'approuva, il le confirma, il les félicita d'avoir compris ce que tant d'autres ne comprenaient point. *Non omnes capiunt verbum istud.*

« De tant de mariages qui se contractent tous les jours, combien en voit-on où se trouve la sympathie des cœurs ? Et, s'il y a de l'antipathie, est-il un plus cruel martyre ?

« Ce sont là, dites-vous, des extrémités, il est vrai ; mais extrémités tant qu'il vous plaira, rien n'est plus commun dans l'état du mariage. »

Il me semble qu'après cette citation du grand écrivain du *Sermon sur la passion*, les philogames les plus endiablés trouveront dans ce texte sacré le bâton de longueur nécessaire entre eux et l'auteur de ce *Traité du Célibat*, dont les opinions pourraient à la longue leur paraître sentir le roussi. Ce sera, du reste, le dernier petit caillou que nous jetterons dans le jardin dessiné à la Le Nôtre avec taillis à l'ordonnance qui symbolise le parterre notarié et les massifs en mosaïculture du mariage. Nous ne ferons plus désormais mouvoir nos pensées sur le conjungo

mais plutôt sur l'amour et les femmes, chantant ainsi les libres et ferventes divinités du Célibat.

Les vertus de l'amour

Se conserver éternellement amoureux, c'est le secret de vivre, de palpiter, de se sentir vibrer dans ses moindres fibres, de ne pas stagner dans d'ankylosantes habitudes, c'est l'art même du permanent rajeunissement.

L'homme qui n'aime pas ou n'aime plus traîne une existence grise, molle, neutre, faite d'inaipétences et d'inconsciente lassitude. — Que le hasard lui apporte un premier ou un nouvel amour, jeune, vif, ardent, fougueux il s'y livre tout entier et s'y renouvelle. La sève remonte en lui plus alerte, plus chaude, plus pénétrante ; son âme chante, heureuse et légère, tout son être s'émeut, s'épanouit comme dans la vingtième année.

Il lui semble que ce soit un printemps fleuri peuplé d'oiseaux bruissants et voletants qui soit descendu dans son cœur. Il se sent allègre, vigoureux, indomptable, hardi jusqu'à la témérité. De toute évidence, il se voit transformé, et il se reprend à croire en sa jeunesse, en sa force, en son génie.

L'Amour est puissant comme un Dieu ; un seul de ses rayons ranime la santé morale ; d'un mot il relève les impotents, rend la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, et, à son approche, les cœurs perclus de larmes s'échauffent et s'éclairent d'espoir. Lui seul nous donne l'énergie de parer les attaques journalières de la vie, il nous aide à dominer nos intérêts et nos matérialités de toute la hauteur de la divinité dont il nous investit.

Le propre de l'Amour est encore de nous faire découvrir en nous à côté de nombreuses mines inexploitées, riches en réserves de nature, en trésors d'âme et de l'esprit, susceptibles d'augmenter nos armes dans l'arsenal puissant de notre force et d'assurer de nouveau les innombrables munitions nécessaires à notre vaillance.

L'amour nous pousse vers tous les sommets et nous aide à descendre au plus profond de notre âme. Dès qu'il apparaît, nous bouleversons la maison pour le recevoir ; nous passons l'inspection minutieuse du logis avec la crainte de manquer du confortable et des provisions voulues pour la fêter. Nous tendons les murs de couleurs gaies qu'il aime et nous mettons la

nappe du bonheur. Ce Dieu bienfaisant est à peine notre hôte, qu'il a tout multiplié et enrichi dans notre demeure naguère modeste, en nous comblant de ses dons inépuisables et merveilleux ainsi que la bonne fée au logis de Cendrillon.

Il exaspère nos sensations et quintuple la norme de nos sentiments, car il semble éveiller en nous une nouvelle personnalité qui nous était jusqu'alors inconnue et qui maintenant règne et dicte ses lois, en se moquant de nos pensées, de nos soucis, de nos opinions, de nos misères de la veille.

L'Amour arrose et parfume tout en notre âme ou reverdit le désir, où se rouvre la petite fleur bleue de notre adolescence que nous pensions enfouie sous les premières bourrasques maussades et froides de notre vie.

L'amoureux, tout à la puissance glorieuse qui le possède, se soigne, se délicate, s'embellit s'amignotte et s'exalte à la fois dans des visions de paladin. — Il sort des enfers de l'existence banale, froide et invécue, pour pénétrer dans le plus exquis, le plus sonore, le plus noble, le plus chevaleresque des paradis artificiels.

Son ingéniosité d'amant est sur un éternel qui-vive; il se dépense avec ivresse dans la fougue des rendez-vous, des correspondances,

des entrevues hâtives, des ruses et entreprises soudaines, des recherches de rieuse solitude à deux. Il est comme un héros de roman extasié de ses prouesses et moins orgueilleux de les exécuter que reconnaissant à celle qui lui donne inconsciemment la vaillance, la force ou l'adresse de les entreprendre.

L'aspect d'une femme peut changer à nos regards et tout autour de nous la création entière, car nos cœurs tournent dans le cycle de l'Amour comme la terre évolue dans la zone du Soleil, et la présence de la femme agit sur nous comme la lumière apollinienne sur le vaste monde. Nos cœurs, qui ne peuvent se lasser d'être éclairés par l'ardent et divin rayon, s'épanouissent sous le regard amoureux de la femme, comme la terre se dilate aux baisers du printemps ou aux caresses rosoyantes du matin réparateur.

Ne serait-ce pas la raison pour laquelle il n'existe pas un sentiment dans l'Univers qui ne trouve aussitôt son écho dans l'Amour et qui ne fasse vibrer toute une gamme d'harmonie surhumaine ! — Les anciens mythographes, si ingénieux dans leurs symboles, n'auraient point dû faire d'Atlas le portefaix du monde, c'est à l'Amour seul, de préférence à tout autre, qu'il convenait de soulever du bout de ses ailes l'im-

mense sphère, si légère à sa puissance mystérieuse et à sa force infinie de lévitation.

Le véritable amour est rare

Remarquez combien l'amour est rare à notre constatation parmi la classe riche, en dehors du peuple et des humbles! — Sillonnez la société des grandes villes, partout où des couples nous apparaissent à l'état de liaison en formation ou déjà d'ancienne date. Si vous êtes de loisir, suivez les plus jeunes ou attardez-vous à contempler les plus rassis. — Au théâtre, à la promenade, au restaurant, dans le monde, en voyage même, faites-vous un jeu de saisir sur ces physionomies d'êtres accouplés, et souvent doués de tous les charmes physiques, ces marques de la tendre couvaision d'amour qui donnent au visage cette douceur et cette grâce bienheuree qui sont si attachantes ou si enviabiles. Sur cinq cents observations précises, il est à craindre que vous ne fassiez qu'une seule constatation d'amour à peu près digne de séduire votre regard scrutateur. — Les examens faits sur des humains accouplés ne donnent en général que l'attristant spectacle de l'ennui, de la lassitude prématurée, de l'indifférence, dans ces liaisons faites de convenances correctes et sans chaleur. Entre eux, on

peut remarquer un effrayant désert peuplé de mornes silences, avec par intervalles de vagues interrogations banales lancées par des voix incolores ne renfermant ni expression, ni vibrance attendrie. On constate encore des regards échangés avec froideur et indifférence sans aucun de ces dialogues muets de l'œil qui parfois sont si espiègles et éloquents, mais ce sont des regards sans feu, des regards polaires qui ne reçoivent le prisme d'aucun rayon de l'âme. On observe en outre des pressions de main sèches, des attentions purement courtoises. — Rien autre.

Dans les foules en fête, où la liberté tourne à la licence, le Curieux érophile voit de nombreux instincts qui s'alluchent, des désirs qui se dressent, des convoitises charnelles qui s'allument, des sens qui se visent et qui vont se rencontrer; mais de l'amour vrai, de la Passion dévote qui passe dans un somnambulisme radieux de cœurs magnétisés, il en cherche et n'en découvre guère une fois sur dix mille.

Où sont-ils donc, les demi-Dieux ?

On reste gelé, consterné, en jugeant du nombre si incommensurable d'êtres sans passion, car l'observateur de sens avisé ne s'y peut tromper :

l'amour brise toutes les enveloppes de glace, ou, s'il les conserve comme isolantes et pour prévenir les contacts d'autrui, au moins les éclaire-t-il du foyer interne de sa fulgurance comme les palais magiques des contes norvégiens.

Mais le doute n'est pas possible ; l'humanité ne compte guère plus de un ou deux amants sur dix mille couples plus ou moins légitimes. Le laboratoire psychologique révélerait chez tous les autres conjoints les plâtrages les plus stupéfiants, et constaterait fort peu de degrés au-dessus de zéro au thermomètre intérieur des cœurs, surtout dans les classes sociales opulentes, dites dirigeantes.

L'Amour-passion est rare, rare, rarissime. — Les générations montantes vouées au pessimisme et à l'analyse froidement exacte de la vie s'enveloppent chaque jour davantage dans le manteau couleur de muraille de l'impersonnalité et de l'ennui. — L'amour, avec son ardeur généreuse, sa foi, sa dévotion, sa fringance, paraît archi *vieux jeu* aux petits étriqués qui atteignent leur vingt-cinquième année. De même qu'on ne supporte plus le drame au théâtre, l'ancien drame avec son orchestration de trémolos qui apportait tant de tumulte dans nos sensations de spec-

tateurs, de même on n'admet plus guère parmi les *néophiles* ou *philoneistes* la vie intime à grand orchestre de sentiments. — La passion est d'un affreux *démodé* qui excède les maigres disciples de l'amour moderne. Les femmes, contraintes de suivre le mouvement, ferment les yeux et les oreilles du cœur pour ne pas voir des images contraires à ce qu'on leur montre, ni entendre les protestations violentes ou les dénégations câlines des sentiments qui se révoltent en elles. Mais croyez bien qu'elles étouffent sous les raisons pitoyables dont on les dote en faveur de la lutte pour la vie.

La plupart s'alambiquent, ignorant qu'il n'est pas de félicité qui résiste à un interrogatoire et qu'en pressurant le bonheur on n'en extrait que des larmes, toutes les jouissances s'évaporant dans le creuset de l'analyse. Nos aïeules, elles, souriaient avec plénitude à l'amour vivant, car la dissection est toujours de l'autopsie et ne s'opère que sur les morts.

Peut-être faut-il conclure, au point de vue de la grande famille sociale, que cet état d'inaction des cœurs est un bienfait général. Un auteur du siècle dernier, M. de Sevelinges, dans un petit opuscule sur *l'Amour*, affirme qu'il est heureux que la véritable *passion* soit rare en notre pays, en ce sens que son effet principal est toujours

de détacher les hommes de tout ce qui les entoure, de les isoler et de les rendre indépendants de toutes relations qu'il n'a point formées d'où il s'ensuit qu'une société civilisée qui serait composée d'amants retomberait dans la misère et dans la barbarie.

Napoléon I^{er} qui ne comprit rien à l'amour, « cette sottise faite à deux », l'aurait détruit par une loi rigoureuse si cela avait été en son pouvoir. N'a-t-il pas écrit :

« Je crois, en définitive, que l'amour fait plus de mal que de bien, et que ce serait un bienfait d'une divinité protectrice que de nous en défaire et d'en délivrer les hommes. »

Il en parla comme l'aveugle des couleurs, il n'eut aucunement le génie du cœur, qui échappe presque toujours aux ambitieux.

Ce sont là d'ailleurs des considérations qui ne sauraient frapper les amoureux ! Le mieux est de penser que l'amour-passion subit la loi inflexible des choses qui met en minorité infime tout ce qui est grand, beau, noble, altier, fier et majestueux. Les lions ne peuvent vivre en société, et vont, superbes et solitaires, suivis de leur lionne, dans l'immensité des plaines. Est-il utile de dénombrer tous les bipèdes ou quadrumanes hostiles à tout ce qui n'est pas agglomé-

ration? Ce sont ceux-ci qui forment les naturelles basses-cours domestiques dont la constitution établit les meilleures sociétés animales ou humaines, — celles qui ne sont basées que sur les besoins.

Chercher un homme...

Pour trouver un homme, il est urgent que la femme montre autant de constance, d'ardeur à la recherche et d'obstination qu'il en faut à un archéologue ou lithogéographe pour la découverte des conchylières antédiluviens. Ceux-ci brisent à coups de marteau plus de cent cailloux avant d'y découvrir le vestige d'un habitant. Pour la femme, même guidée par un instinct supérieur, il est nécessaire de briser plus de dix, quinze, vingt hommes avant de rencontrer *quelqu'un*, c'est-à-dire un mâle cérébralement doué, vivant par les mille valvules de l'intelligence et du cœur, d'une absolue intégrité morale et susceptible de ces admirations ou de ces indignations qui sont de plus en plus inconnues aux natures médiocres qui règlent leur opinion sur le sentiment général d'autrui.

N'est-il pas fâcheux au point de vue même de la sélection, c'est-à-dire de la race, que ce ne soit pas la femme qui devienne l'active pour-

voyeuse de son bonheur en obtenant la liberté de partir activement à la recherche de son compagnon ? — En donnant le rôle provocateur à l'homme, notre société a peut-être agi à l'encontre de ses plus chers intérêts. La femme rendue indépendante serait un agent infiniment plus dévoué, mieux doué et plus subtil pour les accorder dailles légitimes ou autres. L'homme, quoi qu'on en pense, est plus gauche, plus timide, moins hardi que la femme ; il pourra laisser passer le bonheur à sa portée sans l'arrêter. La femme, délivrée des ennuyeuses entraves des préjugés, montrerait en général dans sa fonction active une sûreté, un tact, un art de nouer que les hommes, quoi qu'ils fassent, n'auront jamais.

Au Japon, ce sont les femmes qui ouvrent la petite guerre des déclarations ; la race n'en est pas évidemment plus belle, mais elle en est peut-être d'autant plus ingénue, plus rieuse, plus enfantine, moins soucieuse et en quelque sorte plus normalement équilibrée.

Opinions

La femme qui aime passionnément embrasse comme dans la religion hindoue la condition de *nirvanhy* et s'incorpore pour toujours dans l'essence divine de son amant. — Après avoir

passé par tous les degrés de la contemplation bouddhique et avoir subi les extases physiques et les douces senteurs corporelles, l'amante est appelée à s'unir inséparablement à l'infinie grandeur de celui qu'elle adore, décidée à ne plus souffrir et à ne plus être heureuse que par lui et à exaspérer ses sentiments jusqu'à sentir trop... ce qui en amour équivaut à sentir à peine assez.

Une liaison adultère porte le plus souvent en soi un germe de mort. — Rien en effet n'est vraiment durable sans perspective de durée ; on a pu remarquer que tant qu'un tiers a le droit d'intervenir dans une passion, cette passion a un anneau d'ouvert dans sa chaîne. Lorsqu'on veut rompre, il n'y a rien à briser, tout est déjà rompu... pour le mari ou pour l'amant.

Ce ne saurait être un paradoxe d'affirmer que ce sont les médiocres qui réussissent le plus promptement et le plus souvent auprès des femmes. — Dans un salon ce sont toujours les sots qui parlent et les gens d'esprit qui se taisent, car les sots, se sentant en majorité, se dépê-

chent d'entamer la conversation de peur qu'on ne les devance ; s'ils étaient réduits à se taire, ils devraient alors s'écouter, et s'ils s'écoutaient, bien vite ils s'endormiraient.

Auprès des femmes, les médiocres, qui ne sont pas toujours des sots, agissent cependant comme ceux-ci et se hâtent de profiter du temps et des chances de réussite qu'ils peuvent espérer. — Sans trouble intérieur, sans aucune dévotion pour la religion d'amour qu'ils disent embrasser, confiants dans l'élégance de leur discours et dans la force de leur expression, ils ont le beau sang-froid nécessaire du séducteur qui ne pense rien de ce qu'il dit et ne dit rien de ce qu'il pense. — L'heureuse vanité de leur médiocrité leur interdit d'être intimidés et l'assurance qu'ils ont de plaire aide encore à leur séduction.

Un homme supérieur violemment épris est au contraire aussi gauche et embarrassé que possible ; son esprit ne lui sert qu'à juger de ses défauts et sa perspicacité qu'à mesurer le cercle étroit de l'espérance où il peut évoluer ; il craint d'être trop hardi et il est confus de ne pouvoir l'être assez ; son cœur, sa volonté, sa raison subissent les effets du vertige et il sent trop vivement pour oser rêver d'exprimer à loisir tout ce qu'il sent d'inexprimable.

Sa délicatesse lui fait craindre, en outre, d'être confondu avec le médiocre, qui si souvent a dû faire miroiter sa contrefaçon aux yeux de la femme à laquelle il s'adresse ; sa propre subtilité le paralyse, car il suit ses paroles et veut juger de l'effet qu'elles produisent sur l'esprit de la maîtresse sélectée, et c'est à grand'peine qu'il parvient, le malheureux, à débrouiller tous les fils d'émotion qui l'entortillent.

Alors que le médiocre sait mettre à profit les quelques minutes d'audience dont il dispose, lui, le sensitif, se juge étranglé par ce temps qui lui est si chichement mesuré et il craint anxieusement de n'arriver jamais à montrer les trésors merveilleux que l'amour a cristallisés dans son cœur.

Les femmes ne se rendent pas suffisamment compte que l'insouciance seule est pleine d'audace et que ce sont toujours ceux dont l'esprit est prêt à rire de leur défaite qui engagent le plus vivement la guerre de conquête. — Un philosophe disait : Le seul moyen d'asservir consiste à être libre, les captifs ne font jamais de prisonniers. — Il eût pu ajouter que l'homme toujours aimable ne mérite presque jamais d'être aimé en raison même de son amabilité.

Les femmes qui ont troqué leur jeunesse contre l'expérience et qui jugent les hommes de la

hauteur de leurs années savent estimer que c'est un mince triomphe que d'exciter l'esprit d'un amant qui en possède ; le réel succès d'une femme est, au contraire, de paralyser entièrement les moyens de celui dont elle connaît tout le prestige. — D'un mot, d'un sourire, elle peut annuler son œuvre momentanée et désensorceler l'infortuné ; mais en cette minute initiale elle aura eu la conscience d'un véritable Amour et l'ineffable douceur de l'avoir inspiré.

Il faut à la femme la lutte contre l'invincible moral. Ainsi que les enfants, elle ne s'occupe plus avec le même intérêt des jouets qu'elle a brisés ou des diabolotins dont elle a enfin compris le mécanisme à répétition. Il lui est nécessaire de vaincre en amour et elle abandonne presque toujours ceux qu'elle a vaincus et qui restent à terre.

Les amants qui la dépistent, l'intriguent, l'égarerent dans le labyrinthe de leur nature compliquée, ceux-là seuls la tiennent, comme on tient les gamins par le double attrait des friandises et de la curiosité. — Elles adorent dire : *Encore!* — On peut leur répondre : *Fini*, mais il faut que ces gentilles espiègles sentent bien que ce

n'est là, qu'une feinte et qu'on leur dissimule des surprises sans fin.

L'art de la séduction est très complexe, bien que ses ressources varient selon la nature et le caractère des séducteurs. — Il est une règle, cependant, qui compte assez peu d'exceptions, c'est que pour se voir ouvrir graduellement le cœur d'une femme, c'est à la tête qu'il faut frapper.

C'est un grand point de savoir éveiller la curiosité féminine et de laisser derrière soi des énigmes à deviner. — La femme s'entend aussi bien à interpréter les charades qu'à débrouiller les écheveaux de fil. Elle aime à exagérer son flair et à scruter l'obscur ; tout ce qui est hiéroglyphique la passionne ; l'insoluble même ne démonte pas son énergie, bien au contraire, et elle enroule des pensées sans fin pour sonder l'insondable. — Mettre entre elle et soi des voiles qui affectent l'impénétrabilité est un assez sûr moyen de conquérir son esprit, car tandis qu'elle s'occupe de déchirer ces voiles, c'est encore de vous qu'elle s'entretient et son imagination descend vite à son cœur, y entraînant votre image avec elle.

M^{me} de Staël disait : « Il faut, pour s'aimer, dix ans ou dix minutes. » — Les passions de dix minutes peuvent durer dix ans, et celles de dix ans, dix minutes ; le temps de s'apercevoir qu'on a trop attendu et que la guérite est vide quand on vient relever la sentinelle.

Un sage désabusé a écrit : « Quand vous verrez une colombe du ciel qui se réfugiera dans votre cœur, mangez-la vite sans pitié, autrement elle grandit, et petit à petit la menteuse tourterelle devient un vautour qui vous dévore. »

Les amoureux sont moins craintifs et ne sentent point palpiter dans leurs chairs les appréhensibles torturés de Prométhée ; ils écriraient volontiers : « Quand vous verrez un vautour vorace tomber des nues sur votre cœur, accueillez-le ; que le nid lui soit si doux qu'il s'y assoupisse sans songer à s'y repaître, et bientôt l'errante bête de proie se transformera en tendre colombelle dont les roucoulements et les grâces mettront le printemps en votre être. »

Les dernières limites du bonheur confinent à

la souffrance; l'excès de la joie est aussi douloureux que l'infortune. — Organisés pour souffrir, nous ne pouvons surmener nos muqueuses de délectation sans les intoxiquer, les gonfler, tuméfier et endolorir, et nos sens ne peuvent aller au devant de la félicité sans entraîner avec eux une hypersensible et nerveuse irritabilité, si bien que le paroxysme du plaisir se heurte toujours désespérément aux confins de la douleur aiguë.

Vous souvient-il du mot de Talleyrand sur sa femme, M^{me} Grand, qui disait si ingénument en parlant de son origine : *Je suis d'Inde ?* — Comme on s'étonnait qu'il eût choisi pour épouse une veuve étrangère d'un esprit si borné, il répondit très convaincu : « Que voulez-vous ? je n'en ai pas trouvé de plus bête ! »

Dans la situation de Talleyrand, le mot est d'un philosophe. Il est impossible, en effet, à certains hommes supérieurs de lier publiquement leur vie à celle d'une femme intellectuelle. Où seraient pour eux le refuge, le calme, le délassement ? — La bêtise peut donner tout cela à un homme surmené par la diplomatie de la vie qui exige une si grande tension céré-

brale continue. S'il fallait que celui-ci conservât le décorum intellectuel, la verve humoristique dans son intimité, il n'y pourrait résister ; la simplicité d'esprit devient un bien-être nécessaire, urgent qui lui donne enfin, avec le repos, un abandon complet.

Restif de la Bretonne qui disait si joliment : « L'unique moyen de ne pas dépendre des femmes est de les faire dépendre de soi », Restif, cet incroyable féministe qui a semé tant de perles dans le fumier de ses œuvres, s'est élevé violemment contre l'instruction et la culture intellectuelle des femmes : « Une femme, a-t-il écrit, ne doit savoir répondre qu'aux choses d'économie domestique et aux caresses de son mari, pour deux raisons : 1° c'est que dès qu'une femme a mieux raisonné que son mari, le ménage n'a plus de chef, et tout doit aller sens dessus dessous. La deuxième raison, c'est qu'il faut un repos à l'espèce humaine, et c'est dans le sein de la femme qu'elle doit le trouver.

L'Éloge de la bêtise des femmes reste à faire, car cette bêtise, en réalité, n'est pas *sottise*, c'est plutôt naïveté de langage, puérilité d'esprit, bonhomie, candeur, gaucherie ou ignorance, et derrière le paravent de ces amusants défauts, une femme peut dissimuler les essentielles qualités de bonté, de charité et de dévouement. L'esprit

s'acquiert toujours un peu au détriment du cœur, et il y a d'adorables petites *bébêtes* dont le cœur est une boîte à surprises, inépuisable, et dont le babillage vaut cent fois le spécieux raisonnement des bas-bleus ou les brillantes métaphores de la coquette. A un homme d'esprit, pensait Bonald, il ne faut qu'une femme de sens ; c'est trop de deux esprits dans une maison.

En amour comme en art, l'ébauche réussit presque toujours ; le difficile, c'est d'obtenir la précision et de parfaire le tableau dans ses lumières et ses ombres.

Il est délicieux pour une femme d'entendre la confession des souffrances qu'elle cause ; elle a beau chercher à s'apitoyer, à faire monter en elle des larmes de compassion ; ses yeux ne sont involontairement lubrifiés que par la rosée du plaisir. Plus on est malheureux d'amour pour elle, plus elle jouit de la détresse que ses charmes inflexibles ont provoquée. Elle se sent inconsciente du mal qu'elle constate, et elle a honte d'être consciente de la griserie vaniteuse

qu'elle éprouve. — Mais qu'y peut-elle ? — Les hommages ne sont pas toujours souriants et les holocaustes les plus tragiques, les plus désespérés, les plus cruels, ne sont pas non plus toujours les moins sensibles à ces divinités impénétrables et hiératiques qui, comme la femme, se montrent insatiables d'idolâtres.

Les femmes les plus difficiles à conquérir sont encore les plus faciles à conserver ; elles s'attachent par tous les sacrifices que la longueur de la résistance leur a coûtés et, glorieuses du siège supporté, elles mettent autant de passion à garder près d'elles l'ennemi auquel elles se sont enfin rendues, qu'elles en montraient naguère à repousser ses assauts. — Elles savent que si l'on peut abuser du plaisir de la victoire, il n'est pas prudent de renouveler les joies de la défaite et elles se déclarent annexées avec l'angoisse épeurée d'être reconnues un jour par le maître qu'elles se sont donné indépendantes comme un libre État.

Il est des femmes qui ne résistent plus, ayant

démantelé depuis longtemps leur système de fortification. Contrairement aux autres, elles deviennent fort malaisées à renfermer dans les enceintes d'un unique amour. Accostables de toute part, ouvertes à la nature et laissant carillonner leur libre gaieté aux échos d'alentour, il semble qu'on ne puisse que les traverser sans songer à les révolutionner de fond en comble. — Pour la monstrueuse vanité du vainqueur, la longueur de résistance des unes rapporte assurément moins de gloire que la durée de l'esclavage des autres ne concède de mérite à l'occupant.

L'Amour-passion éprouve de subits et très impérieux besoins de solitude et de réflexion. — Il est des heures où, au comble de bonheur, l'amant le plus épris quitterait voluptueusement sa maîtresse pour s'en aller très loin afin de songer à elle. — Peut-être dans la présence réelle, l'imagination se sent-elle parfois douloureusement en veuvage de l'incertain.

La Religion du cœur n'admet que deux initiés qui communient lèvres à lèvres. L'amour ne peut

admettre d'autre confident que celui qui l'inspire, et il n'est pas un amoureux digne d'aimer et d'être aimé, qui puisse pousser l'oubli de soi jusqu'à confesser son bonheur à un ami. Peut-on appeler quelqu'un au partage d'une âme qui ne nous appartient plus, et les secrets d'amour ne sont-ils pas indivis dans la communauté de ceux qui les ont enfantés ?

Les amants n'avouent qu'à eux-mêmes leur rosaire de larmes et les *Te Deum* de leurs ivresses ; ils savent thésauriser leurs bonheurs et enfouir leurs tristesses ; comme ils ne se soucient point du monde, le monde ne peut prendre intérêt à leur intimité. Qui songerait à dire à un autre qu'Elle, comment et pourquoi il est heureux ? Et quelle femme révélerait ces minuties de son cœur, ses petits triomphes et ses futiles gloires à un autre que le cher Seigneur de son âme ? — Tout ce qui se chuchote dans la tiédeur des aveux n'a plus d'expression lorsque la voix s'élève dans la glacière des amitiés les plus solides. Les plus jolies choses de l'amour se murmurent, se musiquent à voix basse ; elles ne supportent pas la transposition la plus légère ; à un ton près, la note est faussée.

Un raffiné disait : C'est une grande faveur du sort que d'être trompé dans sa première affection ; c'est toujours au profit de la seconde. — C'est certainement une grande erreur de croire qu'on n'aime bien qu'une fois ; l'amour est bien plus vif quand on l'a déjà précédemment connu ; il a peut-être moins d'éclat en apparence, mais il a presque toujours plus de force, de profondeur et de durée.

Le jeune homme qui a eu la bonne fortune d'être trompé à ses débuts est comme le cavalier qui se souvient d'avoir été démonté à sa première chevauchée ; il s'est aguerri jusqu'au point de ne plus tolérer que les pur-sang indomptés.

La laideur a ses avantages comme la beauté ses inconvénients. L'homme ou la femme qui se savent beaux et se croient irrésistibles ont généralement une assurance de plaire qui est fort souvent au détriment de la séduction qu'ils pourraient exercer.

Un conquérant plus mâle que beau peut profiter de l'attraction de sa renommée, car il ne

porte pas sur soi les raisons, ni les preuves visibles de ses succès. La femme aime à découvrir ce qu'elle ne voit pas. — Mais un *beau garçon* qui fait parade avec arrogance de sa fatuité éloigne plus qu'il n'attire les pécheresses distinguées les plus sensibles à l'amour, car elles attribuent avec une vive intuition à ce Narcisse une profondeur de sottise aussi grande que celle de la source de satisfaction où celui-ci mire ses yeux de gazelle inexpressifs. — Quant à la femme laide, hormis la beauté, elle semble avoir tous les atouts au jeu du Qui-perd-gagne ; modeste, simple, confiante, elle attire sympathiquement et se fait pardonner ses inharmonies de visage en raison de ses qualités d'esprit, de cœur ou de sens. On disait chez les Précieuses : *Belle à faire peur*. On pourrait, en parlant d'une femme sans beauté, exprimer l'idée d'antithèse et dire : *Laide à rassurer*. Les laides se font aimer mieux, sinon plus que les belles ; elles transforment l'optique de leur amants ; car une femme aimée n'est jamais laide.

Toutes nos charmantes maîtresses, alors qu'elles se vêtent dans la chambre en désordre, après une chaude échauffourée d'amour, ne

manquent pas de s'écrier en se cambrant devant la glace pour épingle le chapeau ou nouer la voilette : « Trouvez donc, cher ami, une femme qui s'habille aussi vite que moi. » Aucune, avant la séance, n'aurait songé à dire la même phrase relativement au déshabillage !

Rien n'est aussi difficile pour un homme que de rester armé pour l'attaque vis-à-vis des vieilles dames qui ne désarment pas.

Quand on aime et qu'on pense à la fois, il n'y a plus de repos. — Cesse-t-on de penser, on aime encore.

Il n'y a point de redites pour le cœur, car en amour il n'y en a pas pour les oreilles. Nous avons beau tourner dans le même cercle de tendresse, nous nous répétons rarement en disant la même chose, tant nos perceptions amoureuses ont de mobilité. — Les amants ont une éloquence à facettes, qui transforme, colore, éclaire, fait scintiller et multiplie les idées.

Tout ce qu'il y a de profond dans la saine nature et l'âme de l'homme touche à la poésie, écrivait le délicat oublié qui eut nom Lefèvre-Deumier ; quand le cœur se débat sous le stimulant d'un aiguillon qui l'exalte, la pensée a nécessairement besoin pour se manifester d'un langage inaccoutumé. La langue usuelle n'est plus à ce moment à son niveau, elle en demande une autre ; la pensée la crée, elle l'invente ; l'homme arrive alors à une sorte d'éloquence figurée, d'autant plus naturelle qu'elle paraît plus bizarre.

Les séducteurs artificieux ont un grand avantage dans leurs conquêtes, ils n'offrent en eux aucune prise apparente à la coquetterie des femmes, et comme celles-ci ne savent jamais par quels moyens les saisir, elles s'ingénient d'autant mieux à les captiver. Ils ont l'art de faire leur cour les bras croisés et réduisent celles qu'ils envoûtent à ouvrir les leurs en les implorant. Ils brisent un cœur en souriant, et ils passent avec une élégance fleurie, une indolence parfumée, une attitude de Machiavel impénétrable. Nuls mieux que ceux-ci ne s'entendent à commettre des forfaits de bonne compagnie et des jolis meurtres tirés à quatre épingles ; ce sont des

hommes de proie, qui n'étranglent qu'en gants blancs.

La sécurité du bonheur tue les passions ; la crainte seule les entretient ; c'est l'huile du doute qui alimente la flamme.

L'amour appâte l'amour, comme l'argent attire l'argent et comme le succès amorce le succès. Un homme aimé porte dans sa démarche, dans son expression, dans son air ambiant comme un parfum de la tendresse qui l'enveloppe, et toutes les femmes ont un flair spécial pour reconnaître aussitôt *le je ne sais quoi* qui auréole l'amant fortuné, est par cela même désiré..

Les femmes amoureuses attendent la venue de leur amant comme on attend son médecin quand on souffre ; elles sentent qu'elles trouveront dans le regard, le contact, même le son de la voix de l'être aimé cette magie pénétrante qui saura engourdir toutes les douleurs. La présence réelle leur est une communion qui réveille en elles mille échos d'extases en soulevant le clavier de leur mémoire qui est comme leur table d'harmonies intimes.

Toute la chromatique, la vibrance et la durée du diapason d'amour sont dans ces trois mots: *Désirer, posséder, regretter*. Se vouloir, s'avoir et ne plus le pouvoir, — s'espérer, se prendre et se quitter.

Le Temps, selon Locke, ne serait qu'une succession de nos pensées; l'amour n'est peut-être, au même titre, qu'une hâtive succession de nos désirs.

Pour qui aime, toutes choses valables, dans la vie sentimentale, provient de l'amour, — tout y conduit et tout y ramène.

L'hostilité des sexes.

Le Célibataire, ayant à combattre sans cesse tout en l'adorant la femme qu'il fait sienne, est souvent hanté par la théorie indéniable de l'hostilité des sexes. La guerre incessante et la haine sont toujours latentes dans l'amour, un rien les démasque et les déchaîne.

Bien avant que notre sage Montaigne ait écrit en ses *Essais* cette phrase si judicieuse: « *La femme est la naturelle ennemie de l'homme* », l'antagonisme des sexes avait été souvent dénoncé par les philosophes de l'antiquité et savamment exposé par les Pères de l'Eglise. En tous

temps, dans les pays les plus divers, cette hostilité qui se rattache à l'origine démoniaque de la femme fut amplement et fort curieusement démontrée.

L'homme est feu, la femme étoupe,
Le diable vient qui souffle.

Les légendes, les symboles, les images littéraires n'ont point fait défaut pour accentuer avec vigueur cette hostile diabolicité de la femme.

Et cependant la femme aimée est et sera toujours un *ange* aux yeux de l'adorateur; la *mère*, une sainte aux regards attendris de ses fils; la fille, une *fleur de pureté et d'ingénuité* dans l'opinion d'un père.

Mais la tradition est là qui, depuis le moyen âge, se plaît à travestir notre naturelle ennemie en vampire, en goule, en stryge, en sirène maléficiieuse. Notre littérature abonde en ouvrages véhéments où le fouet de la satire s'acharne à cingler la femelle impure source de tous maux, de toutes turpitudes, déplorable messagère de l'esprit immonde, et autres aménités dont le génie latin ne fut certes pas avare, depuis le xv^e siècle plus particulièrement. A notre époque nombreux sont les livres qui ont pris pour thèse l'antagonisme des sexes. La plupart de

nos romans d'amour, de nos pièces théâtrales, dont l'unique pivot semble être encore et toujours l'adultère, ne sont, à vrai dire, que témoignages de ces hostilités soudainement déchaînées par le conflit des passions. Henri Barbusse, dans son très remarquable ouvrage : *L'Enfer*, nous a fait sentir combien ici-bas *l'être humain est seul à cheminer* au milieu des égoïsmes déchaînés.

Jusqu'alors, nos femmes écrivains n'ont point dévoilé les secrets de leur hostilité et n'ont point cherché à en définir les causes et les effets. Il appartenait à une Danoise d'avoir la témérité de nous dire ce que recèlent la femme, son sourire et son *moi*, inconnu profondément de ses psychologues les plus pénétrants.

Certain roman scandinave intitulé : *L'Age dangereux*, et qui a pour auteur M^{me} Karin Michaëlis, nous renseigne jusqu'à jeter le trouble en notre entendement. L'une des théories de ce livre, on pourrait même écrire le principal *leit motiv* de ce roman, est celui-ci : « *Aucun homme ne connaît aucune femme* », et, pour démontrer la vérité de cet axiome, la dame auteur ajoute :

« Il règne entre les sexes une irréductible inimitié. On la dissimule parce que c'est plus commode ainsi ; mais l'inimitié ne désarme pas, même dans les minutes suprêmes où les deux sexes confondent leur destinée.

« Pour une femme qui connaît les femmes et les comprend, il serait facile de prouver cela ; et toute femme l'écoutant parler, seule à seule, lui donnerait raison. Mais si un homme intervenait soudain dans la conversation, aussitôt les deux interlocutrices s'uniraient pour écraser la vérité sous leurs pieds comme un serpent venimeux. »

Dans un autre passage de cette œuvre vraiment si pleine de précieux documents psychologiques, l'héroïne du livre, qui n'est certes point banale, dit encore :

« Les hommes peuvent être sincères envers eux-mêmes et envers les autres ; les femmes ne le peuvent pas. Elles sont viciées dès leur naissance. Plus tard, l'éducation les corrompt davantage, puis la fréquentation des autres femmes, et, enfin, le mariage lui-même.

« Une femme peut chérir un homme plus que sa vie, elle peut lui sacrifier son temps, sa santé, son existence. Mais elle ne peut pas se confier à lui, si elle est vraiment femme.

« Elle ne peut pas, car elle ne l'ose pas.

« Pareillement, un homme peut — un temps plus ou moins court — aimer sans restriction. Il se laisse alors ouvrir comme un meuble plein de tiroirs et de casiers. Il se livre lui-même, présent et passé. Une femme, dans la liaison

amoureuse la plus étroite, ne livre de son « moi » secret que ce que la raison permet de livrer. »

Ces constatations, dont nous sentons la bravoure de sincérité et, comme pour ainsi dire, « l'odeur de vérité » exhalée « de profonds », nous donnent un certain vertige, comme si nous nous penchions sur un gouffre d'insondable mystère. Cette inimitié; cette incompréhension totale de l'être cher, ce caractère énigmatique si souvent scruté, si rarement deviné jusqu'au tréfonds de son impénétrabilité, jusqu'au cœur de son secret, beaucoup d'hommes en ont souffert cruellement aux heures impétueuses de la confusion des âmes ! Nous avons frôlé des barrières invisibles; des silences angoissants ont répondu à nos interrogations empressées; des réticences, des réserves étranges, des restrictions mentales, des détours imprévus du cœur nous ont fait parfois comprendre la profondeur des cryptes où l'amant le plus adoré ne pourra jamais faire éclater sa propre lumière dans l'âme de l'amante la plus étroitement possédée.

Il existe peut-être, hélas ! dans ces créatures d'apparente faiblesse promptes aux syncopes et aux pâmoisons, des enfers d'atavismes obscurs, des ghettos d'instinctives amoralités, des asiles de fiévreuses perversités, dont « toutes », avec un esprit de corps supérieur à leurs désirs d'en

livrer les clefs, elles gardent jalousement, éperdument les approches et les portes par pudeur, par une apparence de propreté morale, par crainte surtout de déchoir à nos yeux. Ce sont là les plaies cachées de la communauté féminine... Le secret de la vermine dissimulée dans la pomme offerte à Eve, le sphinx initial. Écoutons encore la voix inspirée de M^{me} Karin Michaëlis :

« Si les hommes soupçonnaient ce qui se passe en nous autres femmes dès que nous avons franchi la quarantaine, ils nous fuiraient alors comme la peste ou nous abattraient comme des chiens furieux. »

La « femme de quarante ans » attend donc son Balzac « bas-bleu ». Pour une concurrente désireuse de rater le prix de « la Vie Heureuse » ou celui de « Femina » mais de gagner les suffrages de *l'Académie de Goncourt*, quel sujet prodigieux à traiter ! Qui nous révélera les turpitudes inquiétantes que les femmes ne s'avouent qu'entre elles ? Qui nous expliquera les raisons réelles et profondes de l'éternelle inimitié des sexes ? Qui mesurera l'insondable abîme des inintelligences réciproques entre femmes et hommes ? Les générations successives se sont usées à la solution de ce problème. La romancière danoise ne fait qu'aiguiser notre appétit de savoir tout ce qui réside dans le « subconscient » de la

femme. On nous signale l'antagonisme qui est au fond de nos amours, au fond de notre incurable idéalisme vis-à-vis de l'enfant impure, au fond même de notre animalité. Ce n'est qu'un signalement, non une révélation de M^{me} Karin Michaëlis.

« *Et nous errons toujours sur le chemin de Thèbes.* »

Conclusion

Dans les anciennes comédies espagnoles, le principal personnage, avant le baisser du rideau, avait coutume de venir saluer les spectateurs, en lançant ces mots ainsi que le prêtre à l'autel ; *Ite, comedia est.*

Comme exode à ce *Traité de l'Amour et du Célibat*, dans lequel nous nous sommes efforcé de réunir en une seule les deux grandes passions de l'humanité : La Religion et l'Amour, il nous convient de remercier, en le quittant, à notre grand dam, l'auditoire bienveillant qui a bien voulu se réunir dévotieusement en notre petite chapelle d'évangéliste assurément démodé, vieux jeu et hors des mœurs courantes de notre temps où les surprises du divorce ont ramené les expressions dissolues de l'antique Byzance.

Nous ignorons encore si ceux qui nous ont

suivi dans nos célébrations diverses ont chanté à l'unisson de notre foi le *Credo* des belles Passions et le *Magnificat* de l'Amour. Ayant psalmodié un *invitatoire* formel aux antiennes qui se sont succédé durant notre long office, nous espérons que tous nos fidèles auront donné les répons aux hymnes amoureux en lesquels notre esprit s'est complu.

Quoi qu'il en soit, nous ne regrettons pas une seule de nos oraisons et nous ne pensons pas qu'aucune âme charitable nous tienne rigueur de n'avoir point davantage exorcisé ces délicieux petits démons femelles, en lesquels nous n'avons voulu voir que des anges exaltant nos cœurs auprès du Très-Haut.

Au surplus, si parmi nos disciples masculins, quelques-uns n'acceptaient pas le formulaire de notre adoration, nous n'hésitons pas à proclamer que nous avons compté avant tout sur le suffrage de nos paroissiennes, et que c'est principalement devant celles-ci que nous nous agenouillons pour recevoir l'Absoute.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
PRÉFACE de <i>Remy de Gourmont</i>	v
L'ÉVANGILE DU CÉLIBATAIRE	1
TRAITÉ DU CÉLIBAT ET PHYSIOLOGIE DU CÉLIBATAIRE .	27
L'HOMME A FEMMES, LE FÉMINISTE ET L'AMOUREUX D'EX- CEPTION	76
L'ANTRE DE L'OGRE OU LE NID DES AMOURS	134
DES DAMES ET DAMOISELLÉS DANS LA VIE DE GARÇON .	164
LA CORRESPONDANCE D'AMOUR. SES SUBTILITÉS ET SES MALÉFICES	207
RENDEZ-VOUS, RUSES ET SUBTERFUGES DES CONTREBAN- DIERS DU MARIAGE.	230
LES DÉCORS D'AMOUR	252
LA BIBLE DU DIABLE. TRAITÉ DES VOLUPTUEUX BON- HEURS	275
LE MIROIR DE L'ÉTERNEL FÉMININ, APHORISMES, FRAG- MENTS ET JUGEMENTS D'UN VÉTÉRAN CÉLIBATAIRE .	303

ACHEVÉ D'IMPRIMER.

Le vingt Mai Mil Neuf Cent Douze

PAR

CH. COLIN

à Mayenne

pour le

MERCURE

DE

FRANCE